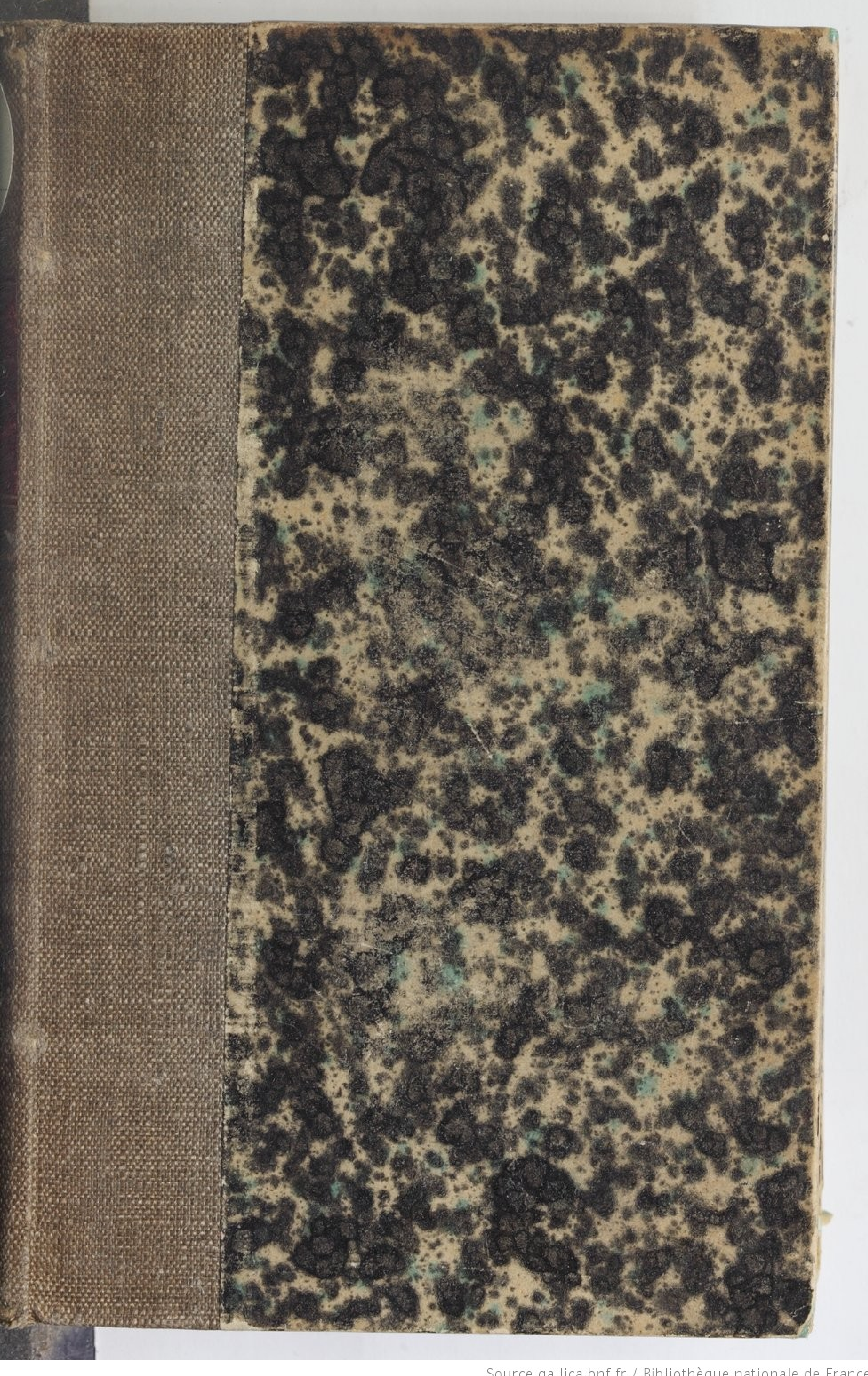
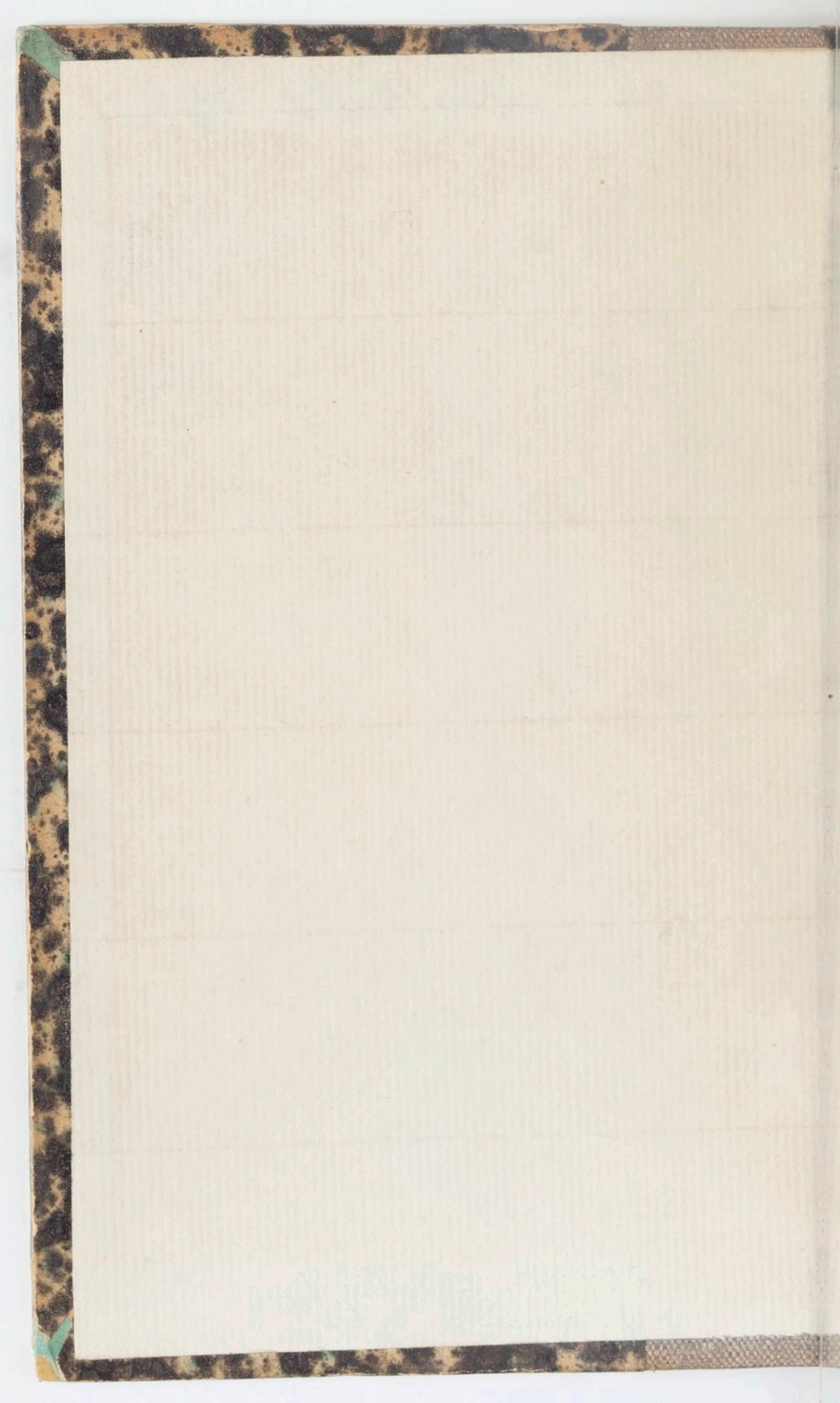
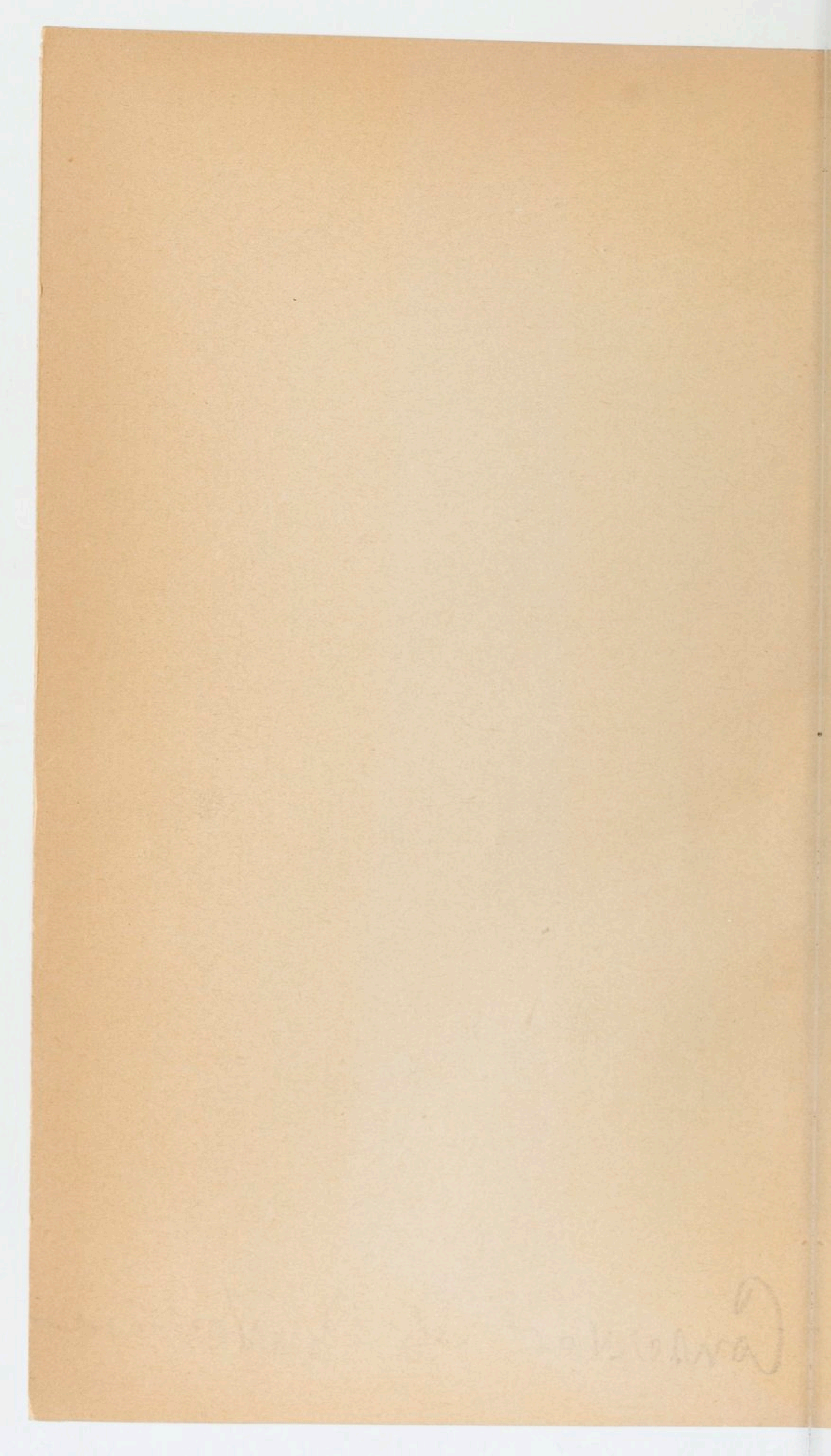


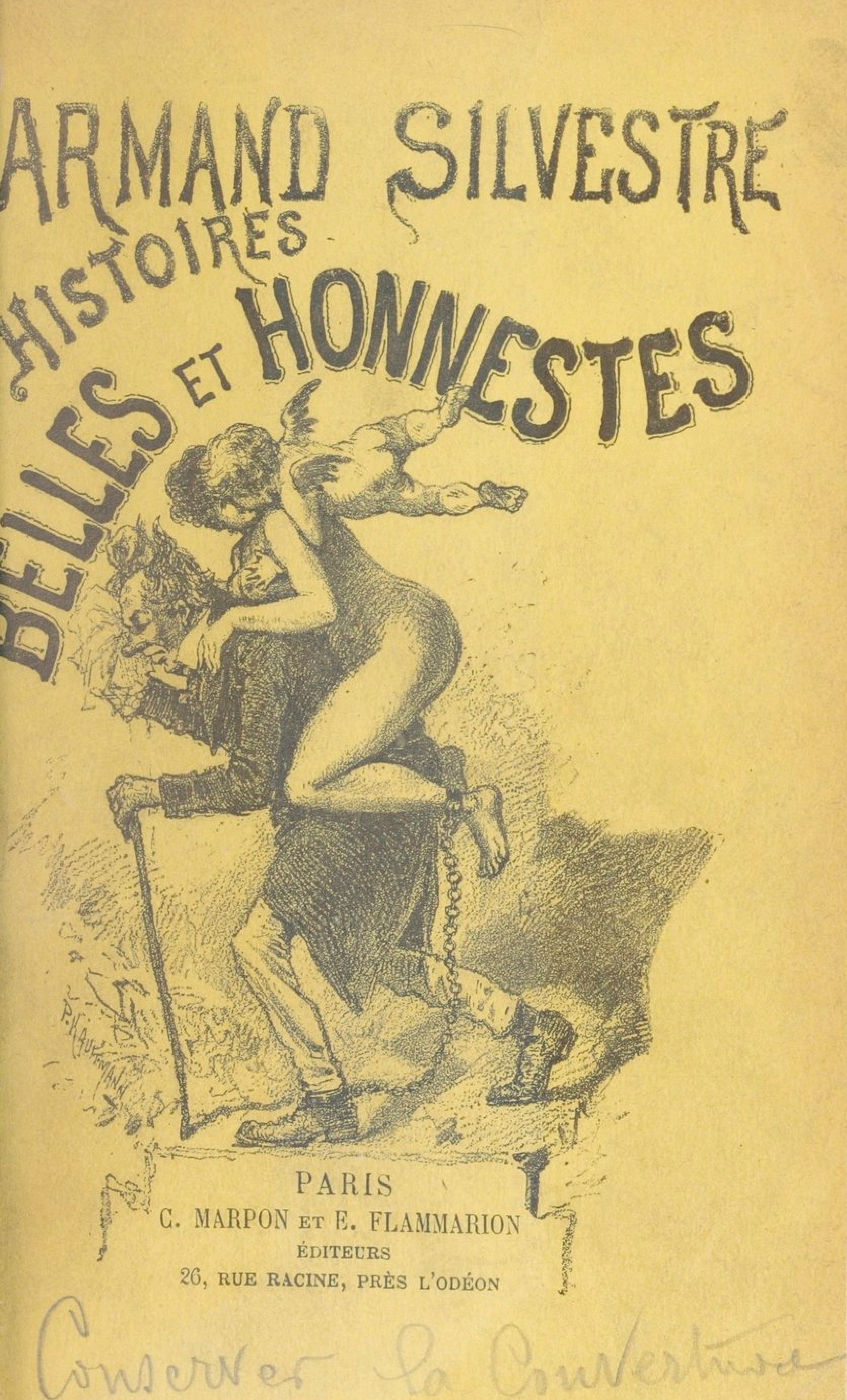
Armand Silvestre. Histoires belles et honnestes...










ARMAND SILVESTRE
HISTOIRES
BELLES ET HONNESTES
P. KAUFFMANN
PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION
ÉDITEURS
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON
Conserver la Couverture



A B. MARCEL

HISTOIRES

BELLES ET HONNESTES

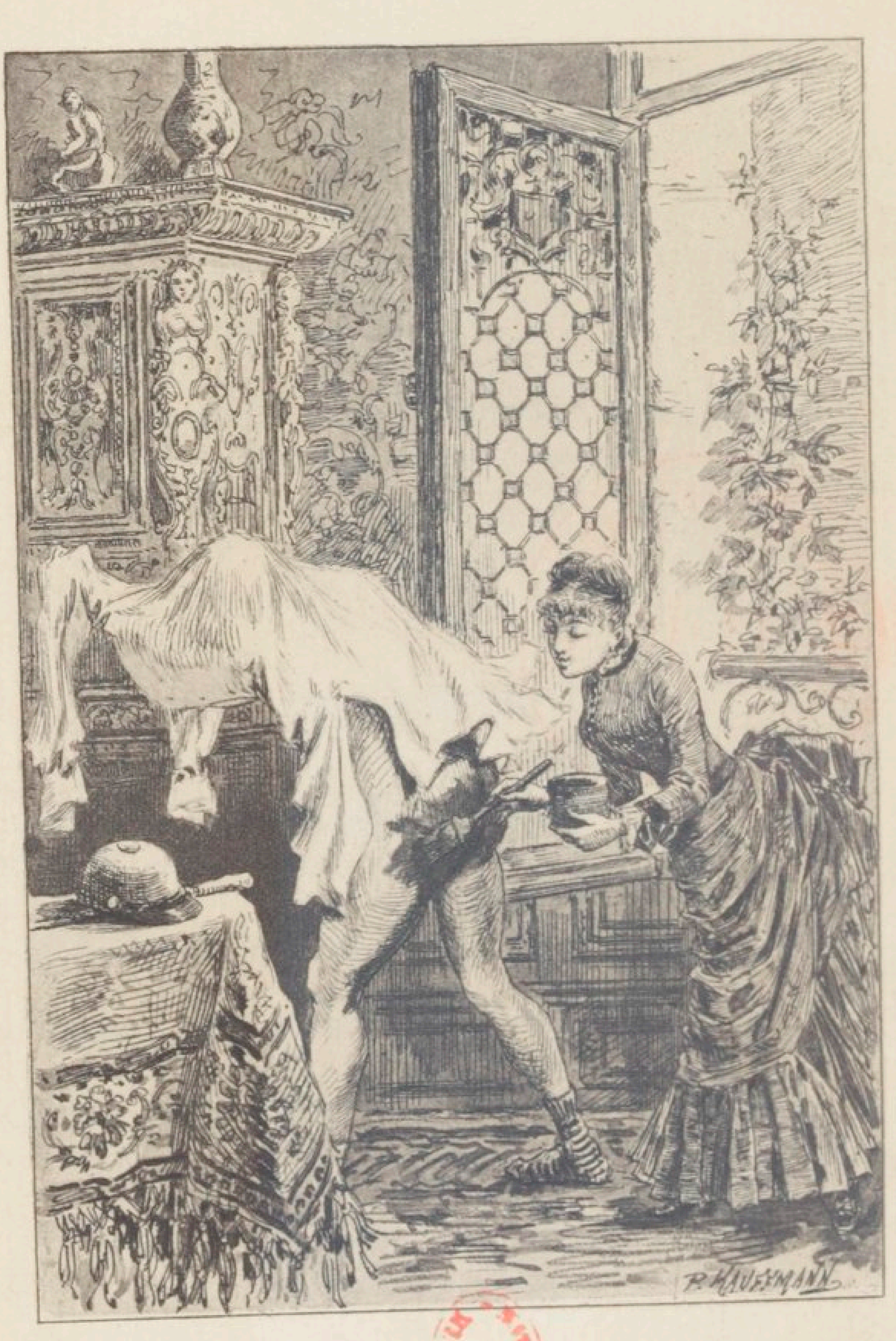
Il a été tiré, de cet ouvrage, 50 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.

DU MÊME AUTEUR :

Pour faire rire. — Gauloiseries contemporaines. — Illustrations et eau-forte de Kauffmann. — 1 vol. in-18. — Prix . . . . 5 fr.
Papier de Hollande. Prix . . . . 10 fr.

Contes grassouillets. — Avec 3 eaux-fortes de Kauffmann. — 1 vol. in-18. Prix . . . . 5 fr.
Papier de Hollande. Prix. . . . . 10 fr.

PARIS. — IMP. C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.

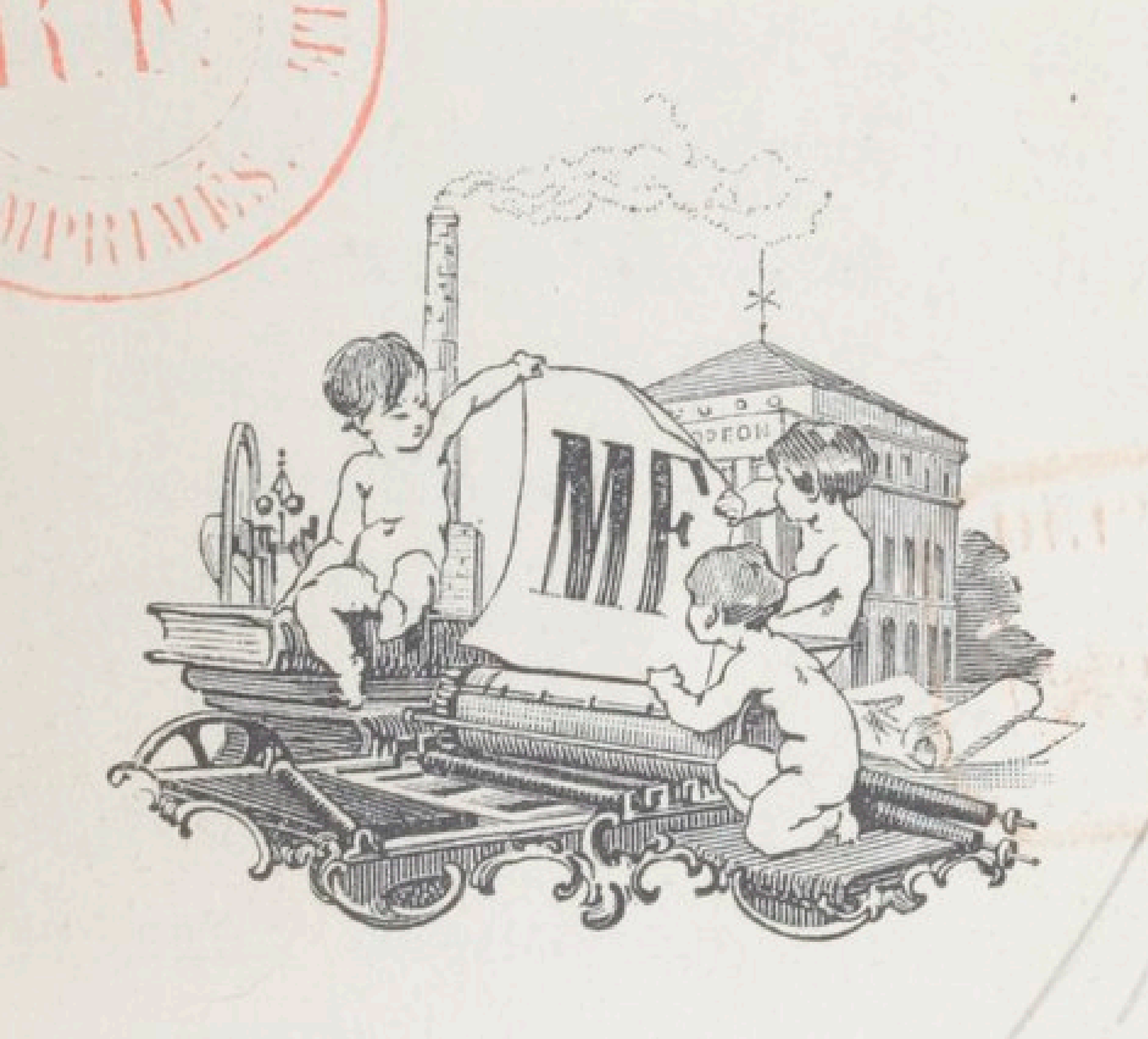

P. KAUFFMANN

ARMAND SILVESTRE

HISTOIRES

BELLES ET HONNESTES

ILLUSTRATIONS DE KAUFFMANN



PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION
ÉDITEURS
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON.



PRÉFACE

Eh bien oui! c'est encore des histoires pour faire rire, et, tant que l'âge ne m'aura pas embrumé le cerveau de ses mélancolies, il est fort à craindre que je me complaise à ces contes légers dont la vraie morale n'est pas offensée et qui ne tendent qu'à perpétuer pieusement la tradition joyeuse des aïeux.

Je sais que d'aucuns m'en blâment et me donnent à entendre que j'encours ainsi la disgrâce des gens sérieux. C'est grave mais équitable. Car, n'admirant en rien ce que font ceux-ci, au temps où nous vivons, je n'ai pas le droit d'exiger qu'ils

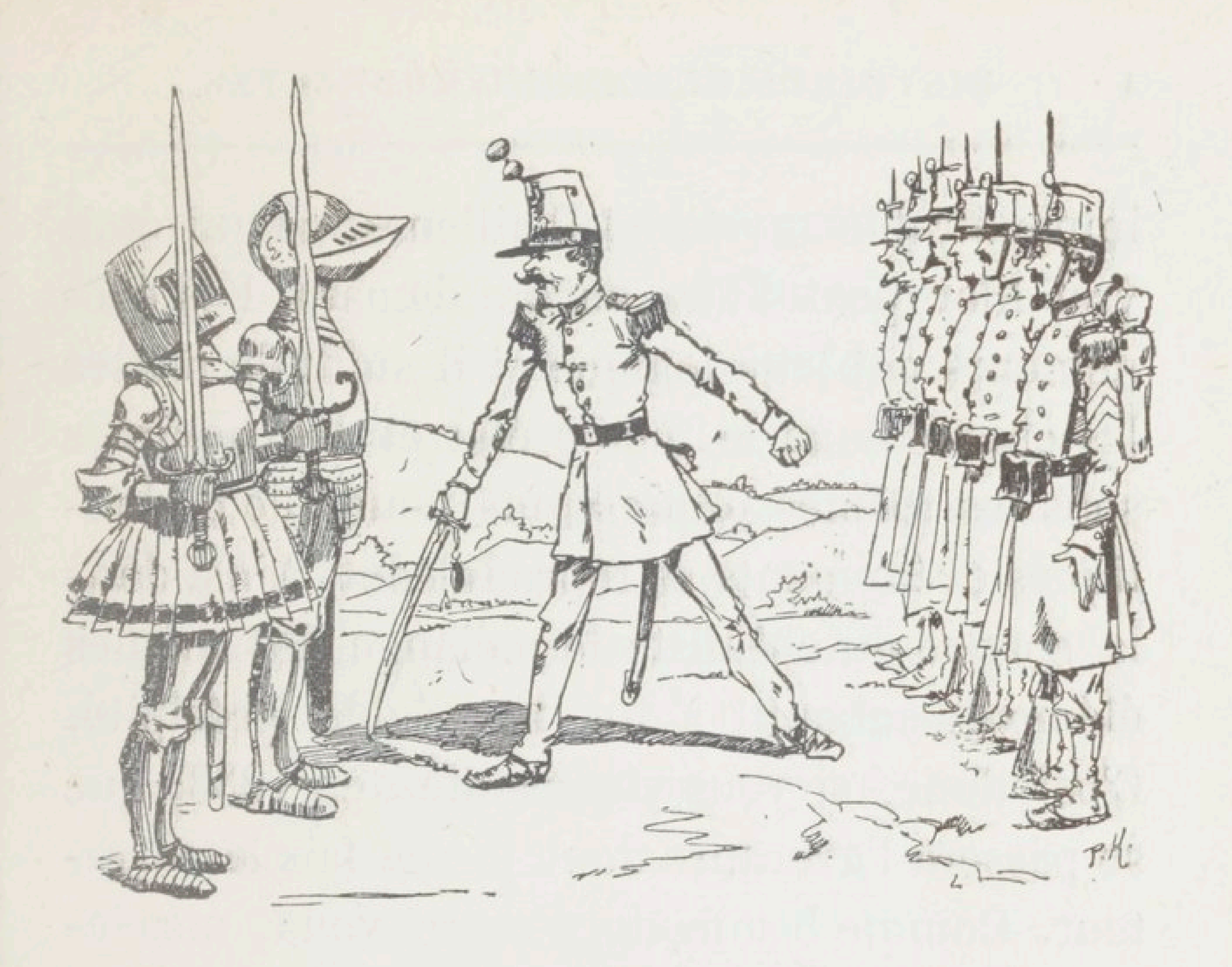
aiment ce que je fais. Les bons comptes font les bons amis, et le nôtre est réglé à l'avance. Je ne les lis pas et ne souhaite pas qu'ils me lisent.

Il me suffit que les vrais poètes indulgents à toute fantaisie, et les braves gens qui vivent à leur guise continuent à prendre plaisir à cette restauration d'un genre que nos pères tenaient pour éminemment français, et me sachent gré d'y avoir donné quelque temps. Quant aux faveurs dont disposent les personnes solennelles et dont je me prive peut-être, en ce faisant, je leur préfère de beaucoup mon humble place à l'ombre de l'image géante, vénérable et immortellement lyrique de Rabelais.

ARMAND SILVESTRE

Août 1883.

LES CHEVALIERS



LES CHEVALIERS

I

Je suis, par principe, pour les actualités rétrospectives. La belle affaire que de nous parler toujours du présent! Comme si ce n'était pas assez d'être condamné à le voir, sans qu'on nous en rebatte les oreilles. A la bonne heure le passé dont d'autres que nous ont souffert, puisque le secret des ennuis que l'avenir réserve à nos petits-neveux demeure voilé d'un

impénétrable mystère ! D'ailleurs, ce qui était vrai hier peut l'être encore demain. Les événements ont leur logique et il suffit de mettre les choses dans le même état et les hommes sous les mêmes impressions pour que d'identiques événements se reproduisent. Ainsi dans la cornue du chimiste le mélange des mêmes éléments aboutit à un invariable précipité. C'est donc, si vous y consentez, en 1833, que se passera l'aventure dont je me fais le narrateur. Comme beaucoup d'entre vous, mesdames, étaient encore à l'état de projets, en ce temps-là, je me permettrai de vous rappeler que le roi Louis-Philippe y était assez mal affermi sur son trône, les partisans de l'ancienne monarchie, d'une part, et les partisans d'aucune monarchie, de l'autre, taillant un tas de croupières à son gouvernement. Les environs de Montpellier étaient particulièrement hantés par les conspirateurs du drapeau blanc; mais le plus redouté de tous, au moins dans les rapports de messieurs les sous-préfets, c'était un certain chevalier Godefroid de Gâteux-Courdesac, dont le castel dominait les coteaux de Montélimar, déjà célèbre par ses nougats. Ce Gâteux-Courdesac était un terrible gentil-

homme, grand chasseur devant l'Éternel, ayant auprès de lui une vieille sœur ridicule répondant au nom de damoiselle Yolande et deux nièces charmantes, Olympe et Gabrielle. Il vivait très entouré des souvenirs de ses aïeux, lesquels avaient, aux temps féodaux, rendu le pays à peu près inhabitable, ce qui lui permettait de compter sur la reconnaissance populaire pour l'accomplissement de ses pieux desseins.

II

— J'en suis désolé vraiment, monsieur le chevalier, mais le bruit d'un complot prêt à éclater ayant décidé M. le ministre de la guerre à faire occuper militairement toute cette région, j'ai la mission pénible d'exercer sur vous une surveillance toute particulière. Le lieutenant Hautbridé et le sous-lieutenant Vessencœur, sous mes ordres tous les deux, logeront dans le château, tandis que la compagnie que je leur

confie couchera sous la tente aux alentours, prête à se mettre en armes au moindre signal. Ces messieurs sont d'ailleurs deux jeunes gens fort bien élevés dont la société ne saurait que vous être infiniment agréable.

Ainsi parla le capitaine Massepain, tandis que le lieutenant Hautbridé et le sous-lieutenant Vessencœur s'inclinaient gracieusement, comme cédant au poids de l'éloge dont les honorait leur supérieur.

— Les beaux hommes! pensa damoiselle Yolande.

— Ils sont bien gentils! se murmurèrent à l'oreille Olympe et Gabrielle.

— Le diable les patafiole! grommela M. de Gâteux-Courdesac à qui s'adressait directement ce discours.

— C'est compris, n'est-ce pas? et j'entends que ces deux officiers soient traités avec tous les égards dus à leur mérite, conclut le capitaine Massepain.

— C'est entendu, répondit sèchement le chevalier.

Quelques instants après, le capitaine étant parti, le lieutenant Hautbridé et le sous-lieutenant Vessencœur furent conduits, par l'inten-

dant de la maison, dans la chambre qu'ils devaient occuper en commun, une belle pièce, ma foi, ayant pour voisine la salle d'armes, dont M. de Gâteux-Courdesac avait fait un véritable musée. Car il y avait réuni les armures de ses ancêtres les plus fameux, parmi lesquels il comptait plusieurs croisés ayant rapporté la gale de Palestine, et deux ou trois héros ayant pris à Pavie de la poudre d'escampette. Les deux plus huppés de la famille étaient certainement l'aïeul Isolin de Gâteux-Courdesac, qui avait servi d'assistant à l'évêque Cauchon, dans le procès de Jeanne d'Arc, et le grand-oncle Tutu de Gâteux-Courdesac, qui s'était prudemment écarté de la voiture du roi Henri IV au moment où le vertueux Ravaillac en escaladait le marchepied. Aussi les cuirasses, les casques, les brassards et les cuissards sous lesquels avaient respiré ces deux preux étaient-ils l'objet d'un culte particulier et astiqués deux fois par mois par M. le chevalier lui-même, afin que rien de leur antique lustre ne s'envolât parmi les poussières du temps.

— La nuit de l'action, avec un seul tour de clef, je tiendrai mes deux oiseaux en cage! avait pensé le sire Godefroid en ne donnant

aux deux amis qu'un seul et sommaire appartement.

III

Il y avait bien quinze jours que les choses étaient ainsi, le lieutenant Hautbridé et le sous-lieutenant Vessencœur s'étant facilement accoutumés à ce genre de vie. Le chevalier affectait de les traiter avec une courtoisie parfaite, les accablant de prévenances, les invitant sans cesse à sa table, leur offrant de belles pièces de gibier, tout cela avec de petits sourires sournois et un méchant air en dessous auquel ces deux innocents ne prenaient seulement pas garde. Damoiselle Yolande, qui recherchait vivement leur compagnie, avait entrepris leur conversion à la bonne cause et croyait son œuvre en bon chemin. Le diable soit d'un chemin de Damas aussi rudement pavé que l'osseuse carcasse de cette vieille folle! A la bonne heure une route fleurie par les doubles appas des gentes Olympe et Gabrielle! Mais la con-

duite de celles-ci avait été la plus inexplicable du monde, pour les imbéciles, au moins. Après avoir semblé portées vers les jeunes officiers par un vif mouvement de curiosité et de sympathie, elles paraissaient leur être devenues subitement indifférentes, et aux petites familiarités innocentes qui n'avaient pas été fort du goût de M. le chevalier, avait succédé une froideur glaciale dont le vieux gentilhomme était positivement ravi. Fichue bête, va! Si tu y avais regardé d'un peu plus près, tu aurais surpris les regards d'intelligence, les coups de pied sous les meubles, les petits bouts de papier échangés, tout le remue-ménage, en un mot, des amoureux qui trompent la longueur du jour, en attendant les mystérieux bonheurs de la nuit vengeresse. Ces demoiselles couchaient sous la garde d'une vieille gouvernante, laquelle, en sa qualité de maîtresse du jardinier depuis dix ans, les surveillait bien imparfaitement, courant le guilledou, aussitôt le chevalier et damoiselle Yolande au lit. Pas à plaindre, ma parole, le lieutenant Hautbridé et le sous-lieutenant Vessencœur ! Car, de vous à moi, la brune Olympe avait le plus joli corps ambré qu'on pût voir et la blonde Gabrielle eût

désespéré les plus beaux modèles de Rubens par la blancheur laiteuse de son torse assis sur les hanches d'un Antiope. Qui m'eût permis de choisir entre elles m'eût mis dans un bien cruel embarras ; car le seul regret qu'un galant homme puisse emporter dans la vie est celui de n'avoir pas couché avec toutes les femmes qui lui semblaient mériter cet honneur!

IV

La grande nuit, la nuit de l'action, comme disait M. le chevalier Godefroid de Gâteux-Courdesac, était venue. C'est à Montélimar qu'on devait arborer le drapeau blanc dès l'aube, après avoir enlevé, à la faveur de l'ombre, tous les fonctionnaires du régime constitutionnel. Ce coup de main hardi devait être compliqué d'une révolte en pleine campagne. Des paysans armés devaient se faire magnanimement massacrer pour la restauration des privilèges et de la noblesse ; car ce genre de géné-

rosité roturière n'est pas le fait de la Vendée seulement. L'homme est bête un peu partout. Pour sa part, M. le chevalier avait prêté toutes les pièces de son musée familial, mettant à la disposition des insurgés un véritable arsenal de vieilles cottes de mailles, de hauberts défoncés, de cuirasses bosselées, de haches ébréchées, de colichemardes rouillées, de maillets à pointes de fer, d'arbalètes sans cordes et de cordes sans arbalètes, de quoi vaincre ou mourir enfin!... mais mourir surtout. Quant à lui, sa besogne consistait surtout à retenir prisonniers les deux officiers qui commandaient la compagnie en observation autour de ses domaines, besogne tout à fait à la hauteur de son courage. J'oubliais de vous dire, chose essentielle pourtant, que deux des armures seulement qui ornaient la fameuse salle d'armes étaient demeurées à leur place, celle du glorieux aïeul Isolin et celle de l'ineffable grand-oncle Tutu. Tant d'honneur s'attachait à ces deux reliques que le sire Godefroid avait absolument refusé de s'en séparer.

Quand minuit sonna, l'héroïque gentilhomme grimpa, pieds nus, jusqu'à la chambre où il avait lieu de croire couchés le lieutenant Haut-

bridé et le sous-lieutenant Vessencœur, et, donnant deux tours de clef à la serrure, se retira convaincu qu'il les avait mis hors d'état de sortir de leur appartement. Le fait est que si les uniformes vides des deux officiers, leurs culottes et leurs bottes avaient été capables de se mettre d'eux-mêmes en mouvement pour aller commander les troupes du dehors, ils en eussent été parfaitement empêchés.

V

Ta! ra! ta! ta! Ratata! ratata! Ran plan! plan! plan! Ramplanplan! Le clairon sonne et le tambour bat. Le ministre de la guerre a été informé à temps et le capitaine Massepain est arrivé porteur d'ordres énergiques. Il a mis lui-même la compagnie debout, et s'étonne que ni le lieutenant Hautbridé ni le sous-lieutenant Vessencœur ne répondent aux appels du cuivre et de la peau d'âne combinés en un héroïque concert. Un doute affreux lui traverse l'esprit.

Le farouche châtelain, leur hôte, les aurait-il fait traîtreusement assassiner? Il heurte à l'huis du castel, mais rien ne lui répond. Il va faire enfoncer la grand'porte à coups de crosse. Mais soudain une poterne s'ouvre, par laquelle deux chevaliers du moyen âge, assez embarrassés de leur accoutrement de fer, se glissent comme honteux d'eux-mêmes. Ineffable toupet! ils viennent prendre la place du commandement à la tête du premier et du troisième peloton de la compagnie qui attend l'arme au pied.

— Portez armes! dit une voix sortant assez mal d'un casque à grillage.

— Portez armes! répète une seconde voix s'exhalant plus péniblement encore d'un casque à charnière.

— Trahison! arrêtez ces deux rebelles! s'écrie le capitaine Massepain hors de lui et s'imaginant que ce sont deux chefs de la conspiration légitimiste qui essayent d'embaucher ses troupes.

On se précipite sur les deux nouveaux venus.

— Pas de bêtise! c'est moi! hurle le pauvre Hautbridé derrière son treillis.

— Ne me frappez pas! c'est moi! clame le

malheureux Vessencœur en se débattant contre les boucles d'airain de sa coiffure.

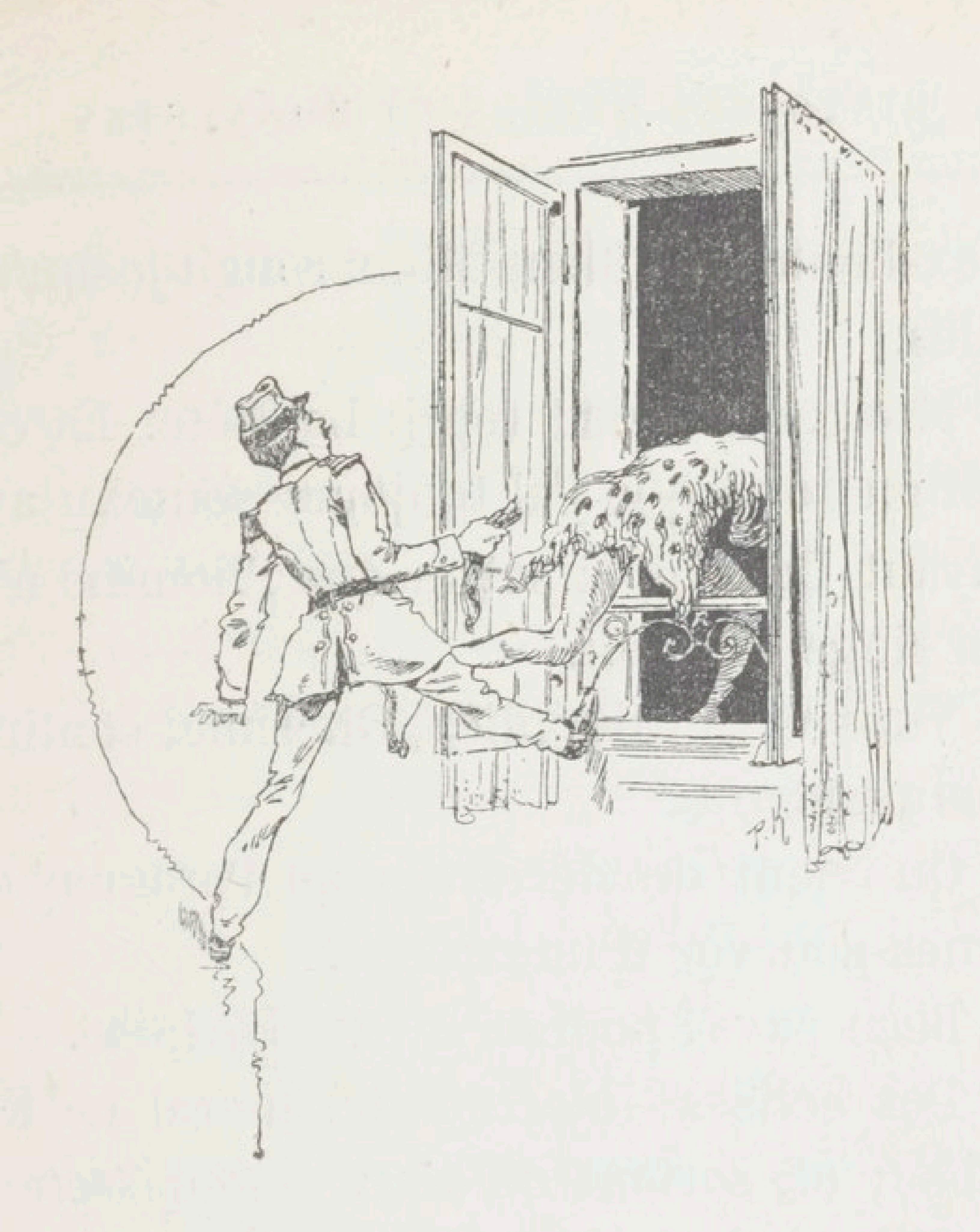
Le capitaine Massepain est de plus en plus abasourdi. C'était bien simple pourtant. Au moment où la trompette et le tambour les avaient conjointement appelés, le lieutenant et le sous-lieutenant s'étaient élancés de l'appartement occupé par la candide Olympe et par la chaste Gabrielle, pour revêtir à la hâte leurs habits militaires ; mais ils avaient trouvé la porte de leur chambre fermée et sans clef. Se rendre en chemise à la tête de leur peloton respectif était terriblement compromettant pour ces dames. Après s'être donnés à tous les diables, ils avaient déniché, dans la salle d'armes, les deux armures du glorieux aïeul Isolin et de l'ineffable grand-oncle Tutu, et, en désespoir de cause, avaient préféré les revêtir que de passer pour déserteurs à l'heure du danger.

Cependant le temps pressait.

— En avant ! « Harche ! » dit le capitaine Massepain sans demander plus d'explications ; et l'on vit le singulier spectacle d'une compagnie de soldats habillés comme ceux d'Horace Vernet dans les tableaux de Versailles et que

commandaient deux officiers vêtus comme Bayard et Du Guesclin. Je dis : l'on vit, parce que l'aube était venue. En se trouvant en face de cette mascarade, les pauvres paysans insurgés, ne comprenant rien à ce méli-mélo, se sauvèrent sans coup férir. Ce fut le salut de cette belle contrée, qui vraisemblablement, sans cet accident, eût été ensanglantée une fois de plus par la guerre civile. Seule, damoiselle Yolande ne s'est pas encore bien expliqué la chose et demeure convaincue que, convertis par elle, le lieutenant Hautbridé et le sous-lieutenant Vessencœur étaient partis à la conquête du saint sépulcre et ont été arrêtés en route par des mécréans. Et la candide Olympe? Et la chaste Gabrielle?... Elles se sont mariées tout de même et — chose inattendue de la part de deux personnes si sages — elles ont fait leurs maris cocus. C'est la grâce que je vous souhaite, mes bons amis, si ce récit n'est pas de votre goût.

CAUSERIE DARWINIENNE



CAUSERIE DARWINIENNE

I

Nous nous retrouvons chez d'anciens amis.

— Ah! ah! ah! fit triomphalement le commandant Laripète en agitant son journal.

— Mon Dieu, qu'avez-vous? dit la commandante. Encore un mari trompé! Vous n'avez vraiment pas besoin des feuilles publiques pour en découvrir. N'est-ce pas, Blanc Minot?

L'ex-lieutenant Blanc Minot rougit jusqu'aux oreilles.

— Mieux que cela ! reprit Laripète. La confirmation de ce que j'ai toujours soutenu avec le savant Darwin, à savoir que l'homme n'est qu'un singe abâtardi.

— Vous vous calomniez, Onésime, continua la commandante.

— On vient de découvrir au Paraguay des hommes pourvus d'une queue.

— Beau pays ! poursuivit Mme Laripète.

— Des bêtises ! interrompit l'amiral Le Kelpudubec ; et, sortant du doux assoupissement où l'avait mis la fumée de sa grande pipe : Je sais ce que c'est que vos hommes à queue et, si ces dames n'étaient pas là, je vous conterais comment j'en suis revenu.

— Contez toujours ! dit la commandante.

— Eh bien, reprit l'amiral, nous étions, un jour, en promenade sur je ne sais plus quelle plage de l'Océanie, le major écossais Mac Ekett, le commandant hollandais Van den Bitt, le célèbre navigateur Turc Gogott-Effendi et moi, quatre gaillards n'ayant pas froid aux yeux, quand du pied d'une hutte informe nous vîmes s'enfuir, à notre approche, une façon de

négrillon abominable, plus laid que tous ceux que nous avions déjà vus. Mais ce qui nous frappa en même temps c'est que la course de ce drôle balançait sur ses fesses (excusez-moi, encore une fois, mesdames), une façon de petit appendice de même couleur sombre que lui. — Un homme à queue! s'écria Mac-Ekett qui était Darwinien. — Impossible! répondit Van den Bitt le plus sceptique des commandants. — Euh! euh! conclut Gogott-Effendi, qui était bête comme un pot. — Nous allons bien voir! m'écriai-je. Et je me mis à la poursuite de ce vilain moricaud. J'avais alors des jambes à défier un cerf.

— Comme moi, dit Laripète.

La commandante et l'ex-lieutenant Blanc-Minot éclatèrent de rire. L'amiral fit un signe d'impatience et continua :

— J'eus bientôt rejoint le fugitif et lui intimai l'ordre de s'arrêter. Mais, pour toute réponse, il grimpa dans un arbre avec une agilité extraordinaire. Je me mis au pied de l'arbre et l'adjurai d'en descendre. Au lieu d'obéir, il s'installa entre deux branches en ricanant avec insolance. Je n'ai jamais été endurant, et, d'ailleurs, je le voyais à mer-

veille, il avait décidément ce que nous avions cru voir. Qu'importe la vie d'un homme quand il s'agit des intérêts sacrés de la science! Et puis je m'arrangerais pour cueillir seulement la partie de sa personne qui nous intéressait, sans le blesser davantage. Je pris ma carabine qui ne me quittait jamais. En ce temps-là, j'étais d'une adresse proverbiale et je tuais, au plus haut d'un peuplier, un coucou.

— Comme moi! dit Laripète.

La commandante et l'ex-lieutenant Blanc-Minot faillirent en mouiller leurs chaises! L'amiral frappa du pied et poursuivit :

— Je mis en joue, mais avant que mon doigt eût touché la gachette, le négrillon, au comble de la terreur, effectua un suprême tortillement de derrière, et mon coup n'était pas encore parti que je recevais en plein sur le nez ce qui le gênait tant pour courir, un affreux bout de câble goudronné que ce sauvage vorace avait avalé. Voilà ce que c'est vos hommes à queue.

Et l'amiral s'essuya le visage avec une pantomime de dégoût.

II

— Moi, dit le général baron Honoré Leloup de la Pétardière, qui n'avait pas encore pris part à la conversation, c'est par des raisons toutes morales que je repousse la théorie sacrilège de Darwin.

— Voyons ça! répondit l'amiral Le Kelpudubec en riant sardoniquement.

— Vous m'accorderez bien que l'idée de justice est innée chez l'homme, poursuivit la bonne ganache d'homme de guerre. Platon et M. Cousin l'ont nettement établi, en dépit des apparences qui nous montrent généralement l'innocence punie et le vice récompensé. Qui dit justice, dit juges. Or, comment pouvez-vous concevoir une magistrature assise avec des hommes ayant des queues? Ces pauvres gens seraient si gênés sur leurs fauteuils qu'ils rendraient leurs arrêts tout de travers, et puis ça passerait sous leurs robes et trahirait leurs impressions secrètes, tout en faisant crever de

rire les plaideurs. Que deviendraient l'impassibilité professionnelle et le respect des représentants de la loi ?

— C'est justement pour ça que nous voulons réformer la magistrature, dit l'ex-lieutenant Blanc-Minot qui avait des opinions avancées.

— Vous avez raison, mon général, reprit le doux Laripète ; mais il n'en est pas moins vrai que le fait est positif. Mon journal donne le nom du district : — il s'appelle Tacara-Tuyu, — celui des Indiens porte-queues : — ils se nomment Guyacuyes, — celui du riche Argentin dans les plantations duquel l'un d'eux a été fait captif : c'est M. Francisco Goicochoa, — celui du médecin qui a observé le phénomène : c'est le célèbre docteur italien Pizzarello qui n'était connu jusqu'à présent que comme danseur. Sapristi ! si de tels détails ne vous suffisent pas...

— Taratata ! riposta le général baron Honoré Leloup de la Pétardière, en se tapotant sur le ventre d'un air outrecuidant.

— Tacara-Tuyu ! Guyacuyes ! Goicochoa ! Pizzarello ! sifflota l'amiral Le Kelpudubec sur un air de sa composition.

— Vous le prenez comme ça ! s'écria le com-

mandant Laripète hors de lui. Eh bien ! vous allez me faire faire une mauvaise action, une action abominable dont je laisse l'odieux à votre ridicule incrédulité. Vous allez me faire trahir le secret d'un camarade de régiment, un secret que j'aurais dû garder toute ma vie. Mais l'amiral l'a dit : Qu'importe la vie d'un homme quand il s'agit des intérêts sacrés de la science! D'ailleurs, ce pauvre des Etoupettes est mort, glorieusement mort d'une fluxion de poitrine en face de l'ennemi...

— Des Etoupettes! fit vivement le baron de la Pétardière.

— Oui, mon général, des Etoupettes avait une queue par derrière, et si vous voulez bien me le permettre, je vous conterai comment j'en acquis la certitude et comment j'en garde encore la preuve. Je gazerai pour les dames, car l'histoire est croustillante.

— Tant mieux ! fit Mme Honoré Leloup de la Pétardière, qui aimait les polissonneries.

III

— Des Etoupettes, continua le commandant avec gravité, était de la même promotion que moi. Nous avions tout de suite soupçonné quelque chose de particulier dans sa personne, à la persistance qu'il avait mise en demandant à subir à part l'épreuve de la revision qui complète l'examen pour Saint-Cyr. Nous nous étions cependant laissé persuader qu'il n'avait obéi en cette circonstance qu'à un sentiment de pudeur justifié par son éducation cléricale. Jolie, l'éducation cléricale! Il n'y avait pas trois ans que le drôle était au régiment qu'il avait pris une maîtresse comme tout le monde. Nous étions alors en garnison à Valence.

— Je m'en souviens à merveille, fit le général Honoré Leloup; j'y étais lieutenant-colonel.

— Quand je dis : une maîtresse comme tout le monde, je mens. Car tandis que nous aimions franchement et au nez vermillon du

soleil les premières gaupes venues, promenant gaiement nos faciles conquêtes par les faubourgs, comme de joyeux hommes d'armes, lui, Guy des Etoupettes, cachait hypocritement son bonheur et ne s'introduisait que mystérieusement chez sa bien-aimée. C'est ce qui nous enrageait, le lieutenant Voiron et moi, les deux plus farceurs du régiment. Car nous en étions toujours sur les hypothèses au sujet de la curiosité physique que notre camarade pouvait avoir intérêt à cacher et que sa maîtresse eût pu nous révéler mieux que personne. Nous avions fait cependant, à ce sujet, une nouvelle remarque, deux remarques même. Le lieutenant des Etoupettes portait toujours des pantalons fort larges; mais ce pouvait être affaire de goût chez lui. De plus, il se courbait beaucoup en montant à cheval : mais cela tenait peut-être à sa haute taille dégingandée. Enfin, nous avions beau chercher, nous supposions toujours et nous ne trouvions pas. Une fois cependant des Etoupettes eut un duel; on se battit nu jusqu'à la ceinture et nous pûmes constater que la partie supérieure de son corps était comme celle de tout le monde. C'était donc plus bas, s'il y avait quelque chose. Cette

maudite femme, seule, aurait pu tout nous dire. Mais elle-même semblait se cacher et vivait solitairement dans une petite maison de campagne, à un kilomètre de la ville, sur la route du Dauphiné.

Le commandant s'interrompit pour se moucher bruyamment. Qui eût regardé alors la face ordinairement béate et joviale du général baron Honoré Leloup de la Pétardière y eût remarqué une singulière expression d'inquiétude, de malaise et de curiosité.

IV

Celle-ci augmenta visiblement, et une rougeur de brique envahit tout le visage du vieux guerrier quand Laripète continua ainsi :

— Il y avait bien une légende sur cette femme, mais rien de prouvé et de bien connu sinon qu'elle s'appelait Césarine, ce qu'un de nous avait discrètemeut découvert sur une lettre que lui adressait des Etoupettes. On di-

sait vaguement que notre camarade n'était que son petit amant, la dame étant entretenue par un officier supérieur de la garnison qui prenait de grandes précautions pour la voir, parce qu'il était déjà marié.

— Nom de nom ! C'est elle ! pensa le général Honoré Leloup, et il faillit avoir une attaque d'apoplexie. Si nous allions faire une partie de billard ? reprit-il tout haut.

— La fin de l'histoire ! La fin de l'histoire ! s'écrièrent l'amiral Le Kelpudubec et ces dames.

Le pauvre général dut se résigner, et Laripète, qui ne s'était pas aperçu de son angoisse, continua implacablement :

— J'arrive à une aventure vraiment honteuse, et qui prouve que les hommes les plus distingués par leur naissance et par leur éducation sont sujets à d'étranges petitesses. Car je ne suis pas le premier venu et Voiron était le fils d'un pharmacien de première classe. Enfin, vous m'y avez contraint, et, d'ailleurs, nous avions l'excuse de n'être pas absolument dans notre bons sens quand nous fîmes la vilaine action. Il y avait eu réception ce soir-là, et nous étions abominablement gris l'un et l'autre. Vous-

même, général, vous aviez un extraordinaire pompon.

— Je vous fais grâce de ce détail, dit le général d'un ton bourru.

— Nous quittâmes, Voiron et moi, nos camarades longtemps avant la fin de ce punch glorieux qui dura jusqu'au lendemain matin si j'ai bonne mémoire. Mais des Etoupettes nous avait déjà précédés et c'était bien entendu pour aller faire une visite à sa belle tandis que l'homme sérieux de celle-ci faisait le jobard au milieu des consommations. C'était par un soir d'été abominablement chaud, et toutes les fenêtres de la petite maison où se cachait Césarine dans un véritable berceau de clématites étaient ouvertes. Voiron me fit la courte échelle, je l'aidai moi-même à grimper ensuite le long des feuillages; et nous parvînmes ainsi, comme des malfaiteurs, comme de simples filous, jusqu'à la chambre attenante à celle où notre camarade goûtait les coupables délices d'un amour inutilement mystérieux. Aucun bruit. Nous entendîmes seulement, à plusieurs reprises, ces simples mots dits par Césarine : Plus haut! — Nous savons maintenant l'infirmité de Guy, me dit tout bas Voiron à l'o-

reille : il est sourd. — Imbécile, lui dis-je, nous nous en serions bien aperçus.

Puis un grand silence se fit.

V

La porte était légèrement entr'ouverte, Voiron, qui était adroit comme un chat, se glissa à quatre pattes dans la chambre des amoureux et profita de l'ombre pour y voler, sur le canapé, tous les habits de ce pauvre Guy. — Comme ça, avions-nous dit, il faudra bien qu'il se révèle à nous *in naturalibus*. Je vous le répète, pour m'excuser, mesdames, nous étions ivres comme des cochers. Il était convenu que j'entrerais ensuite et ferais un grand bruit pour faire peur à des Etoupettes qui se croirait surpris par son rival et sauterait vraisemblablement par la fenêtre. Je vous ai dit qu'il n'y avait aucune lumière dans la maison. Ce qui avait été médité fut, de point en point, accompli.

Pan ! pan ! pan ! pan ! Je fis le vacarme annoncé.

Je vis vaguement un homme sauter du lit. J'entendis des cris de femme. L'homme se baissa d'abord, puis prit son élan par la croisée. En passant, il me fouetta avec quelque chose au visage. Je tendis les mains et j'empoignais. Ce quelque chose, horreur! était velu et me resta dans les mains. Je roulai à terre avec. Pendant ce temps-là des Etoupettes s'esquivait au galop, et le malheureux Voiron, s'embarrassant dans les plantes grimpantes, demeurait suspendu à une autre fenêtre et nous faisait perdre ainsi le fruit d'une si noble expérience. Mais moi j'avais en mains le corps du délit, l'appendice de des Etoupettes. Car je le tenais, ce précieux secret! Je la possédais, cette curiosité physique, que notre camarade cachait avec un si grand soin. Je vais vous la chercher, car je l'ai toujours conservée. C'est à peu près comme une queue de panthère, très bien moucheté, et c'était placé à l'endroit même où ces admirables félins portent cet ornement.

Et Laripète sortit avec un air de triomphe.

Il rapporta quelques instants après, enveloppée soigneusement dans du papier de soie, la chose qu'il avait annoncée, portant cette petite

étiquette : « Offerte au musée de ma ville natale après ma mort. Détachée par moi et par surprise du corps d'un officier de dragons. »

— Voulez-vous me permettre de regarder? dit, d'une voix éteinte, le général baron Leloup de la Pétardière.

— Volontiers, général, ne fut-ce que pour vous convaincre.

Le général souffla légèrement dans le poil et y découvrit cette autre petite inscription qu'il y avait lui-même découpée autrefois avec des ciseaux très fins : « Panthère tuée par moi à Biskra le 14 août 1845 et offerte à ma bien-aimée Césarine. Son Honoré. »

Il se rappela que Césarine avait un jour perdu cette précieuse fourrure sans avoir pu lui expliquer comment, et bien qu'il fût extraordinairement borné, il devina que le coupable des Etoupettes, ne retrouvant pas ses habits, s'en était fait un paletot, pour se sauver, et ne pas tomber tout nu dans la rue. C'était donc la queue de l'animal que Laripète avait arrachée au passage.

— Eh bien, ètes-vous convaincus, maintenant? dit triomphalement le commandant.

— Parfaitement, répondit le général baron

Honoré Leloup de la Pétardière qui n'avait aucune envie de rétablir, devant son épouse, la réalité des faits.

— Et vous, Le Kelpudubec?

— Moi, fit l'amiral, je persiste à croire que votre camarade avait tout simplement avalé le matin une queue de panthère à son déjeuner, en croyant manger une anguille à la tartare. Ces restaurateurs sont si voleurs aujourd'hui!

CURIOSITÉ PROVINCIALE



CURIOSITÉ PROVINCIALE

I

Le vieux château de Keloac Kornaubec, contemporain de Bertrand Duguesclin de glorieuse mémoire, n'avait pas connu ses hôtes naturels depuis la Révolution. Abandonné à un intendant isolé dans une façon de désert qu'il dominait de tout l'orgueil de ses tours délabrées, les seules visites qu'il reçût jamais

étaient celles de touristes évadés qui venaient se reposer et rêver dans la grande ombre qu'il projetait parmi la solitude. A part ses rares habitants, il n'intéressait guère qu'une façon de vieux savant retiré dans le plus proche village où il exerçait, assez platoniquement, d'ailleurs, les fonctions d'architecte. Ce n'était pas, sachez-le tout d'abord, un homme ordinaire que ce Petronius, venu de Bretagne on ne sait quand et qui y eût passé certainement pour un sorcier, n'eût été sa piété exemplaire et l'amitié du bon abbé Lohic, curé de la localité.

Ce Petronius, fort versé dans les antiquités égyptiennes, avait fait la curieuse remarque que le château de Keloac Kornaubec était orienté comme cette fameuse statue de Memnon qui, aux premiers rayons du soleil, emplissait la campagne d'une harmonieuse musique. Ayant découvert, d'ailleurs, le truc au moyen duquel les prêtres obtenaient ce miracle, il avait répété cent fois que rien ne serait plus simple que d'en installer un tout pareil dans la seigneuriale demeure. Il avait imaginé pour cela une façon de caisse sonore, pouvant s'adapter à une chambre quelconque

et qui avait la propriété d'amplifier le moindre bruit dans la proportion étonnante de cent cinquante et demi à un.

— Vieux toqué ! lui disait le bon abbé Lohic en riant aux larmes, quand il racontait ces balivernes.

— Gros incrédule ! répliquait le savant en tapant doucement sur le ventre du curé.

Et tous deux, interrompant leur piquet, trinquaient amicalement avec un bon pichet de cidre, comme font les braves gens de ce pays-là.

II

Cependant, un jour, l'intendant Joël reçut une lettre qu'il apporta bien vite au maître d'école Festinard, ne sachant, pour sa part, lire que l'écriture moulée. Festinard chaussa son grand nez de besicles, et avec l'importance d'un homme qui domine une situation, après s'être violemment mouché et avoir craché de droite et de gauche, voici ce qu'il lut :

« Monsieur mon intendant,

« Prenant femme le trente courant et désirant venir passer en mes terres la première semaine de mon mariage, je vous prie de faire aménager l'appartement de mes aïeux de façon que je puisse m'y installer convenablement. A côté de la chambre où vous aurez érigé le lit nuptial, vous voudrez bien ménager, d'une part, un cabinet de toilette et, de l'autre, un boudoir où, dès le matin, madame la comtesse, qui est musicienne passionnée, puisse étudier son piano. Vous recevrez, par petite vitesse, tous les meubles que je juge nécessaires à ce court séjour dans mon domaine. Comptant sur votre zèle et votre antique dévouement à ma famille, monsieur mon intendant, je vous baille féodalement le bout de mes doigts à baiser.

« Comte BERTRAND DE KELOAC KORNAUBEC. »

— Belle rédaction, dit Festinard en achevant la lecture.

— J'ai mon idée ! ajouta Petronius en faisant claquer les uns contre les autres ses maigres doigts.

— Bonne affaire pour mes pauvres ! reprit l'abbé Lohic en se caressant doucement l'abdomen.

— Enfin, je verrai une Parisienne ! conclut Dinah, la femme de l'intendant Joël.

Joël, lui, n'avait pas prononcé une parole, mais il se frappait le front comme un gaillard qui ne se dissimule pas l'importance de ce qu'il va faire.

III

En sa qualité d'architecte, Petronius fut chargé des arrangements intérieurs du château ; il choisit la plus belle pièce pour y installer le temple où, comme le dit élégamment Festinard, la jeune comtesse immolerait sa chasteté sur l'autel de l'Amour. Cette magnifique chambre qui avait été, dans le bon temps, une salle de torture, était justement flanquée de deux pièces moindres, jouissant de la même exposition magnifique au soleil levant. Petronius choisit immédiatement celle de gauche

pour les ustensiles de toilette, et réserva celle de droite pour en faire l'harmonieux boudoir demandé par M. le comte. C'est donc dans cette dernière qu'il posa lui-même les appareils sonores qu'il avait inventés pour cent-cinquantupler l'intensité des sons et dont j'ai parlé plus haut. — Quelle agréable surprise, pensait-il, pour cette jeune dame et pour le pays tout entier, quand le premier accord qu'elle fera sur son piano retentira à ses oreilles comme une batterie d'artillerie et effarouchera, à une demi-lieue, toutes les bêtes dans la plaine ! Dès qu'elle y sera mieux accoutumée, ses moindres sonates seront une fête pour toute la région, et nul doute qu'on ne vienne des quatre coins du monde, pour admirer cette résurrection d'une des merveilles les plus accréditées de l'antiquité.

Ainsi se parlait à lui-même le doux Petronius, se complaisant dans l'épanouissement de son propre génie.

Cependant d'immenses caisses avaient apporté les meubles annoncés — un mobilier tout parisien, sans aucune recherche de couleur locale. Horreur ! Une armoire à glace ! Un piano à queue avec une lyre à la pédale.

Monsieur le comte était, au fond, un assez joli bourgeois. Tout fut mis en place, sauf un objet dont la destination douteuse provoqua un véritable conseil des ministres.

IV

Une boîte d'acajou élevée sur quatre pieds, et, dans cette boîte, un évasement de porcelaine ayant, à fort peu près, la forme et les dimensions d'une guitare.

— C'est un petit cheval de bois pour les enfants, dit le magister Festinard, qui devait, du premier coup, être le plus près de la vérité.

Mais l'abbé Lohic levant les épaules .

— C'est tout simplement, fit-il, un plat à poissons pour les jours de cérémonie. Quatre valets l'apportent en tenant un pied chacun et le déposent sur la table en grand apparat.

— Ne pensez-vous pas plutôt, reprit Dinah en se signant, que ce soit un bénitier pour mettre dans la chapelle ?

— Et moi, dit Joël, je prétends que c'est un

plat à barbe pour se savonner le museau après les morsures du raseoir.

— Vous êtes tous des ignorants, conclut solennellement Petronius. Cet instrument, comme l'indique suffisamment son facies extérieur, est un instrument de musique. J'ajouterai que c'est certainement un instrument à cordes, de la grande famille du violon et du violoncelle. Ce creux dont vous imaginez mille destinations stupides est caractéristique de cette grande famille. Bien que je ne voye pas les chevilles où s'enroule l'extrémité des cordes, je suis certain que celles-ci doivent être tendues dans toute la longueur du bois. Vous me permettrez donc de faire transporter ce luth quadrupède dans le boudoir où madame la comtesse doit faire de la musique. Je placerai un coussin à côté : car le peu d'élévation de ce *cymbalum* (c'est peut-être le véritable *cymbalum* des anciens) indique qu'on en doit jouer assis ou même accroupi comme les tailleurs qui ne travaillent bien que le derrière sur les talons.

Tout le monde s'inclina devant la science incontestée de Petronius, et il fut fait comme il avait dit.

Seulement, M. le comte, en arrivant, jugea à propos d'étonner ses vassaux par une révolution.

A peine entré et le premier regard jeté sur ce qui avait été préparé :

— C'est idiot, fit-il, je veux le cabinet de toilette à droite et le petit salon musical à gauche.

Il y a des gens comme cela, qui, pour faire de l'autorité, bouleverseraient le cours naturel des étoiles, n'était qu'elles sont trop haut perchées.

— Voilà qui est fâcheux, pensa le pauvre Petronius, et tout le mal que je me suis donné pour renouveler le miracle de la statue de Memnon est perdu. On a bien affaire que de cent-cinquantupler les sons dans un cabinet de toilette !

Comme M. le comte n'avait pas l'air de plaisanter, le déménagement fut opéré au plus vite, les meubles de la pièce de gauche passant dans celle de droite et réciproquement. Mais quant vint le tour de l'objet qui avait si fortement intrigué tout le monde, M. de Keloac Kornaubec le fit maintenir où il était, c'est-à-dire dans le nouveau cabinet de toilette d'où on voulait l'emporter.

— C'est un âne qui n'en sait pas l'usage, redit tout bas Petronius désolé.

— Je savais bien que c'était un plat à barbe! triompha Joël.

— Toutes ces petites bouteilles sont peut-être pour dire la messe, hasarda Dinah.

— C'est qu'ils mangent du poisson à leur petit déjeuner, pensa l'abbé Lohic.

— Vous voyez bien que c'est pour attendre les enfants, murmura Festinard qui tenait à son idée.

V

L'aurore aux ongles de carmin venait d'entrebâiller la porte du Jour sur un grand embrasement de l'horizon. Le temps était d'une beauté parfaite et l'air si calme qu'on n'y entendait ni un tressaillement de feuille ni un bourdonnement d'insecte. Ce fut donc une surprise pour tous les êtres, bêtes et gens épars dans la campagne pour les travaux du matin, quand un véritable bruit de tempête traversa la plaine, — sans que rien y parût

d'ailleurs troublé, — dans un rayon de plus d'une demi-lieue du château de Kéloac Kornaubec. Jamais soupir de l'antique Borée, fouetté par l'Aquilon, n'avait fait pareil vacarme en s'échappant des antres aériens. Cette trombe mystérieuse, qui ne dérangeait rien dans l'atmosphère et ne s'accusait que par son infernale musique, se tut soudain, laissant un grand étonnement après elle. Toutes les femmes étaient tombées à genoux sur le bord des chemins, et les hommes avaient porté vigoureusement leur main à leur chapeau pour le tenir ferme contre un coup d'ouragan qui n'était pas venu.

Un instant après, qui eût pénétré dans le château eût vu M. le comte se promener les poings serrés et d'un air furieux, tandis que Mme la comtesse, rouge comme une pivoine et les yeux pleins de larmes, se roulait sur un divan, comme accablée par le désespoir et la honte.

Cependant, Petronius, qui avait bien deviné quelque miracle de sa boîte à musique, arrivait en grande hâte quand Dinah, la femme de l'intendant Joël, l'entraîna mystérieusement dans un coin.

— Je sais maintenant, lui dit-elle avec une joie féroce de curiosité satisfaite.

— Comment ? tu sais?

— Oui, je m'étais cachée derrière une portière pour voir tout qui se passerait entre monsieur et madame.

— C'est du joli ! Eh bien ?

— Eh bien ? Vous savez bien la chose à quatre pattes?

— Parfaitement.

— Vous aviez raison. C'est un instrument de musique.

— Parbleu !

— Seulement vous aviez tort aussi tout de même.

— Et comment cela, s'il vous plaît ?

— Parce que c'est un instrument à vent.

CUISINE BOURGEOISE



CUISINE BOURGEOISE

I

Ceci est un simple conte dans le goût de ceux qu'aimaient à se dire nos aïeux, après boire, pour se consoler sans doute de n'être pas aussi heureux que nous. Car les pauvres gens

ne possédaient pas le suffrage universel, non plus que deux Chambres, dont l'une défait religieusement ce que fait l'autre, ce qui est le souverain bonheur pour un peuple libre, pour un peuple libre, dis-je, de contempler à son aise ce jeu pénélopéen, en attendant que les alouettes lui tombent au gosier toutes rôties, ce que ne cessent de lui promettre les politiciens savants qui estiment que leurs simples discours sont plus savoureux et réconfortants à la multitude que les meilleurs gibiers. Oui, mes amis, les abstracteurs de quintessence sociale l'imaginent ainsi et croient-ils fermement qu'on entend le soir, dans les familles prolétaires, des propos de la façon de celui-ci : « Nous fîmes bien de pas acheter au marché cette dinde coûteuse qui nous a tentés un moment; car nous avons, dans notre journal, un Gâtineau qui nous emplit bien autrement la bouche et le ventre que cette ridicule volaille, et vaut à lui seul tous les rôtis. » Une autre fois, c'est d'une éloquente colère de M. Langlois qu'ils déjeunent, en se répétant : « Mange qui voudra du homard à l'américaine! Voilà qui est bien autrement pimenté et délectable au palais! » A un peuple si substantiellement repu

par ses institutions démocratiques, il faut de solides romans bien pleins d'horreurs, ou de sérieuses dissertations dont l'ennui soit d'une irréprochable tenue. Mes amis, oublions que nous sommes de ce temps illustre et cherchons seulement à rire un brin, en disant des gaudrioles. Ne croyez pas cependant que je vais prendre les héros de cette menue aventure dans la suite du roi Louis XI, dit le Bien-Aimé, par les corbeaux, grands amateurs de pendus; ou parmi les contemporains du roi Louis le Gros, lequel mourut de fatigue pour n'avoir pu trouver à la fin, dans tout son royaume, un fauteuil où son derrière pût entrer, ce qui est un bien grand supplice pour une tète couronnée; pas même dans le tas des Pschuts du roi Henri III, qui s'illustra par des mœurs postérieures, au dire des historiens qui regardent toujours derrière eux.

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques,

a dit le divin Chénier (la peste soit de l'autre!) Ainsi de ma prose qui aime les gauloiseries d'antan, mais les prête aux hommes d'aujourd'hui, ce qui est bien le plus beau présent qu'on leur puisse faire. D'ailleurs, la nature

humaine change-t-elle jamais avec le temps, et aujourd'hui comme autrefois, les servantes accortes n'aiment-elles pas les vaillants hommes d'armes, comme les belles et honnestes dames détestent les époux quinteux et trop vieux pour les bien besogner dans les choses de l'amour. Or, il ne m'en faut pas davantage pour le véridique et plausible conte que voici :

II

Mon accorte servante s'appelle Odile, et je vous prie de croire qu'elle possédait il y a huit jours encore, — car c'est de l'actualité que je fais sans en avoir la prétention, — un des minois les plus impertinents de la rive gauche; et, sans doute, le possède-t-elle toujours pour le plus grand agrément de ses amoureux. Et, par minois, je n'entends pas seulement un visage joyeusement chiffonné par les caprices du sourire, mais un ensemble tout à fait appétissant et gaillard : des seins provocants sous leur armure d'indienne, un petit ventre

aux rotondités joviales, une croupe ayant la vivante sinuosité des vagues sur lesquelles s'embarquent volontiers nos rêves, comme des vaisseaux aux pavillons roses; un joli brin de fille, quoi! et bien fait pour ceux qui ne confondent pas, comme moi, les servantes dans un commun mépris, pour se complaire uniquement aux mensongères beautés des courtisanes.

Le vaillant homme d'armes, lui, se nommait et se nomme encore, — car il vit, je vous en réponds, — Lancelot, en quoi il obéissait et obéit toujours à cette logique des vocables que consacre le génie de Balzac, plus ingénieux que personne à baptiser ses personnages suivant leurs aptitudes naturelles. Car ce Lancelot appartenait et n'a pas cessé d'appartenir au corps spécial qui manie la lance humide autrefois réservée aux apothicaires, et dont chaque soldat est coiffé d'un casque, que nous avons cru, sur la foi de David, conforme au modèle adopté par Agamemnon pour la campagne troyenne, jusqu'au jour où le peintre Georges Rochegrosse nous révéla, dans son beau tableau d'Andromaque, que les premiers compagnons d'Ulysse (les autres portent en-

core aujourd'hui des chapeaux noirs) avaient le chef garanti par les plus bizarres chaudronneries. Vous avez compris, n'est-ce pas, que Lancelot était pompier? Il était pompier et galant, galant au point de pouvoir dire, en parlent de lui-même :

Brûlé de plus de feux que je n'en éteignis!

Sa passion du jour (la vie n'est-elle pas un restaurant dont le menu amoureux comporte toujours un plat de résistance?) était Odile, et, dans la maison toute neuve où demeuraient les maîtres de celle-ci, tout avait été prévu pour faciliter leurs amours. Car, à chaque étage, une sonnette électrique d'alarme permettait, en cas d'incendie, de demander immédiatement du secours au poste voisin de pompiers auquel notre gaillard avait toujours grand soin de se faire mettre de service. C'est ainsi que les progrès de l'industrie moderne sont les instruments inconscients de la décadence de nos mœurs dont l'antique pureté était particulièrement due aux obstacles imaginés par les fâcheux et les impuissants.

III

Et « la belle et honneste dame? » m'allez-vous dire, maîtresse d'Odile, et qui aurait bien voulu l'être de quelqu'un de plus. Et le vieil époux quinteux et mauvais besogneur? Patience, mes petits chats roses! J'y viens et vous présente le ménage Beauminet de Ratafoison, composé comme vous le savez. Vieille famille, morbleu! et d'authentique noblesse! Un certain Mathieu de Ratafoison avait été épargné par Marguerite de Bourgogne comme n'ayant pas même mérité le bain qu'elle octroyait à ses victimes. Plus tard, un autre Ratafoison, — Gaspard, je crois, — avait vu son casque orné d'un chou-blanc, à un tournoi dans lequel il n'avait jamais pu faire partir son cheval. Mais le parangon de la famille était certainement cet Agapet de Ratafoison, que le roi Louis XV, dit aussi le Bien-Aimé par toutes les proxénètes de son temps, avait choisi pour garde-chasse de son Parc-aux-Cerfs, à cause

de la bonne garde qu'il faisait avec un fusil non chargé et destiné seulement à effrayer les braconniers. Bon sang ne ment pas. Le comte Christian Beauminet de Ratafoison, légitime époux de la comtesse Hildegarde Beauminet de Ratafoison, tous deux personnages dans ma petite comédie, était, en tous points, dignes de cette héroïque légende et de cette chevaleresque tradition. On se demandait même comment la propriété typique de cette illustre lignée avait pu se transmettre de père en fils. Les médisants y trouvaient une explication que je repousse comme immorale et outrageante pour l'honneur des dames de Ratafoison. Je vous dirais que le comte et la comtesse rappelaient, dans leurs mutuelles façons, les amoureuses mignardises des tourterelles sur les toits que vous ne me croiriez pas. Non! Il manquait positivement à ce ménage quelque chose pour être heureux. Madame était toujours irritée et nerveuse, hargneuse et ironique. Les humilités et les attentions paternelles de Monsieur étaient impuissantes à calmer cet insupportable état. Entre gens bien élevés on se jette rarement les bouteilles à la tête. Chaque repas était cependant une escar-

mouche où les mots amers sifflaient en l'air comme des verreries jetées à toute volée. Madame se levait ordinairement de table avant la fin du dîner, et Monsieur s'allait promener au jardin en mâchonnant un cigare avec mélancolie. Cependant le calendrier venait de proclamer la sainte Hildegarde. Le comte Christian apporta à sa femme un énorme bouquet et l'invita à manger au cabaret en cabinet particulier (— Attention inutile ! fit celle-ci en haussant légèrement les épaules). Elle accepta cependant, ne fût-ce que pour échapper quelques heures à cette atmosphère de vie à deux sans amour, qui est bien la plus puante chose que je sache ici-bas, et pour changer au moins le décor de son monotone supplice. A peine furent-ils partis qu'Odile courut au bouton électrique, et, moins d'un quart d'heure après, Lancelot, en tenue de travail, était auprès d'elle. En voilà un qui n'était certainement pas un bâtard de la grande famille des Ratafoison ! Ah ! mais non !

IV

— Tu ne mangerais pas bien quelque chose, mon chéri?

— Ma foi si! répondit Lancelot à Odile. Et il ajouta avec une fatuité blâmable : J'ai bien gagné mon appétit.

— C'est ça, dit-elle. Tout ce qui précède n'est qu'un apéritif. Nous prendrons le café et le pousse-café tout à l'heure.

— Oh! oh! le pousse-café, fit en minaudant le pompier.

— Certainement, monsieur, je ne vous laisserai pas partir sans ça.

— Pourquoi pas aussi la rincette et la surrincette?

— C'est vrai, au fait, nous aurons peut-être le temps : car monsieur mènera sans doute madame au théâtre. Celle-ci avait bien envie de voir jouer *Héloïse et Abélard*. Mais j'ai entendu monsieur qui lui disait : Non, non, ce sot ouvrage vous porterait encore sur les nerfs. Au fait, que veux-tu manger, ma caille?

— Des œufs au jambon me diraient assez, répondit en faisant claquer voluptueusement sa langue, Lancelot, avec une bouteille de bourgogne.

Les yeux et la bouche comme mouillés de reconnaissance, Odile s'élança dans la cuisine, décrocha la poêle, la tamponna, y coucha une tranche rose de charcuterie, puis y fit tomber une bille de beurre. Après quoi elle cassa des œufs au-dessus, tandis que Lancelot allumait un feu de brésilles qui crépitait en constellant d'étincelles l'ombre intérieure de la cheminée. Et tous deux, en s'aidant ainsi dans leur gastronomique ouvrage, échangeaient des sourires où les promesses du café, du pousse-café, de la rincette et de la surrincette, se croisaient dans l'air avec un souffle de baisers contenus. Bientôt la poêle fut rouge, rouge au point qu'Odile dut prendre une serviette pour en tenir la queue, au moment de verser son contenu dans le plat que Lancelot tendait complaisamment devant elle. O moment plein de péril et d'horreur! Une clef entrait précisément dans la serrure. C'était monsieur et madame revenus longtemps avant l'heure où on les attendait. Pourquoi? vous êtes trop pressés de le

savoir, mes gentilshommes. Vous êtes cependant, j'en conviens, infiniment moins pressés que ne l'était la pauvre comtesse Hildegarde-Beauminet de Ratafoison.

V

Ce fut un affollement véritable pour les amoureux. Avant de se cacher courageusement dans un placard, Lancelot avait eu le temps de remettre le plat dans le buffet. Mais la pauvre Odile ! Elle était là, sa poêle à la main, sa poêle rouge dont la queue faisait fumer la serviette, ne sachant où enfouir le corps de délit, cette incandescente preuve de ses mœurs hospitalière à l'endroit des troupiers... Une inspiration soudaine la prit. Un cabinet était voisin, tout embaumé d'herbes odorantes, et dont la principale décoration était une série de petites affiches flottantes, enfilées dans le même clou et à portée de la main. Émile Deschamps a fort bien décrit, dans une pièce célèbre,

Ce lieu solitaire et secret
Que le parfum du sacrifice
Révèle au pèlerin discret

et il ajoute, pour qu'on n'en ignore :

Là, sous un bosquet de lavande,
Chaque jour, vient quelque mortel
Déposer sa timide offrande,
Qui fume et se perd sous l'autel.

Ce qui suit n'est-il pas délicieux encore :

Là, déployant avec mystère
Un billet qu'elle ne lit pas,
La belle, douce et solitaire,
Dévoile un moment ses appas.
Elle en sort, confuse et légère.
Elle en sort pour y revenir ;
Et jamais, princesse ou bergère,
Sans y laisser un souvenir !

Ma foi, maintenant que j'ai chargé la Muse chaste d'un aimable poète de vous fourrer le nez dedans, je m'en lave copieusement les mains, comme fait M. le président de la République, qui sait que l'eau ne coûte pas cher. Un siège inoccupé était béant devant une planche relevée. Odile y posa résolûment la poêle embrassée où le jambon continuait aux œufs encore mous son idylle sonore. Fa-

tale inspiration! A peine avait-elle quitté le buen retiro que j'ai voulu dire que Mme la comtesse s'y précipita comme une simple bombe lancée par un canonnier de choix, car il faut bien vous le dire maintenant, gros friands de gentillesse, c'était une énorme colique de Mme la comtesse Hildegarde qui avait forcé les époux à regagner précipitamment leur logis.

VI

Avez-vous vu quelquefois, par une belle nuit d'été, la lune, en son cours majestueux, effleurer la surface d'un grand lac aux eaux calmes et rêveuses? C'est un des plus admirables spectacles de la nature, et je n'hésite pas à croire que c'est lui qui a inspiré la fable charmante de Diane descendant dans la profondeur transparente des eaux, à l'heure où l'indiscret Actéon épiait les moindres mouvements du corps lumineux de la divine chasseresse. A l'instant où l'astre semble toucher l'eau,

jaillit de celle-ci un microcosme d'étincelles, et, de petites vagues de clarté courent, comme des feux follets, sur les rides insensibles jusque-là du flot. Ainsi, le beurre en ébullition salua, par un petit feu d'artifice, la descente des bas-reins à nu de Mme la comtesse dans la poêle rouge qu'elle n'avait pas vue, tant elle s'était pressée de retrousser ses jupes pour s'asseoir sur le siège libérateur. Un grand cri retentit, non pas dans Ramah, mais dans la maison, et la malheureuse femme, horriblement brûlée au derrière, s'étant élancée au travers de l'appartement, y courait comme une insensée, tandis que les fines dentelles de son pantalon, ayant pris feu au fer incandescent, lui grillaient les cuisses avec une suave odeur de rôti. M. le comte éperdu avait couru au bouton électrique. Mais il n'y avait pas encore posé le doigt, que déjà un pompier, coiffé de son casque et sanglé de sa ceinture à anneau, éteignait dans ses bras l'incendie des faux-filets de dame Hildegarde. C'était le généreux Lancelot qui avait résolûment bravé le danger de signaler sa présence pour obéir au mâle appel du devoir. Bien lui en prit. M. de Ratafoison, enthousiasmé, signala à l'attention de ses su-

périeurs le militaire précieux qui devançait le signal pour s'élancer au combat, ce pompier intelligent qui devinait le péril avant qu'il lui fût signalé. M. de Ratafoison a le bras long et Lancelot sera caporal cette année. Il arrosera ses galons avec Odile, n'en doutez pas. Et la pauvre comtesse? Eh bien, depuis ce jour-là, par ordonnance du médecin, elle porte une culotte de purée de pommes de terre et de confiture de groseille. Ce sont deux choses que j'aime infiniment, mais pas ensemble, et présentées sur un autre assiette.

Mes excuses aux gens sérieux.

FIGURE DE RHÉTORIQUE

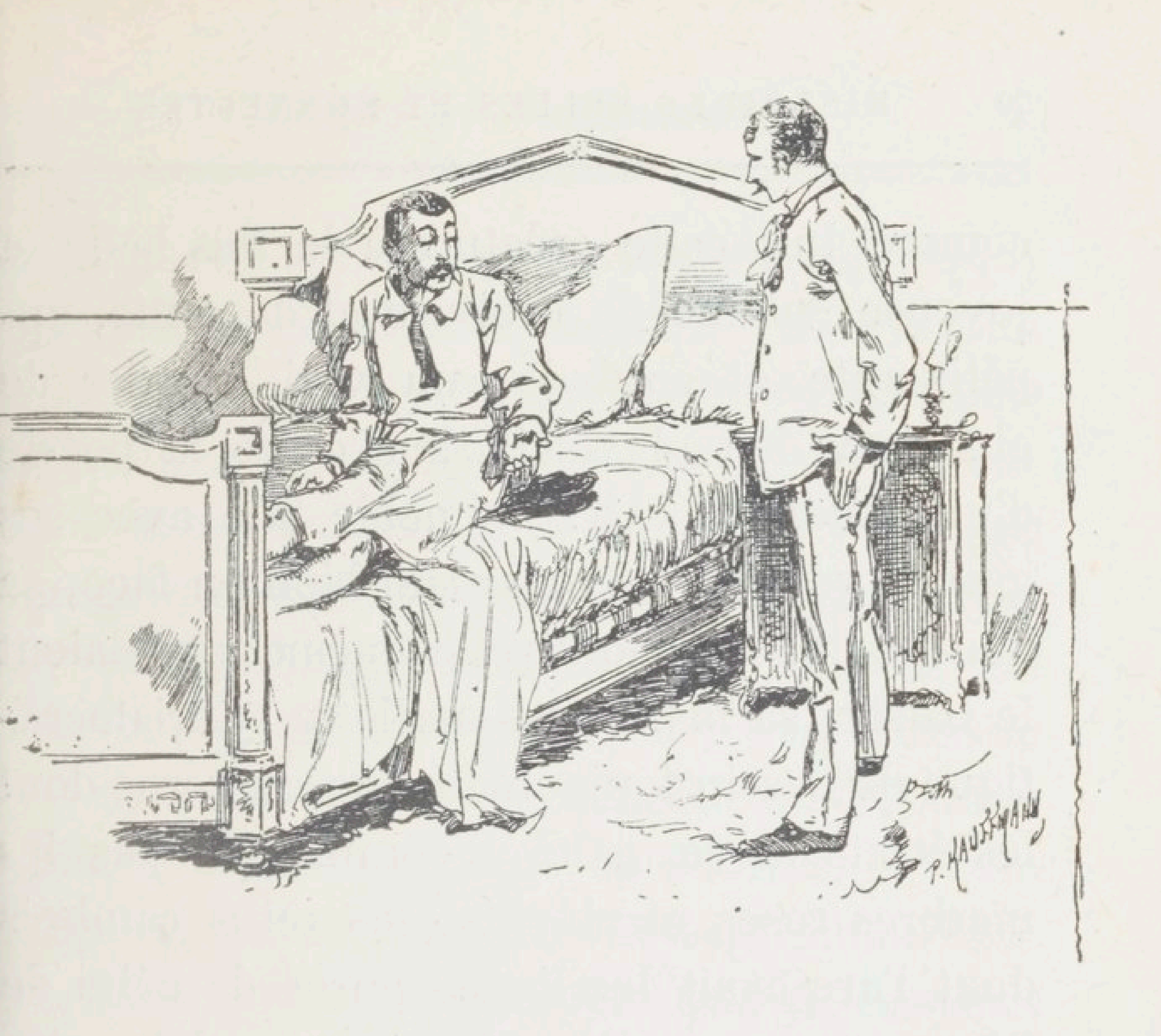


FIGURE DE RHÉTORIQUE

I

Après avoir épousé, devant les gens qui compètent en matière de mariage, la délicieuse Ursule de Château-Guignard, le baron Jean des Etoupettes s'était retiré dans ses terres de Normandie et y menait la vie solitaire à deux, d'un mari profondément épris de sa femme. Il y avait de quoi, morbleu! Et même sous la douche matrimoniale, vous eussiez adoré,

comme lui, cette créature à la fois belle et joyeuse, pleine de droiture et de santé, appétissante et cordiale, un vrai sourire de chair sur lequel volait sans cesse la poésie d'une chanson. Ah! l'aimable fille avec ses grands yeux bleus regardant bien en face, sa bouche dont les moues elles-mêmes appelaient le baiser, sa main grassouillette et aristocratique de dessin toujours tendue, sa gorge dont les éclats de sa gaîté n'ébranlaient pas les marbres roses et vivants, ses reins cambrés dont l'arc avait les lignes pures de celui de Diane, son... non! mais vous me laisseriez aller comme ça jusqu'à demain! Et si le baron me giflait, iriez-vous vous battre pour moi? C'est qu'il est fort jaloux, le baron! Et il a tort. Car sachez que je viens de vous faire un conte. Je n'ai jamais vu ni les reins ni la gorge de Mme des Etoupettes qui est la plus vertueuse du monde; seulement je les ai devinés, parce que la beauté de la femme a des logiques inflexibles et que l'homme d'expérience restitue à coup sûr, dans la splendeur de leur nudité, toutes les merveilles qu'elle nous cache et garde à son seul époux. Je vous ai fait un conte, mais je maintiens ce que j'ai dit. Un

ménage fort heureux au demeurant. Le baron, qui avait servi dans la cavalerie, et avait, de plus, fréquenté les ateliers pendant qu'il tenait garnison à Paris, était sans morgue seigneuriale aucune et parlait volontiers le langage imagé que nos artistes ont hérité des aïeux. Les menus propos grassouillets n'étaient pas d'ailleurs pour faire peur à la jeune baronne qui riait de tout et était prodigieusement bonne enfant. Ce couple, sage et exempt de toute bégueulerie, menait une vie large et émaillée de mille petites fumisteries que le conjoint faisait à la conjointe et réciproquement. Car M. Jean des Etoupettes avait pris, dans le commerce des peintres et des sculpteurs, un goût immodéré pour les charges et l'avait fait partager à sa moitié. Voilà qui vaut d'ailleurs infiniment mieux que de s'occuper de politique.

II

Il était cinq heures du matin, et le baron passait ses habits de chasse. Ursule, qu'il avait

réveillée en se levant, en profitait pour lui demander une paire de petits chevaux bretons, dont elle avait une envie folle depuis un mois. Pour la vingtième fois, le baron refusait avec énergie, ces bêtes entêtées et violentes (c'est des chevaux bretons, et non du baron que je parle) lui semblant les plus dangereuses du monde. Et comme Ursule insistait avec des impatiences d'enfant :

— Que j'aie le derrière peint en vert si je vous les donne jamais ! s'écria-t-il par manière de parler libre et pittoresque qui était dans ses façons habituelles.

— Ce n'est pas joli ce que vous dites-là, monsieur, se contenta de répondre Ursule, avec un air adorable de bouderie.

Le baron l'embrassa dans les cheveux, ce qui est exquis le matin quand la tête de la femme est encore tiède de sommeil et légèrement embroussaillée par les poses nonchalantes de la nuit. Puis il descendit au chenil, jura, siffla, rassembla ses chiens, fit boucler ses hautes guêtres par le garde, assura son fusil sous son bras et partit pour aller embêter d'innocents lapins en train de promener leurs petits museaux roses sur les fraîcheurs ro-

séennes du thym. Dans ce belliqueux et utile exercice, il dépassa les frontières de son domaine, et il se trouvait notoirement sur celui de la commune, quand il entendit derrière lui un coup de feu. Une ou deux légères piqûres dans le gras des reins l'avertit en même temps que le chasseur n'avait pas perdu tout son plomb. Il aurait fallu voir les petits lapins rire aux larmes derrière la haie voisine !

— Fichu maladroit ! hurla le baron en se retournant.

Un homme venait à lui, se hâtant dans les raideurs d'un accoutrement tout neuf, avec un pince-nez en fourchette que le mouvement de sa course avait fait descendre ridiculement.

— Pardon, monsieur, vous aurais-je touché ?

— Certainement, imbécile.

— Ah ! mais pardon ! Quand je viens vous faire des excuses, je n'entends pas recevoir de gros mots.

— Vous êtes un animal !

— Et vous un malotru !

Ils marchèrent vivement l'un vers l'autre, en fouillant dans leur poche comme pour y trouver des cartes. Mais quand ils furent à

cinq pas l'un de l'autre, ils ouvrirent simultanément leurs bras et s'enfermèrent dans une double étreinte :

— Mon cher Ventemol!

— Mon vieux des Etoupettes!

Ils étaient si grotesques que les petits lapins étaient obligés de mettre leurs pattes sur leurs ventres blancs pour ne pas éclater.

III

— Toujours myope, mon pauvre Ventemol?

— Hélas! Il y a longtemps que je serais chef d'escadron sans cela. Et toi?

— Heureux et marié. J'habite à deux pas d'ici dans le château de mes pères. Au fait, nous allons déjeuner à l'auberge, mais tu viendras dîner ce soir à la maison et y passer la nuit.

— Impossible! Crois-tu que je voudrais me présenter devant ta jeune femme dans cet accoutrement!

— Tu ne connais pas ma femme! Un bon garçon comme toi et moi! Meilleur que toi! car ja-

mais elle ne s'est permis de me tirer des coups de fusil où tu sais.

— Non ! mon ami, pour rien au monde je ne paraîtrais devant une châtelaine dans l'état où je suis.

— Eh bien ! nous allons arranger ça.

— Comment ?

— Tu es de ma taille et à fort peu près de ma « corporation » comme dit M. Schumann, mon tailleur. Tu te rappelles bien d'ailleurs qu'au régiment nous nous sommes souvent prêté nos uniformes.

— Après ?

— Nous ferons comme au régiment. Nous rentrerons sans bruit : Je te conduirai silencieusement dans ma chambre, sans prévenir la baronne de ton arrivée. Tu y trouveras de quoi changer de linge et tu revêtiras un de mes complets. Pendant ce temps, je donnerai un coup d'œil au chenil. Puis je viendrai te reprendre. Tu seras tout battant neuf et mis comme un marguillier. Je te présenterai à la baronne qui ne reconnaîtra pas mes habits sur ton dos, et tout se sera passé, comme à la cour d'Espagne, dans toutes les rigueurs de l'étiquette.

— Soit! dit Ventemol. Je serai heureux de connaître la femme qui a fixé pour jamais le volage des Etoupettes.

Ils s'éloignèrent en cheminant vers une façon de cabaret où l'on faisait de délicieuses omelettes au lard. A peine furent-ils partis que les petits lapins dépêchèrent des reporters dans tous les sens pour conter ce qu'ils avaient vu et entendu à leurs contemporains.

IV

Le baron a conduit le capitaine Ventemol dans sa chambre, lui a donné le choix entre plusieurs complets fort élégants et lui a ouvert l'armoire au linge. Après quoi il s'est retiré conformément à son programme. Ventemol a commencé sa toilette et en est venu au moment de passer une chemise. Le devant et les manches de celle qu'il a choisie sont maintenus en place par un nombre prodigieux d'épingles, si bien qu'après avoir enfilé les pans au-dessus de sa tête, le capitaine, qui n'a

pas pris la précaution de retirer tous ces petits piquants, se trouve pris sous une façon de cloche dont le haut est fermé par l'empois et qu'il manie très difficilement sans se piquer, n'osant plus en sortir et ne parvenant pas à s'y insinuer complètement. Nous avons tous passé par ce genre de torture inventé par les blanchisseuses. Ladite façon de cloche descendait juste à la hauteur des hanches, de sorte que tout le reste de la personne de Ventemol, y compris ce qu'elle avait de plus charnu, était indécemment au vent, comme dans les images païennes d'Hercule et d'Apollon. Au-dessus de cette rotondité en plein air, un souffle léger et ironique, venu par la fenêtre et tout embaumé de l'âme des fleurs automnales, agitait mollement, comme une voile, le pan souple de la chemise. Tout à coup le capitaine, qui ne savait comment sortir de cette position ridiculement critique, se sentit rougir jusqu'au front, en entendant distinctement, dans le silence de son désespoir, un petit frôlement de pas et de jupes. Il retint son souffle pour ne pas attirer l'attention et demeura immobile. Mais bientôt, le délicieux frôlement étant venu jusqu'à lui et

ayant brusquement cessé, il sentit quelque chose de très doux, comme une queue de blaireau, qu'on lui promenait au-dessous des reins dans tous les sens; en même temps, il éprouva une impression humide sur toute la région de son individu ainsi caressée. Cela dura quelques secondes au plus, mais qui lui parurent une éternité, tant il était inquiet et intrigué de ce qui se passait. Les pas et la jupe reprirent leur chanson qui s'éteignit rapidement et que termina un éclat de rire déjà lointain, mais strident et joyeux comme un bruit de verre.

Se sentant enfin seul, Ventemol tira rageusement à lui les pans de sa chemise et, au risque de s'égratigner les bras et le visage y pénétra violemment; passa une cravate, acheva de se vêtir et se trouva prêt quand le baron vint le reprendre en sifflant une fanfare joyeuse. Tout abasourdi de son aventure, il se garda bien néanmoins de la lui conter. C'était à la fois embarassant, inutile et même imprudent. La présentation se fit le plus galamment du monde. Au dîner, Ventemol, qui était physionomiste, ne fut pas sans remarquer que la baronne avait toujours envie de rire en regar-

dant son mari et qu'un éclair de moquerie douce passait alors dans ses yeux.

V

— Eh bien, mon chéri, j'aurai mes petits chevaux bretons ?

— Par exemple ! moins que jamais, ma chère Ursule !

— Vous ne vous rappelez donc pas ce que vous m'avez dit ce matin ?

— Moi ? Et quoi donc ?

— Vous avez dit que je les aurais le jour où vous auriez..., vous savez bien ! peint en vert. Une de vos expressions favorites.

— Et puis, après ?

— Eh bien, mon mignon, pendant que je retire mes bas pour me mettre au lit, au lieu de m'y aider, comme à l'ordinaire, allez-vous en du côté de la glace et, laissant choir votre pantalon, regardez-y l'envers de votre personne.

Le baron, très intrigué, obéit.

— Je ne vois, dit-il, que la trace des deux

grains de plomb que cette buse de Ventemol y a logés.

La baronne, plus intriguée encore, accourut. Elle parut surprise en apercevant l'image aussi blanche qu'une botte de lis.

— Vous avez donc pris un bain? s'écria-t-elle.

— Moi? par exemple! et à quel moment?

— C'est vrai! mais alors?... Vous ne vous êtes aperçu de rien dans la chambre pendant que vous vous débattiez contre votre chemise?

— Moi! mais de rien absolument.

— Ah! c'est trop fort et vraiment indigne! Vous tenez un vilain propos et je vous prends au mot pour obtenir une chose que je désire ardemment. J'arrive, à force d'adresse et de ruse, à réaliser votre malpropre idée, et vous faites, je ne sais comment, disparaître mon ouvrage. C'est de la mauvaise foi ça, monsieur, et je les ai gagnés, mes petits chevaux, loyalement gagnés, malgré l'air bête que vous prenez pour faire celui qui ne comprend rien! Et je les veux, entendez-vous, parce que vous avez juré et que ce que vous avez dit a été fait.

Et, prise d'une colère enfantine, elle trépignait de ses jolis pieds nus sur le tapis.

— Ma femme a bu une pointe de champagne de trop! se dit philosophiquement le baron Jean des Etoupettes. Mais Ursule le bouda toute la nuit, ce qui lui fut spécialement désagréable, parce qu'il se sentait plein d'imagination conjugale.

Le lendemain matin quand il entra dans la chambre de Ventemol, il trouva celui-ci, pâle comme un mort, assis dans son lit grand ouvert, immobile et comme stupéfié, dans une contemplation douloureuse.

Au milieu des draps, à l'endroit juste où avait reposé le mitan de la personne du capitaine, imaginez un paysage d'un vert cru, éclatant et impitoyable à l'œil.

— Je ne sais pas ce que j'ai eu cette nuit, dit d'une voix dolente le capitaine à son ami, en lui montrant ce faux Hanoteau, mais je dois être bien malade.

Le baron Jean des Etoupettes se frappa le front et sortit atterré, sans dire un mot. Avait-il deviné de quelle erreur la malice innocente de la baronne avait été victime?... Toujours est-il qu'il abandonna son juron favori et ne retint pas Ventemol à déjeuner ce jour-là.

L'ATTENTION

MAL RÉCOMPENSÉE



L'ATTENTION

MAL RÉCOMPENSÉE

I

Ceci est encore un conte gaulois et non pas écrit pour ceux dont le nez n'aime à respirer que ce qui fleure la lavande ambrée ou la verveine, comme ce gentilhomme dont mon compère Maufrigneuse vous a conté l'histoire, il n'y a pas plus de vingt lunes. Je laisserai

d'ailleurs l'aventure en son temps, ne fût-ce que pour vous donner à croire que les hommes d'aujourd'hui, élevés au grade angélique par la beauté de nos institutions républicaines, ne sont point capables de pareilles vilenies, occupés qu'ils sont de remercier le Dieu qui les fit naître en un si glorieux moment. Nous sommes donc, si vous le voulez bien, sous le règne de quelqu'un de ces despotes, dont la mémoire soit maudite à jamais, qui firent semblant de constituer le royaume de France pour se faire pardonner leurs crimes par la postérité. Sous ces méchants monarques, les procureurs n'étaient pas, comme ceux d'à présent, de braves gens qui prennent grand soin d'éteindre les procès entre les familles, de peur d'en tirer le moindre profit. Les frais de justice n'étaient pas, comme de nos jours, une bagatelle, et ceux qui en vivaient pouvaient s'engraisser des produits de la chicane, ce qui nous semble monstrueux. Le doux Racine, lui-même, a flétri cette indignité d'un autre âge. Les plaideurs grugés par les gens de tribunal! Maître Guillaume Lepet était un de ces coquins qui vendaient leur plume et leur parole au plus offrant, pour feindre de défendre leurs intérêts

en les ruinant, industrie coupable qui, Dieu merci, a disparu de nos mœurs avec les derniers lambeaux de la tyrannie. Ce gros procureur (on les nommait alors ainsi) était la terreur de Brive-la-Gaillarde, où les chicaneurs ne furent jamais rares, et ceux contre qui il plaidait n'avaient de ressource que de recourir à son rival, Maître Honoré Humevent, qui n'était ni moins voleur, ni moins impertinent que lui. Il fallait les voir, à eux deux, empoigner une bonne renommée ou une copieuse fortune et n'en laisser ni un mauvais sou rogné, ni un maigre brin de considération, cognant sur leur proie à coups de bec, comme font les corbeaux qui ont aussi le bec dur et la robe noire. Ennemis par profession, devant le tribunal, s'entend, dont ils réveillaient, à tout instant, les pauvres juges par leurs clameurs (car les juges dormaient quelquefois avant les grandes réformes contemporaines), s'injuriant avec délices sur le dos de leurs clients, ils étaient, au fond, pleins d'estime et d'amitié l'un pour l'autre, et c'était plaisir, après les avoir entendus se traiter tout le jour comme de la canaille, de les voir quelquefois, le soir, engloutir ensemble quelque dinde coûteuse, arrosée

des meilleurs vins de la région, qui en produit de fort agréables. Et ils ne se gênaient pas pour se moquer des imbéciles qui leur fournissaient ces victuailles, buvant dru à la santé de leur bêtise et contant de belles gaudrioles à leurs dépens, en riant à se fendre les mâchoires.

Ce jour-là maître Guillaume Lepet devait précisément dîner chez maître Honoré Humevent, après une audience orageuse où l'honneur et les écus de l'illustre race des Cucu de la Hannetonnière devaient danser un fier rigodon.

II

Quand il eut enfermé ses jambes légèrement torses dans sa culotte noire, passé son habit volontairement râpé pour simuler la misère, et pendu, derrière ses reins, la grande gibecière de cuir où il enfournait des dossiers et qui lui battait toujours aux fesses, attachée qu'elle était à ses épaules par une lanière trop longue,

maître Lepet s'approcha galamment du lit où reposait encore sa femme Gertrude, — car il n'était pas encore midi, — et lui voulut donner un baiser. Mais celle-ci, se retournant, lui appliqua une énorme gifle :

— Qu'est ceci, ma mie? fit le procureur en se frottant la joue.

— Après dix jours, n'avez-vous pas honte de vouloir m'embrasser? répondit Gertrude avec colère.

— Dix jours... de quoi?

— Vous m'entendez bien, monsieur, dix nuits, si vous aimez mieux, et n'est-ce pas pitoyable de traiter une femme de mon âge de cette façon? Si vous ne me trouvez plus à votre goût, il faut le dire. Je ne manquerai pas de gens pour vous faire cocu. Avec ces bras-là, cette gorge-là, ce...

— Ma mie, vous allez vous enrhumer. Couvrez-vous, je vous prie. Permettez-moi de vous dire d'abord que vos prémisses sont vicieuses...

— Moi, j'ai quelque chose de mal! Mais regardez donc...

— Je vous dis que vous allez attraper une fluxion de poitrine. J'ajoute que vous vous

trompez dans votre argumentation. Car, si j'ai bonne mémoire, c'est mercredi dernier que...

— Ah! vous pointez votre calendrier, maintenant! Ça, c'est le bouquet! Monsieur tient une comptabilité! Monsieur a ses livres! O Amour, console-toi en consultant les écritures de Monsieur et donne un quitus au plus consciencieux des maris!

Et Gertrude riait nerveusement avec des larmes dans les yeux.

— Tu es drôle aussi, toi, continua maître Guillaume. Tu t'imagines qu'après avoir plaidé tout le jour, mouillé plusieurs robes et fait envoyer aux galères un tas d'innocents, on rentre chez soi plein d'images riantes et de voluptés contenues, ne rêvant que les mortelles délices du conjugal bonheur. C'est un double labeur auquel je me consumerais vite.

— J'aurais, au moins, la ressource de me remarier après, et peut-être, cette fois-là, tomberai-je mieux!

— Fi! que voilà un vilain propos, ma mie, et la grossière nature que vous montrez-là!

— Grossier vous-même, monsieur Guillaume; mais je ne vous fais plus l'honneur de vous parler. J'agirai.

Et dame Gertrude, s'étant de nouveau retournée, se barricada dans ses draps que ses hanches rebondies gonflaient fort aimablement...

Maître Guillaume se tut. Au fond, sa conscience n'était pas tranquille. Car il faut convenir encore que lorsqu'il avait bien dîné avec son ami maître Honoré Humevent, nos deux polissons n'avaient pas de plus grand plaisir que d'aller courir le guilledou et voir les filles, ce qui est une occupation aussi déshonorante qu'agréable, aussi bien pour les gens de loi que pour le reste des mortels.

— Je lui rapporterai, ce soir, quelque présent pour la calmer, pensa-t-il en tirant doucement la porte derrière lui, pour ne pas réveiller la fureur assoupie. Et il ajouta, toujours mentalement : Je suis tout de même un fameux coquin !

III

Tout ce qui restait du patrimoine copieux jadis et du nom longtemps honoré des Cucu de

la Hannetonnière était demeuré sur le carreau du prétoire. Maître Guillaume et maître Honoré, encore échauffés du combat, venaient de manger et de boire, comme le font volontiers les soudards après la victoire, je veux dire immodérément et fort au delà de leur appétit. Maître Guillaume, en particulier, avait noyé les reliques récalcitrantes d'un lièvre dans un vrai flot de vin d'Anjou, lequel est le plus traître du monde, tout en se faisant passer pour le plus digestif. Un magnifique dessert venait d'être apporté sur la table.

— Je n'ai plus faim, dit Lepet, et je le regrette ; car voici les plus admirables poires que j'aie vues de ma vie.

— Elles sont de mon jardin, répondit Humevent et plus délicieuses encore que belles. Mais, au fait, cher confrère, en voulez-vous prendre deux ou trois pour les manger chez vous avec Mme Guillaume ?

— Et où les mettrai-je, grands dieux, mon ami ! Elles feraient craquer toutes mes poches !

— Dans votre gibecière, parbleu !

— Et mes dossiers ?

— Je vous les apporterai demain à l'audience, avec les miens.

— Vous ne les regarderez pas de trop près, au moins ?

— Ah ! confrère ! pouvez-vous vous méfier de moi ?

Et les deux gredins se pressèrent les mains avec des regards d'innocence et de reproche dans les yeux.

— Au fait, pensait maître Guillaume, ma femme adore les poires et croira que je viens de payer celles-ci très cher. Je ne saurais vraiment lui faire un cadeau plus selon ses goûts et moins coûteux pour moi-même ?

Or donc il soulagea complètement sa large gibecière des paperasses dégoûtantes qui l'encombraient ; il la repassa, vide, sur son derrière, et maître Humevent y posa, bien dans le fond, les deux plus belles poires du compotier, deux poires qui ressemblaient, par la taille, à de petits melons et pour lesquelles, Ève, dédaignant les pommes maudites, eût vendu deux fois le Paradis.

Puis les deux amis se quittèrent, fort contents l'un de l'autre, et en sifflotant des airs joyeux qu'ils avaient composés sur les déconfitures des Cucu de la Hannetonnière.

IV

Il faisait une belle nuit, mais sans grande clarté lunaire. Brive-la-Gaillarde reposait déjà depuis deux heures, sous le manteau silencieux des ombres, quand maître Guillaume se mit en devoir de traverser la ville d'un bout à l'autre pour rejoindre sa demeure. Car Humevent et lui habitaient aux deux points les plus éloignés. Les rues étaient désertes et les falots éteints partout. Mais il connaissait à merveille son chemin. Or, il ne marchait pas depuis longtemps quand une soudaine révolte du lièvre mal noyé par le vin d'Anjou, lui fit passer une douleur aux entrailles. Cet animal est singulièrement vindicatif à l'endroit (et surtout à l'envers) de ceux qui le mangent. Le moins qu'il vous envoie c'est des cauchemars épouvantables, et j'ai toujours pensé que Macbeth avait tout simplement abusé de ce gibier. Maître Guillaume porta les mains à son ventre, et sentit qu'il ne pourrait pas aller beaucoup plus loin sans faire

une halte. Il pensa d'abord à honorer le seuil d'un voisin de cette petite visite : mais il pensa que le voisin pourrait soudainement sortir et lui envoyer quelques bons coups de pied dans ses chausses pour le remercier du choix... Un large ruisseau, entretenu par une pluie d'orage récente, courait au milieu de la rue, lavant les cailloux avec fracas, et parfait pour étouffer les bruits étrangers. Notre procureur mit un pied sur une rive de ce torrent improvisé, et l'autre pied sur l'autre rive, et se pencha comme pour s'asseoir, en ayant bien soin de rejeter d'un violent coup de main en arrière sa gibecière sur ses épaules, afin qu'elle ne traînât pas dans l'onde.

— Floc ! Floc ! entendit-il aussitôt et un éclaboussement d'eau lui sauta jusqu'au menton.

— Sapristi ! fit notre homme. J'ai bien fait de ne pas aller plus loin, et je n'aurais jamais imaginé moi-même que je fusse si pressé.

Et joyeusement il se remit en route, enchanté de son idée. Les dieux cléments le protégèrent jusqu'au seuil de sa maison qu'il franchit de l'air le plus déluré du monde. A peine entré dans la chambre conjugale où son épouse

l'attendait pour reprendre la grognerie interrompue le matin.

— Gertrude, ma femme, fit-il joyeusement en se retournant; regardez un peu ce que j'apporte pour vous dans ma gibecière.

— Ce doit être quelque chose de joli, répondit Mme Guillaume, en haussant les épaules et d'un air de mauvaise humeur.

— Fouillez toujours, ma mie? répondit le jovial procureur.

La femme est plus curieuse encore qu'amoureuse de scènes. Toujours grinchue, dame Gertrude s'approcha cependant et plongea une main dans le grand sac de cuir. Immédiatement, elle porta vivement l'autre à son nez, en reculant avec horreur.

— Vous êtes un mauvais plaisant, fit-elle; il n'y a rien dans votre gibecière et vous empoisonnez!

— Ah! fit Guillaume en pâlissant et en portant lui-même vivement ses mains en arrière. La gibecière était vide, en effet, mais non pas sa culotte noire. Le bruit qu'il avait entendu était celui des deux poires tombant dans l'eau, bruit dont la nature l'avait trompé, tandis que lui-même, ayant omis dans sa précipitaticn de

se mettre suffisamment à son aise, enfermait dans la bergerie le loup qu'il croyait en chasser.

Un énorme soufflet le réveilla de sa douloureuse rêverie ! C'était dame Gertrude qui le remerciait de son présent. Ayez donc des attentions pour les dames ! Mais encore une fois, cela se passait aux plus mauvais jours de notre histoire, et ce conte grassouillet a, pour l'excuser, d'être conforme au déplorable goût de nos aïeux.

PHILANTHROPIE



PHILANTHROPIE

I

Je suis à peu près sûr que l'aventure que je vous vais conter eut pour théâtre la Flandre française. Je la ferai passer néanmoins dans la capitale de la Flandre belge, parce que j'ai pris une solennelle résolution. Désormais, par patriotisme, je ne parlerai plus de mes concitoyens que pour exalter leurs héroïques vertus.

Depuis que l'étranger vit de notre littérature, il se plaît à croire que, seuls, nous avons tous les vices qu'exploitent, pour les besoins de leurs inventions, nos dramaturges et nos romanciers. Je veux réagir contre cette vanité déplacée. Non, messeigneurs, ce n'est pas en France, malgré qu'il soit poli et innocent au premier abord, qu'eut lieu le petit dialogue bourgeois que voici, sous la lumière des lampes et dans un petit salon modeste et confortable à la fois.

— Ainsi, mon pauvre monsieur Hostequette, vous avez encore demain une séance de nuit pour votre œuvre philanthropique de Biberon-Adulte?

— Hélas! oui, ma chère madame Van de Putte, nos comptes sont en retard et il a été décidé qu'on ne terminerait la séance que quand ils seraient apurés, ce qui nous conduira bien jusqu'à six heures du matin. Au reste, Van de Putte doit avoir reçu sa convocation comme moi.

— En effet, dit Van de Putte, en tirant un papier défraîchi de sa poche.

— La bienfaisance est une vertu certainement, dit sincèrement à son tour Mme Hoste-

quette, mais c'est en abuser que de ne prendre pas même les heures de repos qui sont dues au foyer.

Van de Putte sentit la nécessité de venir à la rescousse :

— L'œuvre du Biberon-Adulte, fit-il, n'est pas une œuvre ordinaire. Elle mérite des sacrifices tout particuliers. Que voulons-nous tenter, en effet? La régénération des classes pauvres par l'allaitement prolongé jusqu'aux limites de la vieillesse. Les médecins chinois en font un remède aux plus graves maladies. Nous, nous en voulons faire un préservatif sans pareil. Quand, au lieu d'aller s'abrutir dans les cabarets avec des alcools, les travailleurs resteront chez eux pour téter en famille, tout ira mieux dans une société aux mœurs adoucies. Il résulte du dernier rapport de notre éminent confrère, le docteur Van de Ross, que l'homme soumis à ce régime sent renaître en lui des forces nouvelles en même temps que les affectueuses manières des nourrissons, tant son âme, aussi bien que son corps, en est améliorée.

— Vous me ferez l'amitié de vous y mettre, Hostequette, dit sa femme à celui-ci.

Mme Van de Putte exigea de son mari la même promesse. Après quoi les deux ménages amis se séparèrent. Les deux dames convinrent qu'elles passeraient encore ensemble la soirée du lendemain, puisqu'elles se trouvaient également veuves, grâce aux charitables occupations de leurs époux.

II

— Garçon, un cabinet ! nous attendons deux femmes.

— Bien ! monsieur Van de Putte.

— Obligez-moi, animal, d'oublier mon nom en pareil cas.

— Et le mien aussi, dit Hostequette.

— Bien, monsieur Hostequette.

Les deux amis s'assirent sur le divan crasseux qui constitue, des deux côtés de la frontière, l'indispensable mobilier de ce genre d'endroit, puis ils se prirent à rire avec infiniment de malice.

— Crois-tu que Mme Van de Putte a assez bien avalé la pilule ?

— Mme Hostequette, qui est pourtant moins crédule et moins commode, a fini par la gober aussi.

— Nous avons eu une fière idée tout de même d'inventer l'œuvre du Biberon-Adulte !

— Sans compter qu'elle rendra des services par la suite, outre ceux qu'elle rend déjà aux maris qui ont envie de découcher.

— Il est décidément doux de faire agréablement le bien.

Un froufrou de robes dans le couloir interrompit la conversation des deux philanthropes. Berthe et Fanny entrèrent avec des sourires délicieusement maquillés. Ici je suis fort embarrassé vraiment. La profession de ces demoiselles me donne une rude envie de les renier comme compatriotes. Oui, mais elles étaient charmantes, et c'est toujours une gloire pour un pays que de produire d'aussi délicieuses créatures, même quand leur vertu n'est pas de même envergure que leur beauté. Pimpantes comme de beaux oiseaux des îles, futiles comme des rayons de lune, toutes faites de grâce et de mensonge, elles avaient bien le charme exquis des Parisiennes de Paris. Zut Elles étaient de Paris, je l'avoue cyniquement.

Tout le monde sait que les femmes y sont généralement renommées pour leur chasteté. Mais il y a des exceptions à toutes les règles. D'ailleurs, Berthe et Fanny étaient peut-être très chastes en dedans.

III

Je croirais même volontiers qu'il leur fallut violenter leur prodigue nature pour se prêter aux fantaisies naturalistes de M. Hostequette et de M. Van de Putte. Car, si j'en crois le récit du garçon, lequel, en fonctionnaire consciencieux, ne quitta pas un instant de l'œil le trou de la serrure, ce ne fut pas seulement leurs lourds mantelets de velours frappé que quittèrent ces demoiselles. Il fait si vite chaud dans ces petites pièces éclairées désordonnément au gaz et qu'emplit l'haleine tiède des truffes et des coulis! Notre mère Ève, elle-même, en pareil cas, eût mis sa feuille de vigne sur la table parmi celles où s'étalaient les fruits du dessert. Ah! le garçon ne s'ennuya

pas. Mais, si vous croyez que je vais vous lire ses mémoires, vous vous trompez furieusement. J'aime mieux flétrir son indiscrète conduite. Ce n'est pas chez nous qu'un homme investi d'aussi nobles fonctions déshonorerait ses favoris par un procédé aussi indélicat et dont un monstre lui-même serait incapable. Sachez seulement que ces dames furent charmantes et que M. Hostequette n'était pas moins gris que Van de Putte, à deux heures du matin. Seulement, ils n'avaient pas le vin identique. Tandis que M. Van de Putte, fou de gaîté, chantait les refrains les plus inconvenants et esquissait les gestes les moins bégueules, Hostequette avait été pris d'attendrissements intempestifs et pleurait comme un jeune veau. Tout lui rappelait sa mère et son enfance, sa première maîtresse et ses rêves de bonheur ; tout, les siphons, les fromages ébréchés, les coupes de champagne mal vidées, les bouts de cigare laissés sur les assiettes, les chartreuses répandues sur la nappe. Qui n'a vu de ces mélancolies de repus risibles et humiliantes à la fois? Il suppliait Berthe et Fanny de rentrer dans leurs familles pour s'y marier honnêtement, et, devant les éclats de rire de

celles-ci, sentant redoubler sa tristesse, il fondait en larmes dans son mouchoir.

— Tiens, mon garçon, voilà pour ta route!

Et Van de Putte, que ces pleurnicheries commençaient à embêter, insinua violemment dans la poche de derrière de son ami un linge roulé qu'il avait pris sur la table.

— Garçon, dit-il, quand le lorgneur vint desservir, vous ajouterez une serviette sur l'addition.

Mais, tout à sa douleur, Hostequette ne prit même pas garde à cette délicate attention.

IV

— Eh bien, monsieur Hostequette, vos comptes sont-ils apurés? Il me semble que jusqu'à sept heures du matin vous avez eu le temps?

— Certainement, bonne amie. Mais tu es déjà levée?

— Vous savez bien que je ne peux pas dormir quand vous n'êtes pas là.

— Mais alors, maintenant...

— Jamais de la vie! Est-ce que vous me prenez pour une fille, gros inconvenant?

— Je suis si heureux d'être débarrassé de cette fatigante séance!

— Tiens, qu'est-ce que vous avez donc dans votre poche?

Hostequette frémit en portant la main derrière lui. Mais une vision de ce qui s'était passé lui traversa le cerveau; car souvent les impressions de nos organes, impressions inconscientes, n'arrivent à notre intelligence que longtemps après, comme des fruits mûrs que la moindre secousse fait tomber.

— Encore une de mes distractions! fit-il en souriant gauchement. J'aurai cru mettre mon mouchoir dans ma poche et j'y aurai fourré la serviette du verre d'eau sucré qu'on m'apporte après mon discours.

Et il tira bravement l'objet.

Mais il ne l'eut pas plus tôt déployé qu'une sueur froide lui baigna le visage.

Une jambe, puis une autre, puis une fente entre les deux, des cordons et une délicieuse odeur de toilette féminine, de ces toilettes que les dames bien tenues font spécialement dans

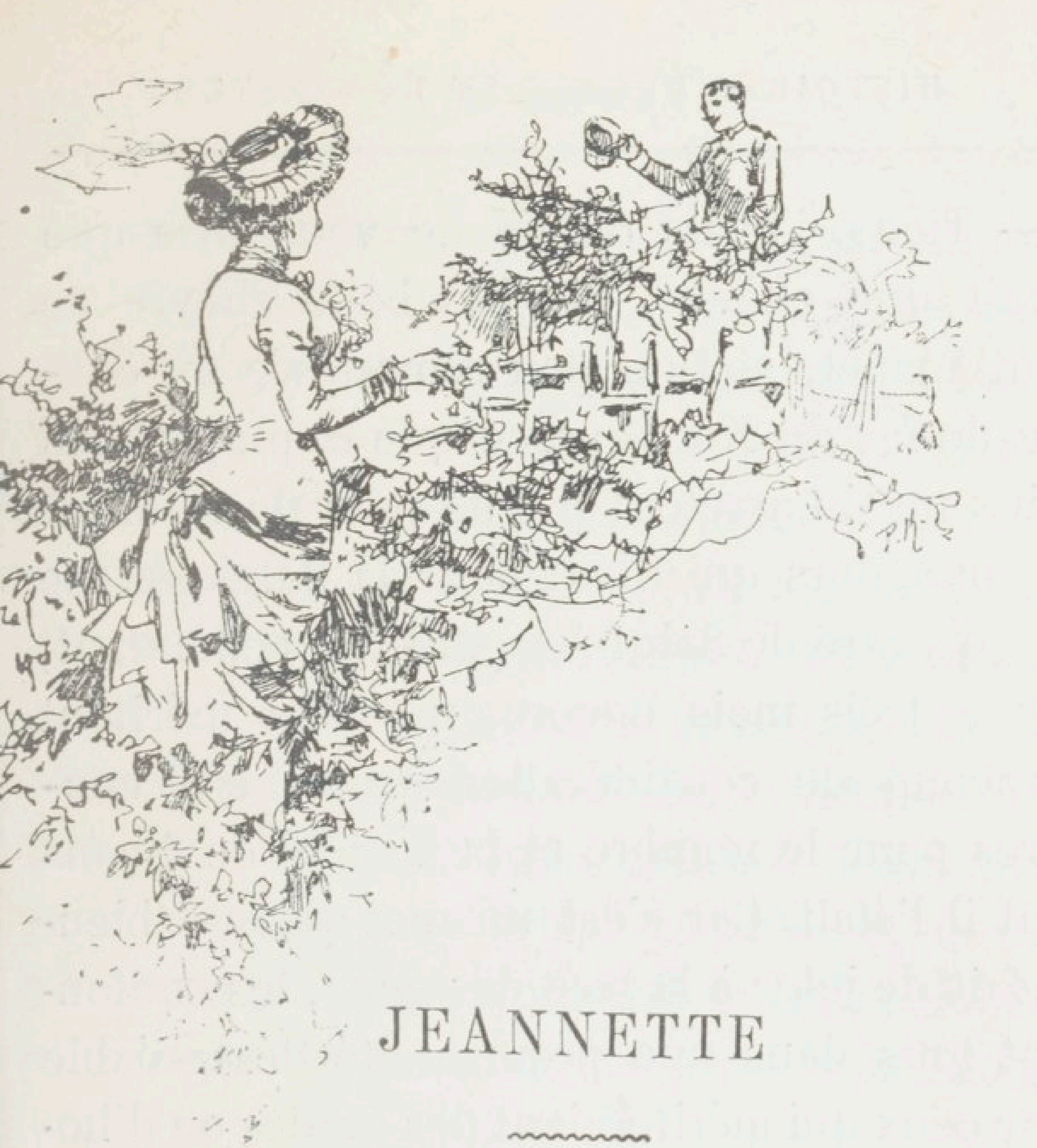
l'appareil à quatre pieds qu'un de mes amis propose d'appeler la pièce d'eau des cuisses.

Horreur ! c'était le pantalon de Fanny que cet imbécile de Van de Putte avait enfoui dans la jaquette de son ami. Une jolie petite culotte festonnée, un écrin de batiste, un reliquaire de toile fine.

Mme Hostequette faillit, elle, tomber à la renverse.

Ici le mal eût été incurable. Mais là-bas, nos voisins, mieux avisés que nous, ont le divorce. Grâce à ce chiffon révélateur, Fanny deviendrait un jour Mme Hostequette que je n'en serais pas surpris. Depuis qu'il en est question, Van de Putte, de son côté, cherche sans cesse noise à sa femme, dans l'espoir qu'elle se fâchera aussi et qu'il pourra épouser Berthe. Je souhaite à mes aimables compatriotes cette honorable destinée.

JEANNETTE



JEANNETTE

I

Elle s'appelait Jeannette.

Sa blancheur rappelait celles des neiges matinales, et ses yeux transparents étaient jaspés de filets d'or; ses moindres mouvements respiraient une grâce exquise et sa démarche était la plus légère du monde, bien que ses lourdes mamelles lui traînassent jusqu'aux pieds...

— Plaît-il?

— Tiens, j'avais oublié de vous dire que c'était une chèvre, la plus belle chèvre de Saint-Agapet, station peu remarquée du chemin de fer du Nord, parce que la plupart des trains ne s'y arrêtent pas de peur de retarder les changeurs qui filent pour la Belgique. Le chef de gare de Saint-Agapet était cependant, il y a trois mois encore, un cocu méritant beaucoup de considération parmi ses confrères pour le nombre et la variété de façons dont il l'était. Car c'est un mot qu'on a bientôt fait de jeter à la face des gens, les confondant tous dans une promiscuité désagréable pour ceux qui mériteraient des grades ou d'honorifiques distinctions. M. Boulmiche, — celui dont je vous parle, — eût dû, pour le moins, être porte-étendard de son département. La chose eût été d'autant plus piquante qu'il ignorait absolument son état, comme tous ceux qui le sont de race et par une gracieuse intention de la Nature. C'est fort innocemment qu'il eût promené sa bannière dans les cortèges orphéoniques et aux grandes cérémonies locales. Et pourtant il devait beaucoup de choses à cette faveur du Destin, notamment sa place, laquelle était peu fatigante et

lui valait douze cents francs payés comptant, s'il vous plaît, et en douze payements mensuels égaux par la Compagnie. Oui, c'est en permettant de notables privautés à M. Fernand de la Roche Vessière, inspecteur à plusieurs galons sur la ligne, que Mme Boulmiche — de son petit nom Stéphanie, — avait obtenu à son mari cette situation enviable de chef de gare d'une station où les trains ne s'arrêtent jamais. Elle était donc gentille cette Boulmiche? — Je vous crois! gentille et dodue, s'il vous plaît, et caressante! Une personne vraiment née pour la plus grande joie de ses contemporains!

II

« On ne peut pas tout avoir » dit un sage proverbe. Boulmiche, si richement doté d'une part, avait, de l'autre, une santé délicate. C'est à la suite d'un hiver passablement catarrheux que le docteur Lafoirasse, le dernier élève de Cabanis, lui avait prescrit le

lait de chèvre et que Jeannette avait été installée dans la petite écurie où Stéphanie se livrait à l'éducation des lapins et autres comestibles vivants dont les ménagères provinciales font leur distraction accoutumée. Car ne croyez pas que Mme Boulmiche passât absolument tout son temps à tromper son mari. Non ! Elle savait distraire de cette occupation fondamentale, des heures de loisir consacrées aux innocentes joies que la campagne prodigue aux consciences sans remords. Jeannette fut bientôt sa favorite, et c'était merveille de les rencontrer toutes deux par les chemins, celle-ci broutant les premiers serpolets de l'année et celle-là cherchant les dernières violettes dans la sombre verdure où l'ombre des haies entretient la fraîcheur. Boulmiche allait notablement mieux, et si le lieutenant Blanc-Minot, du 3e dragons, n'eût rencontré, dans une petite promenade à cheval, la jolie cheffesse de gare et sa compagne aux pieds fourchus, tout eût été pour le mieux dans le meilleur des mondes sublunaires. Par malheur, Stéphanie s'éprit furieusement de ce militaire, et sa vie en fut toute troublée. C'est au point qu'elle prit l'habitude de sortir à tous

moments sans même prévenir son mari, ce qui est un manque d'égards évident. Boulmiche n'était pas un égoïste, et ce lui était un grand ennui de toussailler sans que personne en fût impatienté autour de lui.

III

— Comment [déjà partie! à six heures du matin!

Ainsi dit le vertueux Boulmiche en se réveillant et en regardant sa montre aux lueurs incertaines que filtraient les rideaux de sa fenêtre. Et il ajouta :

— Eh bien et mon lait de chèvre que je dois prendre rigoureusement à six heures et demie?

Il appela, après s'être assuré avec la main que la place voisine de la sienne dans le lit conjugal avait cessé d'être tiède depuis longtemps.

— Sacré nom d'un chien! fit-il. Si je n'étais pas sûr de la fidélité de Stéphanie, je me

ferais un mauvais sang de tous les diables. Il va falloir maintenant que j'aille traire mon lait moi-même ! Et comme ça va faire du bien à mon catarrhe de patauger en sabots dans l'humidité de l'écurie. Ah ! toutes les femmes sont bien les mêmes, et la plus vertueuse d'entre elles a les plus vifs inconvénients.

Ce disant, le sage Boulmiche passa sa culotte et un pet-en-l'air de flanelle ; puis, tout en maugréant, il descendit, une grande tasse à la main. Jeannette était à son poste, immobile, encore engourdie de sommeil et la barbiche plantée dans un ébouriffement de foin. M. Boulmiche s'en approcha avec des paroles câlines, mais la bête le regarda avec de grands yeux étonnés et défiants. Elle s'écarta quand il voulut s'asseoir près d'elle et, lorsque, de force, il eut saisi les pandeloques nourricières qu'il comptait tarir, la chèvre « retint son lait » comme disent les paysans, ne laissant fuir dans le bol béant que quelques gouttes avares. L'homme s'entêta, mais l'animal tint à honneur de ne lui pas céder, si bien qu'au bout d'un quart d'heure, M. Boulmiche avait bien de quoi régaler trois ou quatre mouches tout au plus.

— La rosse! fit-il. Elle ne connaît que sa maîtresse!

IV

Alors une idée de génie lui germa dans le cerveau. Il remonta en souriant lui-même. Il remonta jusqu'à la chambre commune. Là il dépouilla sa culotte et se passa aux reins un paquet de jupons que Stéphanie avait laissés sur une chaise, bouffant et montueux avec des cassures blanches. Il remit son pet-en-l'air au porte-manteau et le remplaça par un peignoir tout imprégné des odeurs vivantes de sa femme; enfin, pour compléter l'illusion, il accumula sur sa nuque deux ou trois nattes de faux cheveux et les enferma dans un bonnet à rubans roses. Tel Achille caché parmi les compagnes de Déïdamia, comme nous l'a montré mon benoît et bien aimé maître Théodore de Banville dans son héroïque comédie. Seulement, tandis qu'Achille était la plus charmante des filles sous le peplum brodé d'hyacinthe, M. Boulmiche, affublé de ces

frusques féminines, était bien la plus infâme Gothon qu'ait inventée jamais un caprice de chienlit carnavalesque. Mais Jeannette n'avait aucune esthétique. Se laissa-t-elle prendre aux parfums intimes que sa maîtresse avait laissés en ses vêtements ? L'illusion lui vint-elle des couleurs déjà vues sur le dos de Mme Boulmiche? Toujours est-il que la ruse réussit à merveille et que, cette fois-ci, la bête se laissa docilement traire, fermant ses yeux verts comme pour suivre un rêve intérieur qui n'était pas exempt de secrètes voluptés. Tandis que le lait écumant montait dans la tasse attiédie, M. Boulmiche, assis sur un escabeau et tournant le dos à la porte de l'écurie, s'applaudissait d'avoir été aussi spirituel. Il s'applaudissait silencieusement quand une main indiscrète se plongea dans l'effarement de ses jupons, tandis qu'un mouvement passionné renversait sa tête en arrière et amenait ses lèvres sous un baiser de feu.

— O ma Stéphanie bien aimée ! murmurait une voix sur sa bouche.

M. Boulmiche éternua de colère et se leva comme si un pal rouge lui fût entré là où ces instruments ont coutume de fréquenter.

V

— M. de La Roche Vessière !

— Monsieur l'inspecteur général, reprit la voix avec solennité. Car ce gredin de La Roche Vessière, victime de l'erreur que vous avez devinée, avait immédiatement repris son sang-froid et son aplomb. Donc, au lieu d'être embarrassé, lui, devant le mari à qui il venait d'apprendre si inopinément son déshonneur, c'est sur le ton administratif qu'il reprit en ces termes :

— Ah ! ah ! monsieur, c'est ainsi qu'au lieu de surveiller votre ligne, vous vous amusez à vous déguiser en péronelle ! Que diriez-vous, monsieur, si, trompés par votre fichu rouge et le prenant pour un drapeau, les chauffeurs et les mécaniciens causaient mille accidents dangereux à la vie des voyageurs? Vous oubliez donc, Monsieur, que nous avons charge d'âmes ?

Et il continua si longtemps cet austère dis-

cours que le pauvre Boulmiche ne savait plus où se fourrer et se confondait en excuses.

— Et votre femme ? où est votre femme ? Ah ! vous ne savez pas où est votre femme ? C'est ainsi que vous la surveillez ? reprit M. de la Roche Vessière, qui, devinant la vérité, était mordu au cœur par les couleuvres de la jalousie. L'idée que lui-même était trahi le rendit inflexible, et, sur l'heure, l'infortuné chef de gare fut déplacé avec défaveur, ce qui vous explique pourquoi il n'est plus à Saint-Agapet.

Quand je pense que c'est l'inconduite de Mme Boulmiche qui est cause de tout ça, je lui en veux beaucoup à elle et à ce godelureau de Blanc-Minot. Que diable ! une femme a le droit de tromper son mari. Mais pourquoi tromper son amant et exposer cet intéressant La Roche Vessière à embrasser le vilain museau de son époux? Voilà ce qui est tout à fait blâmable. On ne peut changer de mari ; mais j'estime que, pour un amant, mieux vaut en prendre un autre que de le rendre ridicule. L'espèce n'en est pas rare, et ce ne sont pas des gens à honorer des mêmes avantages que les légitimes époux. Si vous ne laissez pas certains

privilèges exclusivement attachés au saint état de mariage, vous verrez monter encore l'océan d'immoralités où menace de s'engloutir la fortune des nations modernes. Ouf ! Et je ne suis pas député ! Pauvre pays !

LE

CENTENAIRE DE DIAFOIRUS



LE

CENTENAIRE DE DIAFOIRUS

I

M. le bourgmestre de la ville de Rops, obstinément oubliée sur les cartes de Belgique par les géographes, se creusait depuis longtemps la tête pour inventer une solennité locale qui fît un peu parler de cette cité délaissée. Un jour, enfin, en compulsant, pour la centième fois, les archives municipales, il acquit, à fort

peu près, la preuve que le célèbre Diafoirus, immortalisé par Molière, était né dans les environs de Rops. Il ne lui en fallut pas davantage. Il y avait certainement plus de cent ans que ce remarquable praticien était mort; mais, comme on avait oublié de lui rendre publiquement hommage à cette occasion, M. le bourgmestre pensa que cet acte d'indifférence pouvait être mis sur le compte d'un simple retard, et il fit savoir *urbi et orbi*, par la voie des journaux et des prospectus, que le centenaire du père à Thomas serait fêté par des réjouissances inouïes. Congrès, orphéons, discours, arcs triomphaux, banquets, chevaux de bois, chars allégoriques, représentations théâtrales, feux d'artifice, rien ne devait manquer à ce programme glorieux. Tous les corps médicaux de l'Europe résolurent immédiatement de s'y faire représenter. Notre Académie ne fut pas une des moins empressées, et désigna le docteur Lenflé du Pétard pour cette mission, d'ailleurs fort recherchée. Bien que fort jeune encore, le docteur Lenflé du Pétard s'était fait une rapide renommée par plusieurs décès inattendus et retentissants, aussi bien que par sa célèbre brochure : *L'art de s'asseoir ou la science*

de l'oculiste appliqué aux maladies des personnes sédentaires, ouvrage plein d'aperçus nouveaux dont le corollaire avait été l'invention d'un monocle pour les personnes constipées. Bon vivant d'ailleurs, n'en voulant pas une minute aux gens qu'il avait tués, et bien fait pour représenter, dans le monde des Flandres, le peuple joyeux, spirituel et bon enfant que nous croyons être.

— Viens-tu avec moi? avait-il dit à notre ami Jacques.

— A quel titre? avait répondu celui-ci.

— Mais comme journaliste, si tu veux. La presse est inventée.

— Au fait, c'est vrai, je n'écris nulle part. Donc je suis journaliste.

Et Jacques, qui s'embêtait ferme en ce moment-là, boucla sa valise.

II

Il avait été décidé par M. le bourgmestre que les invités de la ville coucheraient chez l'habitant. Car on est hospitalier en Belgique,

comme le savent bien ceux qui furent au centenaire de Rubens. M. le conseiller Van den Bourik ne fut donc pas surpris quand, deux nobles étrangers s'étant présentés à sa porte, les deux cartes suivantes lui furent remises : *Docteur Lenflé du Pétard, de la* FACULTÉ DE PARIS, *et Jacques Moulinot, rédacteur de l'*INVENTION POLITIQUE ET LITTÉRAIRE, *journal des intérêts aléatoires.* Sans les recevoir lui-même, car M. le conseiller Van den Bourik était plein de morgue, il les fit installer, par son factotum, dans un appartement fort convenable, où un dîner copieux leur fut servi par une bonne tout à fait appétissante, répondant au nom d'Apolline. On était à la veille seulement du grand jour, mais la cité était déjà toute en fête. Une retraite aux flambeaux et des salves d'artillerie devaient saluer le lever des étoiles et on jouait, au théâtre français de Rops, lequel n'était ouvert au public qu'une fois tous les six ans environ, le *Pied de Mouton*, arrangé en vaudeville à trois personnages. Comme nos vieux amis venaient d'achever leur café et d'allumer un cigare :

— Allons au spectacle! dit cet enragé de Lenflé du Pétard.

— Ma foi non! répondit Jacques, je me réserve pour demain.

— A ton aise, paresseux.

Et le docteur sortit seul, laissant Jacques rêveur. Car celui-ci pensait, tout ensemble, à la dernière maîtresse qui l'avait trahi et aussi à la gorge délicieusement modelée dont le fichu mal noué d'Apolline lui avait laissé apercevoir un petit coin blanc comme une boule de neige.

III

— Entrez!

On venait de frapper discrètement un coup à la porte de la chambre et Jacques était partagé entre la mélancolie du souvenir et les chatouillements de l'espérance, situation toujours dangereuse à la vertu. Ce fut Apolline qui entra. Jacques eut un éblouissement et conçut les plus audacieux projets. Mais Apolline ne paraissait nullement disposée à la plaisanterie. Un doigt sur la bouche, dans la pose des confidences mystérieuses :

— Monsieur, lui dit-elle, ma maîtresse, qui est seule à la maison, s'est trouvée subitement indisposée. Sachant qu'il y avait un médecin fameux parmi les hôtes français que nous avons l'honneur d'héberger, elle m'a prié de le venir chercher. Serait-ce, par hasard, vous?

— Mais certainement! fit Jacques qui ne manquait pas de toupet.

Et il suivit Apolline, en prenant les airs d'importance qui conviennent à la profession qu'il venait subitement d'embrasser. Son guide l'introduisit dans une chambre somptueuse et, sous la lumière très amortie d'une lampe à l'abat-jour baissé, le conduisit vers une chaise longue sur laquelle une femme, tout emmitouflée dans les dentelles de son peignoir, était étendue. Il ne fallut pas grand temps à Jacques pour s'apercevoir que cette nonchalante personne était, tout simplement, admirablement belle et pour s'applaudir de l'audace qu'il avait montrée. Après avoir relevé, d'un geste paresseux de ses mains blanches, la lourde chevelure noire qui lui cachait le front et lui tombait jusque sur les yeux :

— J'ai un singulier service à vous demander, docteur, fit-elle d'une voix lente et har-

monieuse comme un soupir de flûte. Je voudrais éclaircir un point qu'il me serait désagréable de soumettre au médecin de mon mari. Je puis compter, n'est-ce pas, avec vous, sur la discrétion professionnelle?

— Qui l'aurait, si ce n'est moi? soupira Jacques d'un air convaincu.

— Eh bien, docteur, continua en rougissant l'adorable cliente, je voudrais savoir si je ne suis pas destinée à devenir mère dans un avenir prochain.

— C'est ce que nous allons voir avec plaisir, répondit Jacques imperturbablement et avec un redoublement de gravité.

Je ne sais comment il s'y prit, mais, trois minutes après, le faux médecin recevait un soufflet, et la charmante madame Van den Bourik lui criait en le chassant :

— Misérable! Je le lui dirai!

— J'aurais mieux fait de m'adresser tout bêtement à la bonne, pensa Jacques qui avait un grand fond de philosophie.

Un instant après, Apolline venait lui faire une confidence pareille à celle de sa maîtresse et lui demander la même consultation. Mais les choses finissaient moins tragiquement.

IV

— Eh bien, t'es-tu amusé à ce *Pied de Mouton?*

— Beaucoup! répondit le docteur. J'y ai fait la connaissance d'une femme charmante, d'un vrai Rubens. Je ne l'ai plus quittée de la soirée, et si je rentre à trois heures du matin, c'est bien par respect pour la maison de notre hôte, car j'aurais volontiers découché.

— Tu as eu raison, conclut Jacques. On ne saurait avoir trop d'égards pour des personnes qui vous reçoivent si bien.

— Bonsoir!

— Bonne nuit!

Le lendemain matin, le factotum de M. le conseiller se présenta avec une certaine solennité.

— Monsieur le docteur Lenflé du Pétard? fit-il.

— C'est moi! répondit le vrai Lenflé.

— Eh bien, M. le conseiller m'a chargé de dire à monsieur qu'il lui serait obligé de

passer dans son cabinet, où il a à l'entretenir.

— J'y vais.

Et quand le factotum fut parti :

— Je vois ce que c'est! fit-il à Jacques. Rien pour rien dans ce bas monde! Cet animal-là me loge, mais il va me soutirer une consultation. C'est un sédentaire en sa qualité de magistrat. Il aura lu ma brochure. Pourvu qu'il ne me demande pas de lui poser un œil artificiel!

Mais Jacques n'était pas si tranquille que son ami.

Quand celui-ci revint un quart d'heure après, il avait le visage bouleversé de colère.

— Il sait tout, pensa Jacques, et doit être furieux contre moi.

Mais le docteur Lenflé du Pétard, tout en se promenant avec des gestes exaspérés :

— C'est trop fort! hurlait-il, et est-il possible qu'un homme soit bête à ce point! Se fâcher et me traiter ainsi pour une chose de si peu d'importance! L'impertinent! me parler sur ce ton pour une vétille!

— Hum! fit Jacques. Que t'a donc dit ce conseiller?

— Il m'a abordé, mon cher, avec ces mots :

« Monsieur, vous vous êtes conduit hier soir comme un polisson avec une femme digne de tous les respects. » J'ai compris tout de suite qu'il avait vu hier, au théâtre, mes familiarités avec la dame dont je t'ai parlé et qui est probablement sa maîtresse.

— Eh bien, que lui as-tu répondu?

— Ceci tout simplement : « Monsieur, je suis désolé de vous avoir été désagréable, mais je n'ai fait que répondre aux avances qui m'ont été faites. » Vlan!

— Alors?

— Alors, il a paru démesurément surpris : — « Vous me jurez votre parole d'honneur, monsieur, a-t-il continué, que vous avez été, de la part de cette personne, l'objet d'agaceries non équivoques? — Je vous en donne ma parole d'honneur, ai-je dit sans hésiter, et je la contraindrai bien à vous le dire elle-même. — Il suffit! » a-t-il repris et il s'est écrié en se portant les mains au front : « Ah! les femmes! »

— Et puis?

— Et puis il s'est remis en colère :

— « C'est égal, monsieur, on ne se comporte pas comme ça dans une ville où l'on est reçu

officiellement et où l'on représente un grand pays. Vous déshonorez la France! »

Et il est sorti en gesticulant comme un possédé.

« A-t-on jamais vu! se mettre dans de pareils états pour une simple drôlesse qui m'avait abordé en me demandant un bock! Oh! mais ça ne se passera pas comme ça! Il retirera les mots qu'il a dits ou nous verrons! »

Et le docteur Lenflé du Pétard soufflait comme un phoque agacé dans son baquet par des polissons.

V

Apolline entra. Elle avait l'air tout triste en remettant à Jacques un billet soigneusement cacheté. Celui-ci le parcourut et le tendit à son ami.

« Docteur, était-il écrit, excusez un mouvement de vivacité. Je conçois que vous n'ayez pu résister à de si infernales coquetteries et je vous plains plus que je ne vous blâme; vous êtes, en vérité, la victime d'une des plus abo-

minables trahisons qui se puissent imaginer, car, sachez-le bien, c'est elle, l'infâme, qui m'a excité contre vous...

— Ah! la belle volée de coups de canne que je vais lui flanquer! interrompit Lenflé du Pétard.

« Une prière maintenant, continuait l'épitre. Vous m'obligerez en quittant au plus tôt cette maison où j'étais heureux de vous recevoir, mais où vous devez comprendre que votre présence est une gêne pour tous les deux. Agréez, etc...

« Van den Bourik ».

— Dès qu'il s'excuse, conclut Lenflé du Pétard, je n'ai plus rien à dire. Partons!

— Partons! dit Jacques. Mais tu avoueras, mon cher, qu'il est peu agréable de voyager avec un monsieur dont l'inconduite vous expose à de pareils désagréments. Si jamais tu me repinces à te suivre aux centenaires des médecins fameux!...

— Le fait est que j'ai manqué de tenue, pensa douloureusement le pauvre Lenflé du Pétard.

CHRONIQUE D'ANTAN



CHRONIQUE D'ANTAN

I

Au temps où le roi Louis le onzième, de dévote mémoire, n'ayant, au contraire du galant François Ier à Pavie, perdu à Péronne que l'honneur, se faisait le champion de son peuple contre la noblesse, celle-ci n'avait, elle, pour se consoler des royales vexations, que le vin et les ribaudes. Aussi jamais vie plus joyeuse

ne fut menée dans les châteaux que sous son règne, lequel fut le plus merveilleux du monde pour les tonneliers et pour les filles folles de leurs corps, comme on disait en ce temps-là. Ces demoiselles éhontées hantaient dru les demeures seigneuriales et y faisaient grande dépense que les pauvres diables de serfs finissaient toujours par payer, ce qui ne les empêchait pas d'être enchantés du gouvernement. Car ceux qui disent que le peuple de France est malaisé à conduire mentent impudemment, et il n'en est pas de plus aisé à duper par de belles paroles, comme nous l'avons vu souvent depuis. A courir ainsi les riches domaines en amoureuse compagnie, Isabeau, dite la Maudorée, pour ce qu'elle avait toujours, par des poudres colorantes et autres engins de coquetterie, si ingénieusement altéré la vraie nuance de ses cheveux que personne ne la connaissait, avait acquis un bien considérable; car elle était aussi prudente qu'aimable et ressemblait plutôt à la fourmi qui entasse des provisions pour l'hiver qu'à la cigale qui se donne tout entière, et sans souci des mauvais jours, aux printanières chansons. Or si l'hiver n'était pas encore venu

pour Isabeau, l'automne, tout au moins, ne gardait à sa beauté que de pâles soleils auxquels les galants ne se venaient plus guère chauffer. Mais elle prenait son parti de leur peu d'empressement, en se disant qu'elle les avait dupés assez longtemps pour avoir le droit de rire de leur indifférence. Et tout en pensant cela, elle prenait un plaisir extrême à compter les sacs pleins d'argent qu'elle avait amassés, et aussi les innombrables bijoux que lui avait prodigués la bêtise de ses contemporains.

II

— Que me manque-t-il pour être heureuse? pensait-elle encore. A force de chercher, elle en vint à s'imaginer que l'honorable préjugé qui s'attache au saint état de mariage pouvait seul lui compléter un destin digne d'envie. Elle n'eut pas plus tôt, d'ailleurs, formulé ce *desideratum* qu'une nuée de godelureaux les mieux apparentés du monde s'abattit autour de sa cassette avec un tonnerre de roucoule-

ments amoureux. Maint seigneur qu'avait ruiné la rapacité royale, et de ceux-là mêmes dont elle avait aussi malmené la fortune, se fût estimé fort heureux de rattraper le tout en se mésalliant. Des fils de maisons princières vinrent faire leur cour. Mais Isabeau se dit qu'elle avait assez tâté de la noblesse et qu'il était temps d'imiter son souverain en donnant des marques de sympathie à la classe roturière d'où elle-même était sortie. Un pauvre archer qu'elle avait rencontré dans ses voyages interdomaniaux lui parut absolument son fait. Il n'était pas absolument beau, mais il était jeune; il n'était pas précisément instruit comme un duc, mais il avait la gaieté des moineaux francs, au moins dans la causerie. Et c'est ainsi que l'archer Bignolet, qui n'avait pas un sou vaillant, se vit un beau matin, et après une pompeuse cérémonie, le légitime époux d'une « fort belle et honneste damoiselle » ayant gagné (mais non pas, comme le laboureur d'Holbein « à la sueur de son visaige »), de quoi humilier bien des vertus. Car, s'il est vrai que bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée, il faut convenir qu'on ne s'en aperçoit guère ici-bas.

III

Aussitôt bénis par le prêtre, les nouveaux épousés résolurent d'aller passer un mois dans ce beau pays de Touraine, lequel demeure, quoi qu'on en puisse dire, le vrai jardin de la France. Mais les chemins de fer n'étaient pas inventés encore et ils durent se contenter d'un carrosse, mal suspendu d'ailleurs, pour effectuer ce long voyage. En y montant, je ne vous célerai pas qu'Isabeau redoutait les impatiences juvéniles de Bignolet qui n'avait pas encore touché ses arrhes conjugales. Mais, contre son attente, Bignolet fut le plus raisonnable du monde et se contenta de sommeiller doucement jusqu'à la première ville où ils firent halte. — « Je le savais bien, pensa-t-elle, que, malgré sa modeste origine, c'était un homme bien élevé. Un de ces malotrus de seigneurs que j'ai connus m'eût certainement violée dans ce coche ! » L'auberge où ils descendirent était la meilleure de la cité, mais les lits y étaient

fort étroits. — « Qu'on nous en donne deux ! » dit Bignolet et il les choisit dans les deux chambres les plus éloignées de la maison. — « C'est vraiment trop de délicatesse à lui, pensa Isabeau, de ne me point vouloir fatiguer davantage, après une journée d'infernaux cahotements, et c'est pour être plus sûr de maîtriser sa passion que le pauvre enfant s'en va au bout du monde ! Allez donc demander à la noblesse de ces attentions-là ! » Et elle s'endormit enchantée d'avoir mis la main sur un pareil trésor. Cette admirable tenue du jeune archer ne se démentit pas un seul instant durant les quinze haltes qu'ils firent les nuits suivantes et qu'il passa chastement dans la couche la plus lointaine de celle de sa bien-aimée. Bien que toujours enthousiasmée de cette respectueuse décence, Isabeau, dont l'automne était encore traversée de fugitives chaleurs, commençait à souhaiter ardemment d'arriver dans l'élégante maison qu'elle avait fait préparer à Chinon pour les recevoir. Enfin les toits pointus de Chinon apparurent aux yeux des voyageurs, dans un nuage poudreux, au tournant de la route.

IV

Une immense chambre gothique, — un beau lit de bois sculpté si large que six dormeurs de front y seraient à l'aise; une lampe pendue à la poutre transversale richement coloriée et baignant la pièce d'une discrète et voluptueuse lumière; au dehors, visible à travers les vitraux qu'elle argente, la lune étendant une nappe blanche sur le paysage comme pour l'invisible souper des esprits. Isabeau a revêtu sa plus galante toilette, j'entends celle qui lui pèse le moins aux épaules et dont ses bijoux composent la plus grande partie. Elle attend fiévreuse. Elle attend le bien-aimé. Car voilà deux semaines passées qu'elle a droit aux légitimes gaietés du mariage, et n'en a pas encore reçu le plus petit mot pour rire. Je veux bien que monsieur se prépare solennellement à une entrevue aussi solennelle, mais les convenances ont un terme et il est minuit! Isabeau s'impatiente et appelle Guillemette, sa servante fidèle. « Allez dire à mon noble époux qu'il

peut venir. » Guillemette revient et avoue à sa maîtresse stupéfaite que le noble époux dormait à poings fermés dans un autre coin de la maison et l'avait très malhonnêtement reçue. — « Par Notre-Dame d'Embrun! (Isabeau savait les jurons à la mode), nous allons bien voir! » Et furieuse, ayant ajouté un bougeoir allumé à son nocturne accoutrement, la Maudorée, précédée de Guillemette, se précipita dans la chambre où Bignolet ronflait cyniquement.

— Que veux dire cela, monsieur mon époux? lui dit-elle les dents serrées par la colère et en le secouant comme un panier de noix.

— Quoi donc, mon amour? répondit onctueusement le jeune archer.

— Seriez-vous donc dans le cas où se mit le pieux Origène pour mieux fuir la tentation?

Bignolet protesta par un immense éclat de rire.

— Seriez-vous atteint, d'aventure, de quelque malhonnête indisposition qui rendit déplaisante votre compagnie?

Bignolet hocha la tête d'un air de satisfaction.

— Eh bien, alors, pourquoi me laissez-vous seule?

— C'est, répondit Bignolet le plus naturellement du monde, que j'ai peur la nuit, des personnes plus âgées que moi.

Et il se retourna pour reprendre son sommeil.

V

Isabeau exaspérée rédigea immédiatement une supplique au saint Père, lequel, dans seize cas récemment énumérés par M. Naquet, avait plein pouvoir pour déclarer nuls et de nul effet les mariages contractés dans les formes en apparence les plus parfaites. Après trois ans de démarches qui lui mangèrent une bonne partie de son avoir, elle obtint un jugement qui confirmait la validité de son hyménée et la déclarait à jamais la légitime épouse de l'honorable Bignolet. Comme elle en exprimait son indignation à son confesseur, celui-ci, qui était un homme de grand sens, lui tint à fort peu près ce langage : « Si le mariage comporte,

pour celles qui l'abordent, innocentes et au sortir de la maison paternelle, des surprises qu'il faut plaindre et même conjurer, il n'en est point de même pour les personnes à qui ni les circonstances ni leur vertu n'ont interdit l'essai loyal du mari qu'elles allaient prendre. Quand celles-ci ont fait la sottise d'oublier, à ce point, les ressources de leur expérience et de tirer un si piètre parti d'une longue vie d'observations, ce qu'elles ont de mieux à faire est de se taire et de ne point faire rire à leurs dépens par-dessus le marché, en allant conter leur aventure à Rome, voire à Pontoise seulement. » Ainsi parla à Isabeau son confesseur et j'estime que le conseil qu'il lui donna en ces termes était le meilleur du monde. Mais il s'agit d'une histoire bien vieille, en vérité!

ASTRONOMIE POPULAIRE



ASTRONOMIE POPULAIRE

I

« Lorsque vous lirez ces lignes, j'aurai cessé de vivre. Ne voulant pas voler à votre souvenir des larmes imméritées, je me résous, sur le seuil de la tombe, au plus pénible des aveux. Ne me pleurez pas, Bergace ! Si bon enfant que

vous soyez, ne me pleurez pas ! Je vous trompais abominablement. Et avec qui, Seigneur ? Avec votre meilleur ami, avec l'indigne compagnon de votre enfance. D'ailleurs, lui aussi, Papoul, comprend l'horreur de sa conduite et succombe au remords. La résolution que je vous annonce, nous l'avons prise en commun. Elle vous délivrera à la fois d'une épouse adultère et d'un faux camarade. Notre vie, à tous trois, était cependant bien douce; et je me demandais quelquefois comment le crime peut ainsi goûter les sérénités de l'innocence ! Vous étiez aveugle, Bergace, autant qu'on le puisse désirer, et nous nous aimions, Papoul et moi, plus qu'on ne le rêvera jamais. O conscience, pourquoi as-tu élevé la voix dans notre délicieux bonheur ?... Enfin ! notre parti est pris. Papoul et moi, nous mourrons ensemble, et vous, Bergace, vous vous consolerez. Si jamais vous retrouvez nos tristes dépouilles, ne nous séparez pas dans le tombeau. Adieu, le meilleur des maris ! Je vous quitte à regret. Mais Papoul me prie de lui laisser un peu de place pour vous envoyer le suprême bonjour.

» Celle qui préfère le trépas à la trahison,

» MICHELINE. »

Au-dessous on lisait, d'une autre écriture, les lignes suivantes :

« Adieu, le meilleur des amis ! Maintenant que tu sais, je n'ose pas te dire que je t'embrasse, mais le cœur y est. Pourquoi as-tu été si jobard ! Si, au début, tu t'étais aperçu de quelque chose, tu m'aurais mis à la porte et tu n'aurais pas causé la mort de deux personnes incapables d'infamie. Enfin ! je ne veux pas te faire de reproche. Ta femme et moi, nous te pardonnons en quittant cette terre.

» Celui qui regrette franchement de t'avoir connu,

» PAPOUL. »

II

Lorsqu'au retour de son bureau, sur le coup de cinq heures du soir, M. Bergace Papillon trouva ce double écrit sur la table où il espérait voir le couvert à moitié mis comme de coutume, il faillit tomber à la renverse. Après l'avoir lu

dans le plus parfait hébêtement, après s'être frotté vigoureusement les paupières pour bien s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un mauvais rêve, il se mit à parcourir sa maison, comme un fou, en appelant, en hurlant, en se cognant la tête aux murailles. Mais tout ce vacarme n'éveilla aucun écho humain. Alors il sortit en courant et se rendit chez le commissaire. Celui-ci, qu'un ami attendait pour prendre le vermouth, le reçut assez mal. Sa déclaration fut cependant consignée tant bien que mal sur un registre crasseux. Mais Bergace ne s'en tint pas là. Sautant dans un fiacre, il se fit trimballer, durant la nuit entière, partout où un pressentiment fugitif lui montrait les deux coupables et, la gorge pleine de pardons entrecoupés, il gémissait des mots sans suite : « Revenez, malheureux !... j'aime mieux être cocu !... Mon petit Papoul... ma chère Micheline !... C'est moi qui ai tous les torts !... Je m'en irai si vous voulez, mais ne mourez pas !... » Tandis qu'il se lamentait dans l'ombre, des rôdeurs de barrière assommèrent son cocher et lui volèrent tout ce qu'il possédait lui-même. L'aube aux doigts de corail le trouva sur un tertre de gazon, tout endolori

de coups et sa cravate déchirée. A peine rentré dans l'enceinte de Paris, il acheta le *Petit Journal* et y lut ces lignes magistralement rédigées : « Hier soir, un double suicide émut douloureusement les tranquilles promeneurs qui prenaient le frais aux abords du pont de l'Alma. Un jeune homme et une jeune femme, qui n'avaient jusque-là éveillé l'attention par aucun acte excentrique, enjambèrent rapidement le parapet et se précipitèrent dans les eaux bouillonnantes du fleuve. Des mariniers coururent aussitôt à leur secours, mais après deux heures d'inutiles recherches, ils renoncèrent à rendre même la dépouille de ces infortunés à l'inquiétude de leur famille. » Le bon Bergace fondit en larmes en parcourant cet entrefilet. Pendant deux mois, il alla tous les jours à la Morgue et entra en correspondance avec les autorités de toutes les villes riveraines depuis Saint-Cloud jusqu'à Rouen. Rien ! Rien ! Rien ! Le goufre avait positivement refusé de rendre sa double proie.

III

Oh ! ce fut dur pour le pauvre bureaucrate ! Il adorait Micheline, bien que celle-ci le traitât avec un mépris bienveillant, et Papoul lui était nécessaire, quoique Papoul eût toujours l'air ennuyé avec lui. Les premières solitudes furent affreuses ; un an s'écoula avant que Bergace eût le courage de chercher une diversion à sa douleur. Il s'y résolut enfin et prit une maîtresse ; mais il s'aperçut rapidement qu'on pouvait être trompé, même par une simple concubine, et renonça définitivement à l'amour. Alors il essaya de la politique, et se présenta comme candidat au conseil municipal. Mais l'implacable honnêteté de sa nature fut bientôt révoltée par tous les compromis que comporte aujourd'hui la vie publique. Victime des manœuvres de la dernière heure, il se jura de ne plus descendre dans une lice où les armes ordinaires sont le mensonge, la mauvaise foi, l'indifférence parfaite au bien com-

mun et l'ambition sans scrupule. Il tenta ensuite la pêche à la ligne, mais un gardon ne pouvait pas effleurer son amorce que, dans la transparence verte des flots, il ne crût apercevoir deux cadavres flottants entre deux eaux et pris par les cheveux à son hameçon. La science lui restait et il se rua dans la science. Cette *alma parens*, comme dit M. Bouguereau, le reçut avec bienveillance dans son sein, ce qui évoque une singulière image, mais l'expression est consacrée. Bergace étudia, comme peut le faire un bon bourgeois qui ne peut donner à ce genre de travaux que les loisirs d'une vie d'ailleurs laborieusement occupée. Les œuvres d'Arago, qui ne demandent pas une grande culture antérieure, le charmèrent infiniment et, comme il ne s'en rapportait pas même à ses confrères en science, mais aimait à expérimenter directement, il acheta un tas de lorgnettes coûteuses pour examiner les étoiles pendant les calmes nuits d'été. Il commença même à en écrire et obtint une mention honorable au concours de l'Institut de Pont-à-Mousson. C'est ainsi qu'il ébaucha une petite renommée provinciale, laquelle devait toujours aller en grandissant.

IV

Ses moyens personnels et les gratifications dont l'encourageait son ministère ne lui ayant jamais permis de s'acheter un télescope, il allait d'ordinaire, trois fois par semaine, place de la Concorde, et, moyennant un abonnement consenti par l'astronome en plein vent, qui y montre la lune, il s'en donnait à cœur joie d'approfondir la constitution de ce curieux satellite de la Terre. Bergace, en dépit de sa nouvelle éducation, était demeuré avant tout un homme d'imagination, et il bâtissait un tas de petits romans psychologiques à la Jean Raynaud autour des excentricités visibles de cet astre. Où le vulgaire ne croit apercevoir que des chaînes de volcan, il devinait des villes détruites et des cités en train de renaître. Car il n'admettait pas un seul instant que la lune fût inhabitée. Il en avait vu, en mainte occasion, tressaillir les molécules lumineuses de façon à n'avoir aucun doute sur ses propriétés

populeuses. Il avait même, à ce sujet, avec le propriétaire de l'instrument, lequel était un sceptique et un athée, des discussions philosophiques du plus haut intérêt.

Or, un soir qu'une brume naissante peuplait l'atmosphère de rêves et d'indécises clartés, Bergace était en contemplation véhémente, tout comme Panurge, l'œil plongé dans l'immense tube, quand un roquet, qui n'aimait pas vraisemblablement les gens curieux, vint sournoisement lui grignoter un mollet. Le temps de lui allonger un coup de pied formidable en se retournant et de reprendre la pose, Bergace plongeait de nouveau quand une exclamation de surprise s'exhala de sa poitrine. En même temps, il se mit à trembler de tout son corps, et de grosses larmes vinrent troubler, de leur scintillement, la clarté de sa vision. Tout à coup, n'y tenant plus, il se dégagea brusquement, jeta tout ce qu'il avait dans ses poches à l'astronome étonné, et rentra chez lui en courant comme un homme dont la raison est enveloppée de fumées.

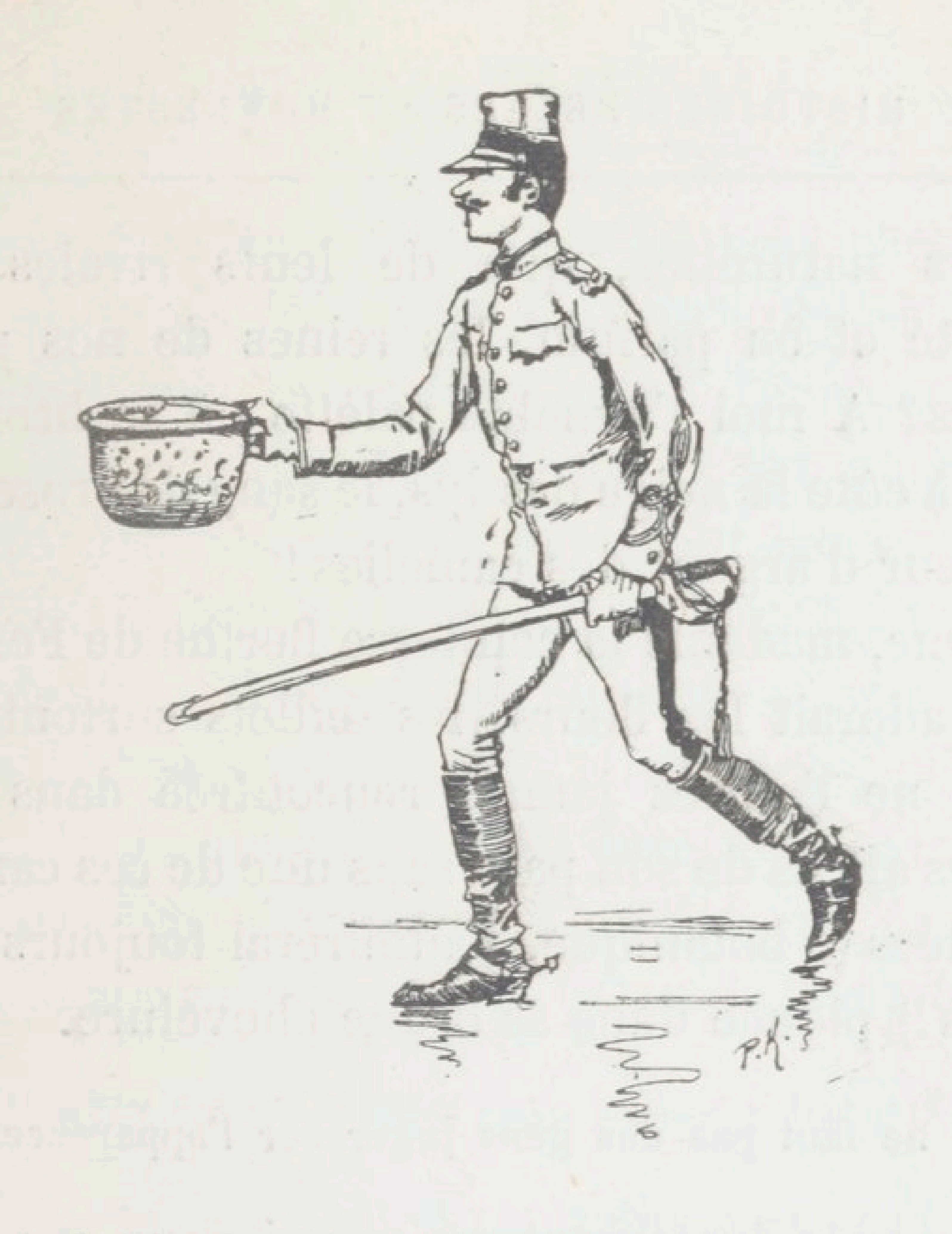
V

Qu'avait-il donc vu ?... Dans cette lumière diffuse que créait l'état particulier de l'air, il avait nettement aperçu deux figures connues, Micheline et Papoul échangeant des baisers à sa barbe dans l'immensité. Ainsi leurs âmes habitaient la lune, leurs corps y étaient ressuscités et leur amour y revivait, rajeuni par les métamorphoses. Quelle découverte ! Cette lune, que les ignorants imaginent déserte, elle a une destination personnelle dans le monde planétaire. Elle reçoit les amoureux et donne asile à l'adultère ! Ce n'est pas un métier honorable, mais on fait ce qu'on peut. C'est vers elle que doivent monter toutes les malédictions posthumes des cocus inconsolés. Mais Bergace n'était pas de ceux-là. Uniquement épris désormais de la science, il était fort indifférent à l'idée que là-haut se poursuivait son déshonneur parmi l'hilarité des sphères célestes. Il prit sa bonne plume et, s'enfermant chez lui,

il commença la rédaction d'un mémoire destiné, pour le coup, à l'Institut de Paris, d'un mémoire où il sacrifiait sa propre renommée aux intérêts sacrés de l'astronomie, en disant les choses telles qu'elles étaient et dans leur moindre détail. Ce précieux document était sous presse quand, un beau matin, un article de journal portant cette rubrique : *deux ressuscités*, attira l'attention de Bergace. En substance le voici : « En faisant des recherches après un vol considérable, la police venait de découvrir, dans une villa du Bas-Meudon, qu'on croyait inhabitée, deux personnages dont l'identité n'avait été établie qu'à grand'-peine. Il était certain cependant aujourd'hui qu'on avait pas eu affaire à des malfaiteurs, mais bien à des amoureux. La femme est une dame Micheline P..., qui avait disparu depuis deux ans du toit conjugal, en faisant croire à son suicide. L'homme est un sieur Papoul V..., qui s'était associé à cette comédie et avait arrangé lui-même et envoyé à un journal le récit de leur mort. Ces deux fumistes... » Bergace n'en lut pas davantage. Il sentait sa tête éclater. Et son mémoire!... et sa tranquillité!... Mais comment? Il les avait vus clairement,

comme je vous vois, dans la lune ! Ah ! bien oui ! C'était le maudit chien ! En le chassant, Bergace avait fait dévier la direction du télescope, sans s'en apercevoir, et l'avait braqué inconsciemment… je vous demande un peu où ? Sur la fenêtre de la villa du Bas-Meudon où, profitant de la nuit venue, nos amants, épris de mystère, prenaient le frais, ne se doutant guère que l'un des plus formidables instruments de l'astronomie moderne épiait leurs baisers. Car Bergace avait vu des choses !… Enfin, il a repris sa femme et Papoul est rentré dans la maison.

HISTOIRE DE FLEURS



HISTOIRE DE FLEURS

I

Vous avez raison, marquise. Il s'en va temps que je me réhabilite aux yeux de mes lectrices par quelque aventure bien poétique, par quelque bouquet à Chloris, et que le conteur gaulois fasse place à l'homme du monde. Or, de quoi mieux parler aux dames que de leurs

sœurs naturelles, que de leurs rivales en beauté et en parfum, les reines de nos parterres? A moi l'aimable palette où se broient côte à côte la neige des lys, le sang des roses et le cœur d'argent des camélias!

Donc, madame la comtesse Berthe de Fessaride adorait les fleurs, les œillets surtout, et vous ne l'auriez jamais rencontrée dans les larges allées de son parc sans une de ces caryophyllées (ô botanique, j'admirerai toujours tes noms!) piquée dans sa brune chevelure.

Il ne faut pas des gens juger sur l'apparence,

dit un vers justement renommé pour son lyrisme, ni des personnes par leur nom. Mme la comtesse Berthe de Fessaride était l'antiphrase du sien, assez mignonne de corsage, mais assise sur un coussin naturel dont Antiope, elle-même, la femme la mieux rembourrée de l'antiquité, eût été fière. Ce joli morceau de croupe était surmonté, d'une part, par un buste aimable et une physionomie riante éclairée de deux yeux bleus; posé, de l'autre, sur deux jambes d'un fort noble dessin et deux pieds d'enfant. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre. Enfin, M. de Fessaride, son époux,

eût pu être un homme parfaitement heureux s'il n'eût pas été, avant tout un imbécile. Ah! la buse que ce gentilhomme! Toujours à la chasse et animé d'une telle fureur guerrière contre les bêtes qu'on aurait pu penser qu'il voulait demeurer la seule de la création. Et, pendant qu'il arpentait ses terres, son fusil sous le bras et ses chiens au derrière, elle rêvait, la comtesse Berthe, dans la mélancolie du paysage, son éternel œillet au chignon, pareille aux madones des livres de légendes,

Dans un flot de velours noyant leurs petits pieds.

Et vous, les gens du monde mes confrères, vous l'auriez certainement aimée pour la convenance parfaite de sa tenue, son aristocratique allure et les grandes façons de son embêtement.

II

Le canon tonnait depuis le matin aux alentours du château. Ne croyez pas, au moins, que je vous reporte aux jours de l'invasion.

Non! J'ai le cœur trop gros encore de ce que j'ai vu pour en pouvoir parler ni écrire. Je voudrais oublier si la haine de l'envahisseur n'était une piété et un devoir. Non! vous disje. Le canon tonnait parce que c'était le temps des grandes manœuvres d'automne, et, qu'après un combat simulé et ardent, le général Molinchard devait prendre, à cinq heures pour le quart, la ville de Château-Chinon, voisine du castel de Fessaride, et défendue par le général Leloup de la Pétardière. Sous le ciel déjà pâle et dont le fond de topaze était rayé de larges bandes de cuivre, montaient les panaches blancs des mousqueteries, flottants comme des bulles puis s'évanouissant dans l'air, tandis que des éclairs passaient dans les dentelures noires des futaies. Tout ce vacarme laissait la belle comtesse bien indifférente. Il se tut enfin quand à cinq heures dix-sept minutes, — avec deux minutes de retard comme vous le voyez, — le général Molinchard fit capituler le général Leloup de la Pétardière. Il y eut même une altercation assez vive entre les deux officiers, altercation qui prit fin par la constatation publique que la montre du général Molinchard retardait de

deux minutes sur celle du général Leloup de la Pétardière, et se termina par un double verre d'absinthe accompagné des toasts les plus amicaux! Quelques instants après on sonnait à la grand'porte du manoir de Fessaride, et deux jeunes lieutenants poudreux, les bottes tombantes, visiblement harassés des travaux de la journée, faisaient passer leurs cartes à la comtesse, deux cartes sur l'une desquelles on lisait : *Baron Malhuché de Vessendeuil*, et sur l'autre *Thomas*. Ces messieurs, munis d'un bon billet de logement en règle, venaient demander l'hospitalité pour la nuit.

III

Vous m'en voudriez à mort, ce dont le ciel me préserve! si je ne vous faisais faire un bout de connaissance avec ces deux militaires. Comme la longueur des vocables qui le désignent l'indique, le baron Oscar Malhuché de Vessendeuil appartenait à la meilleure noblesse. C'était ce que nous appelons, nous autres

hommes du monde, un gentleman accompli. Bien de sa personne, élégant dans ses façons, aristocratique dans ses idées, ce n'était certes pas un aigle, mais ce n'était pas non plus un dindon. C'eût été plutôt un paon; car il était vaniteux, content de lui, et aimait, comme cet oiseau, à faire parade en société de ses avantages. Vous jugez si les femmes devaient l'aimer! Elles allaient jusqu'à lui trouver de l'esprit! Il est vrai que les femmes le placent volontiers dans une partie de notre être qui n'est pas la plus voisine du cerveau. A ce compte-là, il en avait et du meilleur, et beaucoup plus que Rivarol vraisemblablement. Il en éclatait quelquefois. Et Thomas? Ce benoît Thomas dont nous ne parlons guère? Eh bien! Tout l'indique. Le benoît Thomas n'avait pas eu d'aïeux aux croisades, à moins qu'ils n'y eussent été conduits à coups de bâton par les seigneurs. Car enfin, il n'y avait pas que des Montmorency dans ces expéditions glorieuses, et, à côté des gentilshommes qui y contractaient noblement la gale, il se trouvait de pauvres diables qui avaient la bedaine trouée indignement par les flèches des Sarrasins. Seulement ceux-là passaient pour des pas grand'-

chose. Revenons à Thomas. Comment était-il le compagnon ordinaire du baron Oscar Malhuché de Vessendeuil, malgré son peu de naissance personnelle ? Tout simplement parce qu'ils avaient été camarades à Saint-Cyr, d'où le baron fût sorti certainement fruit sec si son généreux copain n'eût fait régulièrement ses devoirs à sa place. De là une amitié qui était faite surtout chez Vessendeuil, d'habitude et du sentiment qu'il ne pouvait se passer de Thomas, — chez Thomas d'habitude aussi et du secret désir de se venger un jour de toutes les humiliations sournoises dont Vessendeuil l'avait abreuvé depuis longtemps. On a dit et même écrit que, dans toute amitié, il n'y avait qu'un des amis qui aimât l'autre. J'en ai vu où ni l'un ni l'autre n'aimait son ami et qui ne duraient que grâce à la force d'inertie qui rend les hommes comme les choses paresseux à changer leurs conditions d'équilibre.

— Au moins, Thomas, n'avait pas manqué de dire le baron, en agitant la sonnette du castel, comporte-toi ici comme on le doit faire dans une noble maison, et ne me fais pas rougir d'avoir été vu en ta compagnie par des personnes de mon monde.

— Sois donc tranquille, avait répondu Thomas, visiblement impatienté. Et qui eût pu lire dans son âme comme dans un roman de Zola, y eût vu ces mots inscrits en lettres de feu : Ah ! mais, tu m'ennuies !

IV

M. le comte ne parut que fort tard dans la soirée. Il avait chassé la grosse bête toute la journée, profitant de la battue inconsciemment faite dans les environs par le développement des grandes manœuvres. Il avait même failli se tuer. Quand il rentra, Oscar de Vessendeuil, redevenu pimpant après un bout de toilette, avait visiblement fait un bout de chemin dans le cœur de Mme de Fessaride. La preuve, c'est que le retour du mari interrompit net le petit entretien que le brillant lieutenant et la noble dame avaient commencé, tout près l'un de l'autre, sur un coin de canapé. Plusieurs fois déjà, pour lui montrer de beaux missels de famille ou des bibelots précieux, la comtesse

avait emmené l'heureux militaire, en s'excusant auprès de Thomas de le laisser seul. Celui-ci avait été parfait de tenue et le moins gênant du monde. Bien plus, il devint précieux et utile quand l'époux légitime fut là. N'entraîna-t-il pas cet imbécile de Fessaride dans l'encoignure d'une croisée pour entamer avec lui une discussion interminable sur la supériorité des armes à percussion centrale et le nouveau système du colonel Peterson! Pendant cet insupportable dialogue, les deux amoureux s'en purent donner, coude contre coude, genou contre genou, le pied sur le pied, savourant le charme de ces invisibles et imparfaites étreintes, quand l'âme tout entière frémit au simple frôlement d'une boucle de cheveux sur la joue ou d'une main gantée effleurant la main. O délices de la flirtation mystérieuse dans un salon plein de monde, dangereux mais pénétrant plaisir, qui te méprise est un sot! Quand on se quitta après le souper, un plus clairvoyant que le comte eût certainement saisi le geste par lequel le baron Oscar Malhuché de Vessendeuil glissa un petit billet bien des fois replié entre les jolis doigts roses de la comtesse Berthe.

Le lendemain matin, dès l'aube, le lieutenant avait été faire un tour dans le parc. Puis, avant que leurs hôtes fussent levés, les deux militaires s'étaient mis en route pour rejoindre leur régiment, qui, sous les ordres du général Leloup de la Pétardière, devait, à huit heures vingt et une minutes, mettre en fuite l'arrière-garde maladroitement laissée hors des remparts de Château-Chinon par le général Molinchard.

V

— Je suis content de ta tenue, Thomas, dit tout en cheminant le baron Oscar Malhuché de Vessendeuil à son compagnon. Tu t'es comporté comme un homme mieux élevé que toi. Je suis aise de voir l'honneur que te fait ma compagnie, et que tu t'efforces de t'en montrer digne.

— En effet, dit Thomas. Mais j'ai tout de même été bien ennuyé cette nuit.

— Que t'est-il donc arrivé ?

— Une effroyable colique.

— Eh bien! tu as trouvé, je suppose, l'endroit où se guérit cette maladie?

— Justement non. Et, après d'inutiles recherches, j'ai dû recourir à l'urne de porcelaine qu'une main prévoyante avait mise à ma portée.

— Ah! mon Dieu! Mais, au moins, tu as fait disparaître ensuite les traces fâcheuses de ton incommodité.

— Hélas! non.

— Malheureux! Animal! Bélître! hurla le baron fou de colère. Mais tu ne sais donc pas pour quel malotru tu vas passer!

— Pour ça, non! répliqua Thomas avec un méchant sourire; car j'ai porté le tout dans ta chambre.

Le baron pâlit et faillit se trouver mal, suffoqué par un tel désespoir que la force lui manquait pour accabler d'injures son indigne compagnon et lui sauter à la gorge. Pour comprendre son état affreux, il faut que vous sachiez le contenu du billet qu'il avait glissé, la veille au soir, aux mains de la belle comtesse. Le voici :

— « Madame, c'est un désespoir pour moi de vous quitter sans vous laisser même un

souvenir! Entrez de grâce dans ma chambre demain matin et promettez-moi de porter toute la journée dans votre adorable chevelure, après l'avoir longuement respiré, ce que vous y trouverez. »

Et, avant l'aurore, il avait été cueillir, dans le parterre, un magnifique œillet rouge qu'il avait déposé sur sa cheminée.

Cet œillet rouge, il venait, par un surcroît d'infortune, de l'apercevoir au képi de cet abominable Thomas!

Ici finit mon histoire de fleurs spécialement dédiée aux dames sentimentales et aux hommes du monde dont je fais dorénavant partie.

CE FARCEUR DE PAMPHILE



CE

FARCEUR DE PAMPHILE

I

— Je vous préviens que c'est mon camarade Riflandouille, du 3e dragons, qui m'a conté cette histoire, et Riflandouille ne causait pas précisément pour les demoiselles, dit le commandant Laripète.

— Votre Riflandouille était un malotru, mais vous en êtes un autre. Il n'y a donc au-

cune raison pour que vous ne répétiez pas ce qu'il vous a narré, répondit la commandante. L'amiral vous excusera.

— De grand cœur, madame, ajouta Le Kelpudubec. Nous autres, de l'armée de mer, gens de belle éducation et de façons irréprochables, nous n'en sommes que plus indulgents pour ces pauvres terriens qui, habitués à patauger dans la boue, en sont éclaboussés jusqu'au cerveau.

— Merci! conclut Laripète.

Et encouragé visiblement par la sympathie de son auditoire, il commença comme il suit :

— J'ai connu Pamphile quand il était ordonnance du capitaine Beaudéduit, le plus beau capitaine du 4e hussards...

— Oh! oui! soupira la commandante.

— Encore un camarade! exclama l'amiral.

— C'est vrai. Je commence mal mon histoire, reprit le doux Laripète. Permettez-moi de la reprendre par l'autre bout.

Et il recommença comme il suit :

II

— Un brave homme, le maire de Canivet-sur-Drouille, en Vexin, un brave homme et un cultivateur distingué, plusieurs fois médaillé aux concours régionaux. Charmante, sa sœur, la vieille Eulalie, qui n'avait plus qu'une dent, mais si longue! et délicieuse, sa nièce Céleste, orpheline de profession, mais non dénuée des charmes physiques lesquels, pour un mari raisonnable, remplaceront toujours avantageusement une nombreuse famille. Lui s'appelait M. Boniface. Tout le monde ne peut pas s'appeler Napoléon ou Ramollot. Il n'en était pas plus fier pour ça et était justement aimé du petit monde pour ses façons affables et bienveillantes. Un jour, comme il sortait des vêpres, flanqué d'Eulalie et de Céleste, un gars de seize ans, très mal mis et pieds nus, balançant dans ses longues mains rouges une casquette crasseuse, lui demanda d'une voix dolente où perçait cependant je ne sais quelle ironique gaminerie, de l'ouvrage et du pain.

— J'aime mieux te donner les deux à la fois, puisque tu me laisses le choix, lui répondit le bénin Boniface. Que sais-tu faire?

— Soigner les vaches et les chevaux, mener paître les moutons, battre le blé, donner à manger aux cochons, faire des laits de poule, rentrer le crottin...

— Tu n'es pas bachelier, au moins?

— Hélas! non.

— Alors je te prends. C'est que mon dernier garçon d'étable était bachelier et que j'en ai assez des savants. Ton nom?

Le gars rougit jusqu'au haut du front et, avec une grimace pleine de pudeur :

— Ah! monsieur le maire, fit-il, pas devant les dames!

— Soit, tu me le diras tout bas, en arrivant à la maison.

III

— Eh bien, voyons, ce fameux nom? nous sommes seuls maintenant.

— C'est à peine si j'ose encore.

— Es-tu bête! Entre garçons!

— C'est que je m'appelle : Moncu.

— Je comprends, en effet, mon ami, que tu ne t'en vantes pas en société. J'approuve même ta retenue en cette occasion. Sois persuadé que tu ne regretteras pas ta confidence et que j'emporterai dans la tombe ton secret. En attendant, tu m'obligeras d'aller enlever le fumier qui empeste mon écurie. Pour te distraire ensuite, tu t'amuseras à nettoyer le derrière de mes oies, lequel est extraordinairement fangeux, à cause de la malpropreté des mares. C'est ce que je n'ai jamais pu obtenir de cet animal de bachelier. Alors à quoi sert cette instruction dont on nous rebat les oreilles?

Et M. le maire mit solennellement ses mains dans ses poches, comme un homme qui vient d'affirmer ses théories politiques et sociales.

— Je suis, fit-il, avec une gravité singulière, contre le baccalauréat.

Cependant son nouveau domestique n'avait pas fait vingt pas qu'il était mystérieusement rejoint par Mlle Eulalie, laquelle n'avait qu'une dent, mais suppléait au reste de son râtelier par un excès de curiosité.

— Jeune homme, lui dit-elle à voix basse.

Je suis, comme tu le vois, une vieille fille. Dis-moi ton nom, je t'en conjure; je ne le répéterai à personne et suis d'âge à tout entendre. J'ajouterai, d'ailleurs, que si tu refuses de satisfaire cette fantaisie, je te ferai flanquer demain à la porte par mon imbécile de frère qui ne voit que par mes yeux.

— Vous le voulez, noble damoiselle? C'est que c'est bien affreux.

— Va, mon trésor! Est-il un peu cochonnet, ton joli nom?

— Pas même, hélas!

— Alors tant pis. Dis tout de même.

— Je m'appelle : Nom-d'un-Chien!

— Fi! quelle horreur! un blasphème!

Et la vieille demoiselle disparut, comme Galatée, derrière les saules, mais sans chercher à se faire revoir avant.

IV

Au bout de quarante pas, la délicieuse Céleste avait, à son tour, rattrapé l'inconnu.

— Mon ami, lui dit-elle, tu vas me dire

tout bas ce fameux nom que ma tante ne saurait entendre. Quelque nom plein d'amour, n'est-ce pas ?

— Impossible.

Mais la voix de Céleste reprit avec d'indicibles caresses :

— Ne me refuse pas de satisfaire cet innocent caprice. Je ne redirai ton nom qu'à mon époux, quand je serai mariée, et dans la solitude des nuits heureuses !

— Vous auriez tort, mademoiselle Car je me nomme : Salopiau !

La délicieuse Céleste mit ses deux mignonnes mains sur la touffe de lis et de roses qui lui composait un visage, et, sans en demander plus long, s'en alla sur la pointe des pieds, gracieuse comme une bergeronnette le long d'un fleuve, étoilant des traces de sa manche légère le sable mouillé de la rive.

Quand M. Boniface, sa sœur et sa mère se retrouvèrent ensemble au dîner, ils prirent vis-à-vis les uns des autres des façons mystérieuses et évitèrent soigneusement de parler du nouveau venu. Mais, le lendemain matin, M. Boniface, seul, ayant fait dès l'aube une tournée dans ses domaines, s'aperçut rapide-

ment qu'on lui avait dérobé les plus belles de ses oies. En même temps, il chercha vainement celui qu'il avait commis à leur garde. Le garde avait disparu. M. le maire porta plainte sans tarder. Mais, bien qu'on ne fût encore que sous Louis-Philippe, la police était déjà si bien faite que jamais, au grand jamais, on ne mit la main sur le jeune voleur. C'est dommage. Car on eût admiré l'adresse avec laquelle il dissimulait son vrai nom sous un tas de pseudonymes fantaisistes.

V

Deux ans après environ, mon cher camarade, le capitaine Beaudéduit, du 4e hussards, dont je vous ai prématurément parlé, dit à son ordonnance, un des plus jolis soldats du régiment :

— Pamphile, je me marie et t'emmène par permission spéciale du colonel.

— Quel bonheur ! s'écria Pamphile qui adorait son capitaine.

— Oui, mon garçon, je suis un heureux drôle, car j'épouse une fille charmante, orpheline, ayant oncle et tante à espérances, et richement dotée dans le présent et dans l'avenir. Elle habite, il est vrai, un chien de pays, mais son oncle en est maire, et il est tout naturel que ce soit lui qui reçoive nos serments. Donc nous partons demain pour Canivet-sur-Drouille, en Vexin... Mais qu'as-tu, mon Pamphile, serais-tu subitement incommodé?

— Moi? par exemple! dit Pamphile en se raffermissant sur ses jambes.

Il était vert pomme. Jugez donc! Ce Pamphile dont la discipline militaire avait fait un guerrier sans reproche, n'était autre que le petit voleur d'oies de M. Boniface. Le remords de son crime et l'embarras de se trouver face à face avec ses victimes l'étranglaient positivement. Il fit des efforts inouïs pour ne pas accompagner Beaudéduit, qui tint ferme, ne voulant pas se présenter sans valet de chambre dans la maison de sa fiancée. Alors tout le long de la route, il essaya de dissuader son capitaine de ses projets matrimoniaux.

— Il est toujours imprudent, lui disait-il, de se marier à si longue distance. Qui vous dit

qu'il n'y a pas dans la famille de votre future quelque vice secret, quelque mystérieux défaut de santé qu'on vous cache soigneusement et dont vous serez ensuite prodigieusement incommodé? Le Vexin est un pays fiévreux où le sang est pauvre. A votre place, je ne voudrais pas me marier là. J'irais plutôt en Bourgogne, ou en Normandie, ou à Toulouse.

— Tu m'embêtes, lui répondait le capitaine en lâchant de gros nuages de tabac, ce qui est la manière de fumer des gens heureux.

VI

M. Boniface, ceint de son écharpe, est à son comptoir d'officier de l'état civil. De l'autre côté, le capitaine Beaudéduit dans son sémillant uniforme et, près de lui, tout près, Céleste, emmitouflée de blanc comme une lune qui se lève dans les brumes du soir; enfin, non loin de celle-ci, la tante Eulalie dans une toilette dont le vacarme eût excité la jalousie d'un paon ou d'un ara. On approchait du moment solen-

nel où s'échangent les anneaux quand ladite tante Eulalie, dont l'œil curieux furetait sans cesse, aperçut, dans un coin et malgré les efforts qu'il faisait pour dissimuler ses traits sous la visière trop étroite de son képi, le malheureux Pamphile, mis là de faction par Beaudéduit.

— Nom-d'un-Chien! s'écria-t-elle en se penchant vers sa nièce et la tirant par son voile pour le lui montrer.

Cette exclamation ne fut pas sans étonner l'auditoire.

— Mademoiselle, n'en continua pas moins M. le maire tout à ses glorieuses fonctions, prenez-vous pour époux le capitaine Beaudéduit?

— Salopiau! s'exclama à son tour la jolie mariée qui, ayant suivi du regard les indications de sa tante, ne pouvait réprimer sa surprise en reconnaissant le voleur d'oies tant cherché depuis deux ans.

L'étonnement de l'assistance ne fut pas diminué par cette apostrophe.

— Empoignez Moncu! s'écria enfin M. le maire, en étendant les deux mains vers Pamphile qu'il venait de découvrir aussi, ayant

suivi le mouvement de sa sœur et de sa nièce.

— Mon capitaine, sauvons-nous ! C'est une famille de fous, murmura Pamphile, en se glissant vers Beaudéduit au comble de la stupeur.

Mais le mot avait été entendu de la foule. Convaincus qu'un accès d'aliénation mentale venait de s'emparer de M. le maire et des siens, les assistants les entouraient et les maintenaient malgré leurs efforts et leurs cris. Ce fut un tohu-bohu inexprimable, une mêlée auprès de laquelle le combat des Trente fut une simple plaisanterie. Pendant ce temps, le capitaine fila, pressé par Pamphile, qui lui répétait avec conviction :

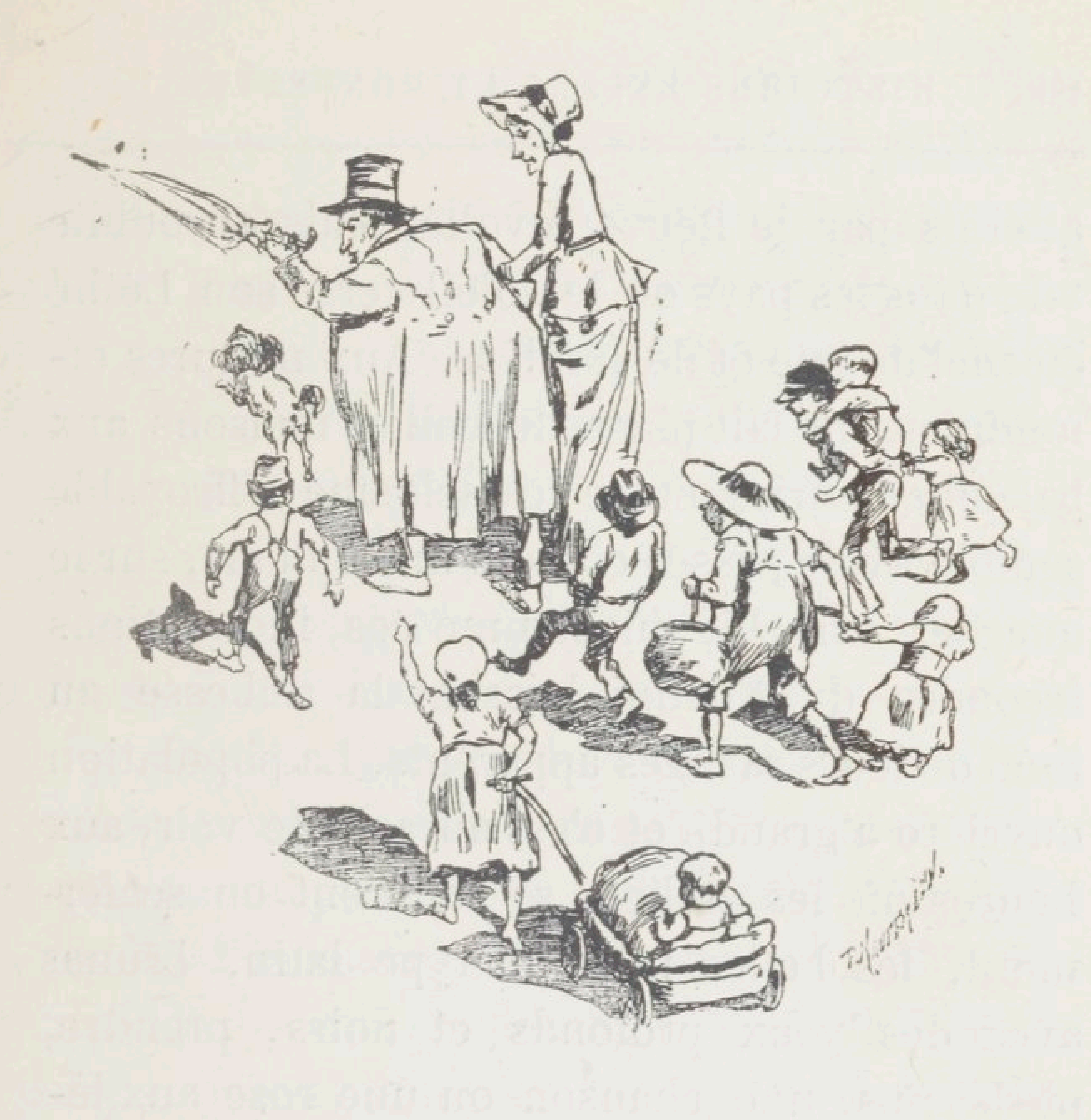
— Ne vous l'avais-je pas dit !

Le capitaine rejoignit son régiment sur l'heure, la mort dans l'âme, car il était fort amoureux de Mlle Céleste. M. Boniface et sa sœur, sans compter leur commune nièce, furent traités par l'hydrothérapie et, comme on leur flanquait des douches, chaque fois qu'ils revenaient sur cette aventure pour l'expliquer, ils prirent le parti de n'en plus parler. Ainsi l'impunité fut assurée à ce gredin de Pamphile, ce dont s'applaudissait cyniquement

cet animal de Riflandouille, dont l'âme était dénuée de toute délicatesse. — Pamphile est aujourd'hui colonel, et je lui dois le respect, conclut mélancoliquement le bon commandant Laripète.

LE

SOUFFLE DES RÉVOLUTIONS



LE

SOUFFLE DES RÉVOLUTIONS

I

Le nom du foubourg Saint-Cyprien, à Toulouse, est surtout connu par la terrible légende des dernières inondations. Légende ? Non. Mais histoire. On montre encore sur les murs de l'hospice submergé la marque rouge des étiages

atteints par le fleuve révolté. Mais on oublie vite dans les pays où le soleil verse son Léthé éternel de joie et de lumière. Aux masures effondrées ont fait place de belles maisons aux balcons fleuris, et ce cataclysme effroyable semble avoir passé, comme un baptême, sur le quartier embelli, ou comme ces inondations fécondes du Nil qui laissent la richesse au fond de leurs ravages apparents. La population ouvrière a grandi, et c'est miracle de voir, aux heures où les ateliers se rouvrent ou se ferment, les belles filles au type latin, brunes avec des yeux profonds et noirs, prendre, pieds nus, une chanson ou une rose aux lèvres, le chemin des manufactures dont les cloches en branle jettent leur appel dans le crépuscule. A côté de cet élément prolétaire, le plus dense et le plus bruyant, Saint-Cyprien possède un monde de petits rentiers qui y font une demi-villégiature dans des cottages minuscules aux jardins soigneusement cultivés. Ces bonnes gens, qui ne se hasardent jamais jusqu'au carrefour pittoresque où la Reine des Bohémiens aux cheveux crépus règne encore sur un peuple déguenillé d'étameurs et de coupeurs de chats, affectionnent la belle pro-

menade ombreuse qui borde la Garonne et au pied de laquelle, presque au niveau des eaux, dans une plaine toujours rase tondue, des pelotons de cavalerie manœuvrent à la plus grande joie des badauds et des petits polissons. C'est à cette société paisible qu'appartenaient, ou mieux qu'appartiennent encore, M. Peyrolade, ancien huissier, sa femme Pauline et son chien Protêt, ainsi nommé par le pieux souvenir que ce vieil officier ministériel avait voué à sa maudite profession. Ai-je besoin d'ajouter que M. Peyrolade n'était plus joli, que sa femme Pauline ne l'était pas devenue, ne l'ayant jamais été, et que son chien Protêt était la plus hideuse bête du monde, éclatant de graisse et chauve des pattes au museau.

II

Ayant acquis sa petite fortune en faisant toutes sortes de cochonneries au reste de l'humanité, M. Peyrolade y tenait infiniment. Le prix extraordinaire attaché par les filous aux produits de leur fâcheuse industrie est un hom-

mage indirect rendu à la vertu. Il indique, en effet, la valeur qu'ils attachent au sacrifice de leur conscience. Il est certain que M. Peyrolade n'entendait pas avoir fait taire la sienne pour des noyaux de prunes. Chacun des écus qu'il avait volés en d'inutiles débauches de papier timbré lui semblait une part de son Paradis perdu et de son salut compromis. Car il ne manquait pas d'une certaine dévotion superstitieuse et n'avait jamais oublié de faire brûler d'autant plus de cierges que l'affaire dont il demandait le succès au ciel était plus malhonnête et périlleuse pour son honneur. Ce petit travers est le plus méridional du monde. Attaché aux terrestres biens comme je viens de vous le dire, ai-je besoin d'ajouter que M. Peyrolade était conservateur à outrance, conservateur jusqu'à l'insurrection. Car il aurait culbuté sans hésiter le gouvernement pour lui imposer une mesure répressive contre le flot montant de démocraties impatientes. Quand il avait dit « Le souffle des révolutions » ses petits yeux gris d'usurier roulaient des colères épouvantables, et sa bouche grimaçait comme si ces simples mots y eussent laissé un goût amer de rhubarbe ou de chi-

cotin. Alors, Mme Peyrolade, le seul être qui consentît encore à converser avec cet imbécile, était prise par sympathie, d'un tremblement nerveux qui secouait ses trois ou quatre dents disséminées dans sa bouche qu'ombrageait une ridicule moustache, et Prôtet, mû comme par un ressort intérieur, aboyait lamentablement en agitant sa queue épilée.

III

M. Peyrolade avait toujours eu pour les matières détonantes une horreur instinctive. C'est au point qu'il ne pouvait voir transporter un simple sac de haricots sans avoir la chair de poule. Jugez un peu de la frayeur que lui devaient inspirer les derniers et lugubres exploits de la dynamite. La dynamite était devenue l'unique souci de ses veilles infécondes. La dynamite le hantait. Il n'en avait jamais vu, mais il la reconnaissait partout. Matin et soir, il faisait l'inspection du sable de ses allées; il avait fait boucher les soupiraux de sa cave et

garnir de pointes de fer les approches de son mur. Rien n'entrait dans sa maison qu'il ne le visitât lui-même avec la conscience d'un douanier. Pauline l'aidait dans cette tâche investigatrice, après avoir mis sa servante à la porte; car, comme l'avait très bien dit son mari, « on n'est jamais sûr de ces gens-là! » Protêt lui-même avait pris un air méfiant et son vilain museau se frisait, se recoquevillait comme une noix, au moindre mouvement de l'atmosphère. Lui aussi reniflait « le souffle des révolutions. » Ainsi, par un juste arrêt de la Providence, le bonheur mal gagné de ces fesse-mathieu était empoisonné par d'éternelles craintes. — Je conçois encore à la rigueur, disait Peyrolade, que ces misérables fassent sauter les monuments publics lesquels sont considérables, longs à rebâtir et leur promettent de l'ouvrage pour longtemps. On peut attribuer, dans ce cas, leur légèreté à un amour immodéré du travail. Mais ma maison, ma pauvre maison! Quel autre motif invoquer, pour la disperser en l'air, qu'une soif odieuse de pillage et d'abominables instincts de destruction? — Le fait est, ajoutait Pauline, qu'ils feraient infiniment mieux de s'attaquer au musée qui contient un tas de nu-

dités offensantes pour les regards des femmes bien élevées ! Et madame Peyrolade se signait en pensant aux Vénus peintes ou sculptées dont les formes irréprochables lui avaient toujours inspiré un souverain et dévot mépris.

IV

J'ai toujours pensé que le Hasard aimait à rire.

On ne saurait d'ailleurs expliquer autrement l'étonnante aventure dont le couple fut victime et le rôle qu'y joua l'infortuné Protêt. J'ai dit que Protêt était méfiant ; mais pas à l'endroit des choses qui se mangent. En matière de comestibles, sa gourmandise faisait taire immédiatement la prudence dont il témoignait ordinairement. C'est ainsi que, dans une des promenades où il accompagnait toujours ses maîtres vénérés, après avoir passé un temps ridicule à flairer en grognant, au pied d'un reverbère, une fuite de gaz dont l'odeur avait attiré son attention, ce qui inspira à M. Peyrolade une phrase remarquable sur

l'intelligence des animaux, Protêt commit l'imprudence d'avaler, sans le fouiller avec soin, un morceau de gâteau encore enveloppé de papier et abandonné sur le chemin. C'est ainsi qu'outre la partie nutritive de ce petit paquet, il ingurgita une assez longue ficelle qui avait servi à l'envelopper. Vous savez la rapidité de digestion du chien, laquelle n'est dépassée que par celle du canard. Vous ne serez donc pas étonné d'apprendre qu'une heure après, le chien de M. Peyrolade continuait sa course, emportant, sous sa queue, un petit appendice de corde qui s'y tortillait le plus drôlement du monde. M. et Mme Peyrolade, qui avaient la vue mauvaise, ne s'en aperçurent pas; mais les gamins s'en amusèrent beaucoup, poursuivant le malheureux Protêt avec de grands éclats de rire, sous la malédiction du vieil huissier indigné et de sa moitié.

Cet accident les décida à rentrer plus tôt que de coutume. Protêt, qui les précédait et qui était frileux comme un chanoine, s'en vint immédiatement se blottir auprès de l'âtre où flambait un feu clair de genevrottes. Mal lui en prit; car, un instant après, avec un bruit effroyable, il sautait comme un baril de poudre,

dispersé aux quatre coins de la chambre par cette abominable détonation. Le feu s'était mis au bout de chanvre qu'il traînait à son derrière et qui, faisant office de mèche, l'avait transmis au gaz hydrogène carburé dont il s'était imprudemment rempli au pied du reverbère.

Mais cette explication si simple et si parfaitement conforme aux lois saintes de la physique est absolument repoussée par les époux Peyrolade. Pour eux le doute n'est pas permis. Ce sont les enfants qui ont poursuivi Protêt, qui lui ont mis une pastille de dynamite sous la queue, et « le souffle des révolutions » est encore responsable de sa fin déplorable. Cette version est généralement acceptée par leurs voisins. Il est convenu et avéré maintenant, de ce côté-là de la Garonne, que les gosses des anarchistes s'amusent à faire sauter les chiens des conservateurs. Aussi, pourriez-vous remarquer, si vous étiez ici depuis quelques jours, que les petits propriétaires du faubourg Saint-Cyprien ne sortent plus sur la promenade qu'avec leurs chiens dans leurs bras.

BONNE ACTION CHATIÉE



BONNE ACTION CHATIÉE

I

Il était d'un beau vert clair avec des reflets bleus autour du bec et de petites plumes rouges qui lui bordaient les ailes. Aussi érudit qu'agréable à voir, il causait de toutes choses

comme un avocat ou un député, sans y entendre d'ailleurs davantage. Comme les faiseurs d'économie politique il répétait toujours les mêmes mots sans les avoir jamais définis, et tout le monde l'admirait. C'était, pour me résumer, un perroquet qui avait eu grand tort de ne pas naître homme, car il eût été appelé aux plus hautes destinées de notre espèce. Bon garçon d'oiseau avec cela, aimant le vin à défaut des filles; car la barbarie de mes pareils l'avait fait célibataire. Notre vieil ami l'amiral Le Kelpudubec l'avait autrefois rapporté à une certaine damoiselle de Vaudoré dont les aïeux avaient peut-être été aux croisades, mais comme concierges, une belle créature, ma foi, et qui était bien bonne de se flanquer de la noblesse avec une chute de reins qui pouvait si bien s'en passer. Car où allons-nous si les charmes personnels d'une femme ne suffisent plus à la *motiver* dans la vie (ce verbe charmant est de Théophile Gautier)? Si jamais on rétablit la royauté en ma faveur, ce que je souhaite à mon pays, savez-vous comment je choisirai une souveraine à mon peuple? Eh bien, je louerai au musée de Cluny le trône de Louis-le-Gros et j'y ferai asseoir

toutes les vilaines de mes États, jusqu'à ce que l'une d'elles en fasse éclater les deux bras. A celle-là le titre glorieux de Bellefessière Ire, Régente en cas de mon décès. Revenons à la damoiselle de Vaudoré. Elle nomma son perroquet Gontran et le bourra de sucreries et de caresses jusqu'à ce qu'elle fût obligée de le laisser en gage chez une dame Minaret à qui elle avait complètement omis de payer son loyer. L'abus des nourritures succulentes avait donné au malheureux oiseau un commencement de diabète, plus une calvitie de la moitié du corps, ce qui en faisait, au demeurant, une assez vilaine bête. *Sic transit gloria mundi.*

II

La dame Minaret n'était pas une méchante personne. Elle était même de la Société protectrice des animaux et ne manquait jamais d'invectiver les cochers de fiacres qui battaient leurs chevaux, — à moins qu'elle ne fût elle-

même dans la voiture, parce qu'elle aimait à être rondement menée. Elle n'étrangla pas Gontran, comme l'eussent fait beaucoup de mauvais maîtres; mais à cause de sa laideur elle le relégua dans l'endroit le plus fâcheux de son appartement, j'entends dans celui où l'on a coutume d'aller seul jouer le dernier acte de la digestion, lequel est un monologue très antérieur à ceux de Coquelin cadet. Mme Minaret tenant une table d'hôte, ledit lieu était extrêmement fréquenté et là le malheureux oiseau dut, comme M. Purgon, perdre l'habitude de parler à des visages. Il fit contre fortune bon cœur, bien que visiblement humilié par cet exil. Recroquevillé dans ce qui lui restait de menu duvet, il médita sur la grandeur et la décadence des destinées. De prolixe qu'il était comme un politicien, il devint muet comme un radis. Mais qui l'eût regardé de près et observé avec finesse n'eût pas été dupe de son recueillement, lequel était celui des gens qui étudient. Parfois son gosier semblait frémir sur des gammes inférieures qui ne sortaient pas. *Timeo virum unius libri*, a dit Thomas d'Aquin dans un latin de restaurateur. Moi je crains l'homme qui n'a pas de livre du

tout et qui pense. La force, en ce bas monde, est aux silencieux. Seuls, en effet, ils ne révèlent pas à leurs contemporains l'abîme de sottise qui est au fond de toute âme humaine. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi des perroquets? Donc Gontran ne disait rien, mais il n'en était que plus redoutable à l'avenir.

III

Si vous aviez vu ce jour-là Eva, vous en seriez devenus amoureux fous. Qui, Eva? Mais Mlle Eva des Palombes, la future du gracieux Maurice des Ormeaux, capitaine au 3e hussards, un homme exquis et des plus nobles façons. Elle était à son bras pour la première fois, et tous deux, avec l'autorisation des parents, abandonnés l'un à l'autre pour quelques heures, cherchaient un nid à leurs légitimes amours, j'entends un appartement pour s'y installer tout de suite après la noce. C'est joli tout de même à regarder une vierge pour de bon, dans l'éclat de sa chasteté pleine de désirs, toute

rayonnante de l'inconnu qui la tente et comme attirée vers les fleurs d'un abîme. Telle elle marchait dans la clarté de sa joie et la lumière de son amour, penchée pudiquement sur le cavalier qui avait pris la forme de son rêve; et lui, son air était triomphant et d'une insolence douce. Un écriteau les fit entrer chez Mme Minaret. Ils y trouvèrent précisément ce qu'ils cherchaient, un logement au troisième, en plein soleil, avec un balcon pour mettre des fleurs, celui-là même dont la damoiselle de Vaudoré avait précieusement omis de payer les termes. Comme on achevait de conclure la location, le hasard fit qu'on sortit l'infortuné Gontran de sa détestable retraite pour nettoyer sa cage. A peine la sensible Eva l'eut-elle vu qu'elle se prit pour l'oiseau délaissé d'une tendresse et d'une pitié sans pareilles.

— Oh! la pauvre bête! fit-elle. Comme elle est déplumée! Ne pourrait-on lui mettre de la ouate sur les ailes?

— Voilà un gaillard dont je voudrais bien me débarrasser, répondit philosophiquement Mme Minaret.

— Oh! mon Maurice! achetons-le! reprit la charmante créature. Nous ferons une bonne

action! cet animal a l'air si malheureux ici! Nous le soignerons, nous le traiterons par l'hydrothérapie qui a si bien rétabli votre oncle.

Et comme Maurice ne semblait pas autrement enthousiaste de cette acquisition, elle se pencha à son oreille, de si près que son souffle était une caresse :

— Ce sera pour attendre notre premier enfant! murmura-t-elle tout bas.

Maurice ne résista pas davantage et il fut convenu que l'on retrouverait Gontran installé dans une cage neuve le soir où l'on viendrait reposer, pour la première fois, sous ce toit élevé à la dignité de conjugal.

C'est ainsi qu'il était écrit que Gontran ne quitterait pas la maison.

IV

Si j'étais un de ces narrateurs impudiques qui ne perdent pas l'occasion d'entr'ouvrir les rideaux du lit de leur prochain et même d'en soulever la couverture, j'aurais belle à vous

conter comment la délicieuse Eva des Palombes perdit en une nuit le fruit de dix-huit ans de vertu, et la glorieuse façon dont le capitaine lui enseigna pour jamais le mépris de la sagesse. C'est dans le programme, et il n'est pas de fille sensée qui, après cette première leçon, n'ait envie de s'écrier : « Mon Dieu, que j'ai été bête ! » J'entends : de fille ayant pris au sérieux ses fonctions antérieures de demoiselle. Car j'en sais qui n'iraient pour rien au monde à cette première, sans avoir répété généralement et même plusieurs fois, et même répété de nombreux raccords. Mais je vous ai dit qu'Eva était une vierge pour de bon, et quelle vierge ! Blanche comme un lis, blonde comme un rayon de soleil, avec des chairs fouettées de rose tendre comme certaines variétés de tulipes. Ah ! capitaine ! cherchez un autre pour vous plaindre. L'Aurore vint trop tôt dénouer de ses doigts de roses la couronne de leurs voluptés (Attrape, Parny !). Eva sortit du lit la première et, toute honteuse dans sa grande chemise déchirée, se réfugia dans le cabinet de toilette qui n'était séparé de sa chambre que par une portière. Maurice à son tour se leva et ouvrit tout

grands les rideaux à une vraie fusée de soleil.

Soudain noyé de cette lumière joyeuse et reconnaissant l'appartement où il avait été jadis si heureux, Gontran, dont on avait apporté la cage dans la chambre, suivant les conventions que j'ai dites, eut un éblouissement. Sa langue si longtemps muette se délia soudain et il se mit à clamer son bonheur avec un vacarme épouvantable. Ce fut alors qu'on put voir qu'il n'avait pas perdu son temps dans le silence du cabinet (l'expression est consacrée et ne fut jamais plus juste). Car, avec une fidélité admirable, mais en enflant considérablement leur intensité, il se mit à reproduire tumultueusement tous les bruits qu'il avait entendus dans le *buen retiro* de Mme Minaret. Ce fut un déchaînement d'ouragan, une colère d'Eole sans *quos ego* pour la calmer, une musique endiablée de vents saluant la liberté, une tempête non pas dans un crâne mais ailleurs. On dut l'entendre jusqu'à Soissons dont les habitants frémirent d'aise, étant grands connaisseurs en ce genre d'orchestration.

Cependant la pauvre Eva, derrière sa portière, entendait ce charivari et, croyant son mari seul dans la chambre, conçut une indi-

gnation si grande contre ce procédé indélicat qu'elle s'enfuit par une porte dérobée, s'habilla à la hâte chez Mme Minaret et courut se jeter, en pleurant, dans les bras de sa mère, lui jurant qu'elle ne resterait pas une heure de plus avec un homme si mal élevé.

Tout s'expliqua, par la suite. L'infâme Gontran fut vendu à un marchand d'oiseaux et fait, à la devanture de sa boutique, la joie des petits polissons. Eva et Maurice n'ont plus d'ailleurs besoin de lui. Depuis trois jours, ils ont un fils qui s'appelle Pancrace, comme l'oncle hydrothérapéteux!

LE MADGYAR ET LE TAILLEUR



LE MADGYAR ET LE TAILLEUR

Au peintre Léon Fauré.

I

Ce n'est pas de ce côté-ci seulement des Alpes que M. Dimanche est quelquefois berné par les fils de famille. Peut-être même n'est-ce plus que de l'autre côté. Car il me semble que nous avons contracté des mœurs tout à fait impertinentes pour le souvenir de nos aïeux,

les joyeux « débiteurs et emprunteurs » comme les nommait mon maître Rabelais. Non pas que la malhonnêteté ait cessé de fleurir dans notre glorieux pays, mais ce n'est plus guère au détriment des marchands de culottes et autres menus fournisseurs qu'elle s'exerce. Voler le fretin est vraiment affaire de petites gens et nous faisons plus grand que cela. Parlez-moi des immenses entreprises où l'on ruine un cent de familles entre ses deux repas. Voilà qui est autrement louable que de faire courir un pauvre commerçant après son argent. Le doux Panurge a fait place à Mercadet. Moi, je regrette le doux Panurge. Mais il paraît qu'il n'en est pas encore ainsi sur toute la surface du globe, et qu'en Hongrie, par exemple, il est encore de bon ton de solder le plus longtemps possible ses comptes en belle monnaie de singe. Ainsi faisait le prince Ladislas Capador, un des plus nobles hommes de Pesth et des plus élégants, et qui, au commencement de l'hiver qui finit, devait à son tailleur, le juif Mathias Truc, quatre ou cinq années pleines de coûteuses fournitures, ce qui n'est pas un mérite infime, car tout le monde sait que les fils d'Israël n'aiment pas à voir courir leurs

écus sur le dos et les jambes de leurs contemporains, mais préfèrent de beaucoup les tenir dans leurs escarcelles, ou les prêter à beau revenu usuraire. Aussi le juif Mathias Truc, en se rendant, fin novembre, chez son aristocratique client, avait-il juré tout bas de n'en sortir qu'avec un solide acompte en espèces, plus un chapelet de « pons bedits pillets ». Mais qui dira la vanité de nos rêves!

II

— Vous tombez bien, mon bon Mathias, car j'allais vous mander incontinent, dit le joyeux Ladislas à son visiteur.

— Mon prince me flatte, répondit celui-ci et n'est pas incontinent qui veut, à mon âge, répondit Mathias. Je suis ravi d'ailleurs que Votre Altesse ait eu la même pensée que moi. Je n'aurais jamais osé lui apporter sa note, et c'est par le plus grand des hasards que je l'ai dans ma poche. Nonobstant la voici :

Et Mathias tira de son portefeuille graisseux

un mémoire sur lequel Ladislas ne daigna pas même jeter les yeux.

— Il s'agit bien vraiment de ces vétilles, dit le grand seigneur.

— Si, cependant mon prince...

— Je vous répète, Mathias, que vous êtes à cent lieues du sujet que nous avons à traiter ensemble. Rentrez donc votre papier à cigarettes. Je ne fume pas à jeun. D'ailleurs, ma future ne peut pas sentir l'odeur du tabac.

— Mon prince se marie ?

— Vraisemblablement et si cela ne vous fâche pas. Connaissez-vous la comtesse Keskipruth ?

— La plus riche héritière de toute la Hongrie !

— Une centaine de millions, en effet, et des espérances. Veuve, mais jeune encore et le cœur inflammable. Mon affaire est en bon chemin. Mais la comtesse est fantasque ; je suis obligé, pour lui plaire, à lui chercher de continuels amusements. Elle donne samedi une redoute à laquelle toute la noblesse du pays est invitée. Ce sera une fête vraiment royale et j'ai eu une idée que je crois originale, originale et bien faite pour frapper, en ma faveur, le coup décisif. C'est pour l'exécuter que j'ai besoin de toi.

— Je suis au service de Votre Altesse.

— Je voudrais que tu me rédigeasses, à cette occasion, deux costumes, l'un de montreur d'ours Bohémien et l'autre d'ours. Comprends-tu?

— A merveille! Mais ce sera un vrai tour de force de vous livrer cela en trois jours, et j'espère bien que, lorsque je vous l'apporterai samedi, vous me ferez une petite avance sur mon arriéré?

— C'est la moindre des choses, conclut Ladislas en congédiant, d'un geste plein de noblesse, son crédule créancier.

— Cent millions, murmurait Mathias en se retirant. Je ne suis pas fâché, au fond, d'avoir repris mon mémoire. Je le corserai en conséquence.

Et il se frottait les mains, tout en retrouvant ses jambes de vingt ans pour descendre l'escalier.

III

— Voici, mon prince! Êtes-vous content?

— Pas mal, en effet, Mathias. La peau de

l'ours est-elle solide et bien cousue ? Il ne faudrait pas qu'il en sortît quelque indécence devant une pareille assemblée.

— Un vrai sac, mon prince, une prison de fourrure et dont l'homme le plus vigoureux ne saurait sortir tout seul.

— A la bonne heure !

— Alors je vais toucher ma petite avance ?

— J'ai mieux à t'offrir que de l'argent.

— De l'or? En effet, je le préfère.

— Mieux que tout cela! te dis-je. As-tu jamais vu une redoute dans le grand monde ?

— Votre Altesse sait bien que je n'y serais pas reçu?

— Eh bien ! moi, je veux que tu connaisses cet admirable spectacle.

— Mon prince plaisante.

— Pas le moins du monde. N'as-tu pas remarqué que je te traitais, depuis quelque temps déjà, bien moins comme mon tailleur que comme mon ami?

— En effet, il y a fort longtemps que Votre Altesse ne m'a rappelé ma profession.

— Or je ne rougis pas de mes amis, moi ! D'ailleurs, sous cette peau d'ours personne ne pourra te reconnaître. On verra seulement que

tu es en ma compagnie et cela suffira à te faire considérer de tous. Je ne te défendrai pas, quand la glace sera rompue, de faire l'éloge de ta maison à tous mes nobles compagnons. Une clientèle superbe que je te mets là dans la main! Une vraie fortune! Tu t'y prendras finement en disant par exemple, aux gens : — Cher comte, où avez-vous acheté cet habit à la française? Vous êtes mis comme un cocher de fiacre ! ou bien : — Marquis renoncez donc franchement à la *Belle Jardinière* et laissez-moi faire vos pantalons. Je ne te donne pas deux heures pour être à tu et à toi avec ce que Pesth contient de plus gommeux et pour emporter des commandes de quoi occuper le reste de tes jours!

Cette perspective faisait baver de joie le pauvre Mathias. Voir une redoute et faire des affaires en même temps! S'enrichir en s'amusant! Le tailleur leva vers le Madgyar un regard mouillé de larmes de reconnaissance.

— Habillons-nous! dit le prince, en répondant, avec beaucoup de bienveillance à cette silencieuse effusion.

Deux heures après, Mathias était entré dans la peau de l'ours où de robustes mains l'avaient

consciencieusement bouclé, et le joyeux Ladislas, en Bohémien, armé d'un fouet, avec des bottes énormes, lui mettait au cou un beau collier d'argent avec une chaîne.

— Le coup de l'étrier!

Un domestique apporta deux verres sur un plateau.

— A ta santé, maître Mathias.

— Quoi, Votre Altesse me ferait l'honneur de trinquer avec moi!

— Certainement.

Le prince se contenta de choquer son verre contre celui du tailleur. Mais Mathias vida consciencieusement le sien jusqu'à la dernière goutte.

IV

Une merveille cette redoute! D'abord, la comtesse Keskipruth était une admirable personne qui emplissait les salons du seul rayonnement de sa beauté. Quand les Hongroises se mêlent d'être belles, elles ne font pas les choses à demi. J'en ai connu qui étaient un vé-

ritable éblouissement, un poème de chair, l'immédiate damnation. Telle était la future du prince Ladislas, bien que les choses fussent moins avancées que ne l'avait dit celui-ci. Autour d'elle un cénacle de femmes dont la moindre eût mérité qu'on brûlât Ilion pour elle et qu'on décapitât une douzaine de Saint Jean-Baptiste. Un bourdonnement de ruche humaine sur ce bouquet, tous les compliments bavards d'un monde de désœuvrés vêtus le plus galamment du monde. Ajoutez à cette scène un décor vraiment somptueux, le luxe que comporte une fortune sans égale. Le dernier des domestiques qui circulaient, enrégimentés par un majordome stratégiste, était plus galonné que dix maréchaux de France.

Tout en étouffant sous sa peau d'ours, le juif Mathias était dans un indescriptible enchantement. Son entrée au bout de la chaîne de fer que tenait, par l'autre bout, le prince Ladislas, avait été le grand succès de la soirée. Le prince qui avait le genre d'esprit dénommé « bagout » dans les sociétés où Rivarol eût passé pour une bête, fit un boniment de saltimbanque qui fut jugé fort comique. La comtesse Keskipruth en devint, sur le coup, sérieusement amoureuse.

Tout à coup, les premières mesures d'une redowa ayant résonné, le prince s'élança vers la comtesse; mais ce ne fut pas sans avoir au préalable solidement enchaîné son ours après une des massives colonnes qui soutenaient le plafond de la grande salle, précaution qui redoubla l'hilarité de l'assistance. Alors commença pour Mathias une série d'épreuves nouvelles, tous les gens qui ne dansaient pas venant le taquiner, le caresser, lui débiter mille sottises, le tirer doucement par les oreilles. Soudain, le faux ours se mit à se tordre dans d'épouvantables convulsions, secouant désespérément sa chaîne et tirant sur ses liens, sans les pouvoir rompre, pour se rouler à terre comme font les gens qui souffrent du ventre. En même temps, le cercle qui l'entourait s'élargit subitement et tous ceux qui le formaient de s'enfuir en se bouchant le nez avec des grimaces de la plus vive indignation.

Le petit verre que l'infâme Ladislas avait offert à son créancier, au moment du départ, était un purgatif foudroyant.

Bah! Il faut bien rire!

LE

VOTE DE M. VAN DEN TRUFF



LE

VOTE DE M. VAN DEN TRUFF

I

Un petit gros homme M. Van den Truff, avec de larges favoris en nageoires ouvertes, un ventre proéminent, deux jambes grêles et un air d'importance qui donnait, à première vue, envie de le gifler. Le maladroit qui l'eût

piqué avec une épingle en eût fait sortir plus de billevesées que de choses sublimes, et il était plutôt comparable à une outre gonflée de vent qu'à une amphore pleine de vin généreux. C'était néanmoins un pédant bourré de science tudesque; aussi était-il, dans sa petite ville, l'agent le plus actif des ambitions germaniques de l'autre côté de la Meuse. Il ne jurait que par l'Allemagne et la destruction des races latines qui, à son avis, avaient fait leur temps par la nécessité d'un empire solide représentant l'œuvre de Charlemagne et par la prussification de toute l'Europe occidentale. Son cabinet de travail était tapissé de cartes où ces belles idées étaient graphiquement développées avec des encres de toutes les couleurs. Il ne laissait à la France que les provinces basques et lui annexait, par système de compensation, le val d'Andorre. Il faisait beau l'entendre discourir dans les brasseries sur ces nouveautés géographico-politiques, dans une langue pâteuse, amphigourique, enflée d'Hégel et suffisant à expliquer son horreur pour la patrie de Diderot, de Montaigne et de Rabelais.

Tout cela ne l'empêchait pas, d'ailleurs, d'être formidablement cocu.

II

C'est que Mme Van den Truff (entre gens de son entourage intime, Héloïse) était infiniment plus aimable que lui. C'était une de ses filles du Nord que l'invasion espagnole a transformées. Car si le duc d'Albe persécuta quelque peu les Flandres, il rendit un immense service aux fidèles amis de la beauté féminine. En effet, du croisement des races sortit un des plus beaux types de femmes que j'aie vus. On commence à le rencontrer aux Ardennes. Imaginez de splendides créatures ayant les charmes opulents des filles de Rubens avec des teints admirablement pâles, des yeux noirs et une chevelure sombre comme la Nuit. D'autres sont simplement d'un roux vénitien foncé tout à fait somptueux de ton. Ma parole, camarades, ça vaut le voyage, comme celui de Provence pour y trouver, à Agde, des Grecques contemporaines de Phidias. Je reviens à cet excellent duc d'Albe, si méchamment calomnié par M. Sardou et à Héloïse Van den Truff, la

légitime épouse du petit gros homme avec de larges favoris en nageoires ouvertes. Cette « honneste » dame avait, comme je l'ai fait pressentir plus haut, un amant. Celui-ci était le joli conseiller Moulaër, un doux philosophe qui méprisait profondément les questions internationales et leur préférait de beaucoup les joies de l'amour. En voilà un qui aurait donné toute la navigation du Danube, plus l'équilibre du budget turc et bien d'autres balivernes encore pour un simple baiser sur deux lèvres roses ! Quant à la clef des Dardanelles, il l'eût cédée au premier marchand de ferrailles venu pour un simple regard de charcutière.

O Moulaër, comme je te comprends ! Et comme la paix du monde serait pour longtemps assurée si tous les autres étaient comme nous !

III

Le temps des élections sénatoriales était venu. C'était pour M. Van den Truff une époque tout à fait critique, capitale et intéressante.

Car il s'agissait de faire élire un homme absolument dévoué à la germanisation future, un atroce juif nommé Isaac Snob, dont la nomination aurait l'importance d'une profession de foi en l'honneur de l'annexion. Pour le conseiller Moulaër, ce n'était pas, d'ailleurs, un temps indifférent non plus. Car, tandis que M. Van den Truff allait bavarder dans les cabarets et faire de la propagande, lui, Moulaër, prenait d'excellentes lippées d'amour avec sa femme et s'en donnait à tire-larigo de ce que vous savez aussi bien que moi. Héloïse aussi aurait bien voulu que cela durât toujours, et, comme elle était dévote, elle faisait une neuvaine pour qu'il y eût ballottage et que tout fût à recommencer. Dieu ne pouvait manquer de l'ouïr favorablement pour la grande ardeur de ses prières et la sainteté de leur cause.

Cependant, le grand jour approchant, M. Van den Truff avait préparé son bulletin de vote avec un soin religieux. Sur un admirable petit morceau de papier de choix il avait inscrit le nom d'Isaac Snob et l'avait entouré d'une arabesque décorative, dont les quatre coins figuraient des casques prussiens et dont le tout composait un encadrement d'emblèmes

ingénieux. Il avait passé sept ou huit heures à cette inepte occupation et, ce miracle de sottise achevé, l'avait mis dans la poche de sa culotte.

Le grand jour venu, il sortit dès l'aube, radieux et triomphant, car il avait trois bonnes lieues à faire à pied pour aller déposer dans l'urne son tant précieux bulletin.

Je ne mentirai pas en affirmant qu'une demi-heure à peine après son départ, M. le conseiller Moulaër avait pris galamment sa place dans le lit de Mme Van den Truff. Ne me demandez pas pourquoi faire. Je feindrais de l'ignorer pour vous donner une haute idée de ma belle éducation. Mais si quelque dame s'ennuie jamais un matin, toute seule dans son lit, après le départ de son mari, je suis prêt à lui conter tout bas la chose.... sans d'ailleurs dire le moindre mot inconvenant.

IV

Qui jure ainsi sur le grand chemin, en tapant du pied et en se démenant comme un diable ?

C'est M. Van den Truff, mes amis, ce bon M. Van den Truff qui s'est aperçu, juste à mi-route, qu'il avait oublié son petit chef-d'œuvre graphique, son tant estimé petit papier. Pour se faire plus beau, n'avait-il pas mis sa culotte neuve, oubliant le fameux bulletin dans la poche de l'autre. L'autre ! Parbleu ! Elle était au pied de son lit : il la voyait comme je vous vois, sur une chaise, les jambes pendantes. Tant pis ! il voterait comme tout le monde sur le premier chiffon blanc venu. Mais avoir perdu tant de peine ! Non ! morbleu ! Cela ne sera pas dit. M. Van den Truff rebroussa résolûment chemin et se mit à courir dans le sens de sa maison, soufflant comme un phoque, suant comme un saule dont le vent penche la chevelure dans l'eau, blasphémant comme un hérétique, envoyant l'univers entier à tous les diables, et lui-même avec le reste de l'univers.

— Ah ! mon Dieu ! fit Héloïse en l'entendant mettre la clef dans la serrure.

— Je regrette bien d'être ici ! dit le conseiller Moulaër.

Et, tout en exprimant cette plainte, il plongeait sous les couvertures, ce qui est toujours

prudent en pareil cas et souvent agréable dans les autres.

Mais M. Van den Truff, honteux de sa distraction, n'avait aucune envie de faire le matamore. Les rideaux fermés laissaient la chambre dans une obscurité presque complète. D'ailleurs, il pensait bien à regarder s'il y avait quelqu'un dans le lit de sa femme !

— Chut ! C'est moi, Bobonne ! Ne te réveille pas !

Je vous prie de croire que Bobonne n'alluma pas la lumière. Le conseiller Moulaër, non plus, n'eut aucune envie de se signaler par quelques amusements pyrotechniques. Tous deux firent les morts, ce qui est charmant, à la condition toutefois de ne pas l'être pour de bon.

M. Van den Truff avait déjà refermé silencieusement la porte et s'était remis en route. Il avait trouvé son pantalon à l'endroit prévu et, dans la poche, son papier plié en deux comme il l'avait mis lui-même la veille.

Aussi l'ayant précieusement serré dans sa nouvelle culotte, se remit-il à courir comme si des fusées lui brûlaient le derrière. Ce n'était plus un homme, mais un cerf de la tête aux pieds.

V

Il arriva, fut acclamé par quelques imbéciles et jeta son bulletin dans l'urne. Puis il attendit. Il attendit le dépouillement du scrutin, se disant avec orgueil :

— Je suis sûr qu'on devinera que c'est moi !

O triomphe inattendu ! Il fut nommé assesseur pour présider à cette importante opération. Elle commença, avec les pointages usités, les répétitions demandées et tout le train-train ordinaire.

Tout à coup l'homme honorable qui appelait les noms, après avoir déplié les bulletins, rougit, fit une grimace épouvantable, froissa vivement le petit papier qu'il venait de lire et le jeta violemment à terre.

— Bulletin nul ! fit-il d'une voix indignée.

— Pourquoi ça ! demanda M. Van den Truff avec sévérité.

— Bulletin nul, vous dis-je ? c'est une mauvaise plaisanterie.

— Il n'y a pas de plaisanterie qui tienne ! reprit M. Van den Truff, je veux voir.

— Vous êtez fou !

— Je veux voir ! vous répété-je ! c'est mon droit !

— Eh bien ! que le diable vous emporte et regardez si cela vous amuse !

M. Van den Truff bondit sur la boulette de papier, la déroula avec fureur et lut ceci :

« Demain, cet animal de Van den Truff part à quatre heures du matin. Je t'attends à cinq au plus tard, mon chéri. Nous ferons la fête ! Je ne te dis que ça !

« Ta fidèle,

« HÉLOÏSE. »

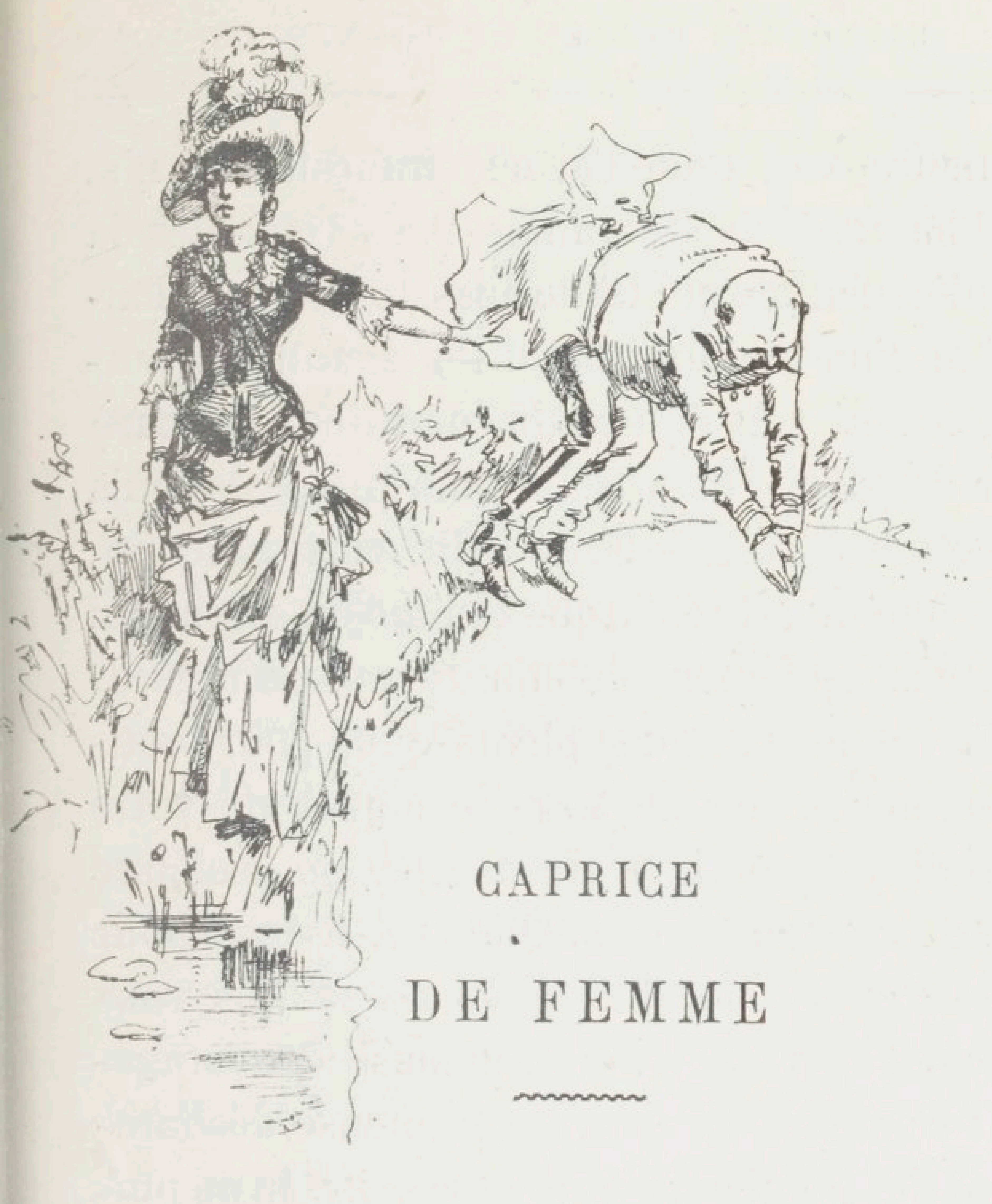
— Êtes-vous content, maintenant ? demanda l'homme honorable qui dépouillait le scrutin.

M. Van den Truff était vert-pomme. Il balbutiait et ne comprenait pas. C'était bien simple pourtant. Il avait fouillé dans la culotte du conseiller Moulaër, laquelle avait remplacé la sienne au pied du lit et il en avait extrait le rendez-vous donné la veille, par sa femme, à son ami.

Cependant tout le monde réclamait la lecture à haute voix du bulletin pour juger de son cas de nullité. Il fallut bien en passer par là, et je vous prie de croire qu'on s'amusa ferme aux dépens du pauvre Van den Truff. Celui-ci voulut échapper, à toute force, au ridicule et déclara qu'il était l'auteur de cet écrit et avait simplement voulu faire une fumisterie. Mais alors l'homme honorable qui lisait les noms et qu'il venait de malmener, fit dresser procès-verbal immédiatement contre lui. Il fut condamné à huit jours de prison et perdit, sans retour, la confiance du gouvernement allemand.

Tout cela ne l'empêcha pas, d'ailleurs, d'être ce que j'ai dit plus haut. Car c'est un genre de place qu'on garde plus longtemps qu'une préfecture.

CAPRICE DE FEMME



CAPRICE DE FEMME

I

« Cruelle Herminie,

» Sans qu'il me soit permis de vous le reprocher positivement, puisque ni la Nature, ni la Loi ne m'ont donné sur vous les droits qu'il me serait si doux d'exercer, voici trois ans que je souffre pour vous, trois ans que votre inconcevable rigueur fait de moi le major le plus

malheureux de toute l'armée française. Je n'ai pas l'habitude de me vanter, mais vous êtes la première femme qui traite aussi légèrement l'affection d'un homme que ni ses avantages personnels, ni son éducation n'avaient préparé pour de pareils mépris. Depuis que je languis sottement à vos pieds, soit dit sans rancune, beaucoup m'ont remarqué et aimé en secret qui n'ont pas seulement obtenu de moi un regard. Voilà trente-six mois pleins que, pour vous plaire, je fais tous les soirs le piquet de votre conseiller de mari, ce qui m'a fait pousser une forêt de cheveux blancs. Que faut-il donc pour vous attendrir, méchante? Je ne saurais vous le cacher davantage : un immense découragement s'empare de moi, un immense découragement et un gigantesque désespoir. Je ne puis ni supporter plus longtemps une situation aussi intolérable ni renoncer à vous à qui j'ai tout sacrifié. De sinistres projets et des idées qui vous feraient frémir hantent mon cerveau. Je ne sais plus où je vais, mais je me sens sur le bord d'un abîme. Vous seule pouvez me sauver et cela serait équitable, puisque vous êtes seule la cause de tous mes maux. Je vous demande un rendez-vous suprême, un rendez-

vous où je puisse vous montrer mon âme à nu dans l'horreur de ses tourments et implorer encore une fois votre pitié. Ce sera le dernier, je vous le jure. Je vous attends donc ce soir, après l'infernal piquet, dans le petit bois qui borde votre parc et où je vous ai rencontrée pour la première fois. C'est un lieu solitaire entre tous, solitaire et mystérieux avec ses ombres épaisses, ses grands arbres silencieux et le torrent qui roule au bas ses eaux tumultueuses et profondes. Vous êtes-vous jamais penchée sur ce gouffre? C'est épouvantable et il me donne le vertige à moi qui ne sais pas nager. Brrr! un homme tombé là serait à jamais perdu. Ne m'y laissez pas seul longtemps, je vous en conjure. Et maintenant j'ai dit ! Comme le condamné j'attends mon sort. Quoi que vous décidiez, cruelle Herminie, à vous à jamais et jusqu'au dernier soupir.

« LAFLEUR DE MONTUTU. »

Quand il eut fini d'écrire cette lettre qu'il jugeait irrésistible, le major Lafleur de Montutu, gentilhomme français et officier estimé, sonna son ordonnance, la lui remit en lui don-

nant les instructions nécessaires pour la faire parvenir à son adresse.

— Grégoire, ajouta-t-il d'une voix solennelle, reviens vite, car j'ai de graves instructions à te donner et j'ai besoin de ton dévouement.

Puis, Grégoire étant parti, il alluma une pipe et tomba dans une lente rêverie.

II

Lorsque dame Herminie de Bichonnoir, légitime épouse du conseiller Onésime-Périclès de Bichonnoir, magistrat de son état et non moins cocu que magistrat, eut reçu des mains de Grégoire l'épître du major, elle la lut en souriant d'abord, puis parut sensiblement en proie à une vive perplexité. Car ce n'était pas une méchante personne que cette grassouillette conseillère, méchante ni impitoyable aux amoureux. Bien au contraire. Elle avait rendu la vie fort douce à plusieurs et même à son mari, qui, légiste perspicace en matière d'adultère, n'avait ja-

mais soupçonné qu'il pût exercer son flair judiciaire dans sa propre maison. Les magistrats sont gens à qui leur rond de cuir empêche volontiers de sentir les cornes leur pousser. Celui-là était un modèle de confiance conjugale, et pourvu qu'on fît son piquet tous les soirs et qu'il s'allât coucher ensuite deux heures au moins avant sa femme, il s'estimait heureux parmi les hommes bienveillants, dont la joie est d'envoyer aux galères leurs contemporains. Je ne vous ferai pas son portrait mais bien plutôt celui de dame Herminie, dont le rôle est plus intéressant que le sien dans cette petite comédie. Une charmante femme de province, souriante et confortable avec de jolis yeux moqueurs et des dents superbes qu'elle montrait avec une complaisance digne d'éloges, de petites mains dodues aux ongles roses et des pieds fort mignons qu'elle laissait voir avec une visible satisfaction ; coquette s'entend, mais femme d'expérience, très rouée dans l'amoureux manège, sachant ce que vaut une aimable aventure, mais ne risquant jamais une sottise, une de ces personnes, en un mot, qui demandent à l'amour ce qu'il a d'agréable, et détournent d'elles tout ce qu'il comporte de

fièvres et de dangers. Bonne enfant, mais d'un égoïsme féroce en matière de passion. Adorable, au résumé ; car vous n'êtes pas sans avoir remarqué que les égoïstes sont seuls aimés ici-bas : « Aime-toi, le ciel t'aimera ! » est un proverbe que je propose à la sagesse des nations.

III

Et pourquoi maintenant cette créature douce et sans préjugés avait-elle été si impitoyable aux souffrances du major Lafleur de Montutu ? Mon Dieu, tout simplement parce que le major Lafleur de Montutu ne lui avait pas semblé un homme dont elle eût à attendre grand agrément. Non pas qu'il ne fût le plus empressé des galants qu'elle eût jamais vus à ses pieds, le plus empressé et le plus rempli de délicates attentions. Ses plus dévoués amants n'avaient pas tenu plus de six mois au piquet du conseiller et, comme l'avait fort bien rappelé notre ami, il y en avait

six fois davantage qu'il subissait cette torture sans rien avoir touché encore des intérêts de son martyre. Mais la femme qui n'aime pas est plus cruelle à elle seule que les lionnes entourées de leurs petits, les ourses affamées et les hydres mythologiques. Le major avait contre lui un physique sur lequel il se faisait de complètes illusions en parlant de ses avantages personnels. La vérité est que, petit de taille, il avait le ventre gros et les jambes grêles, ce qui n'a jamais passé pour une beauté virile ; un nez en trompette et un front en boule, où erraient les premiers luisants de la calvitie, ce qui n'est pas précisément ce que Vénus avait remarqué dans Adonis. Il avait beau se sangler comme un cheval de course, porter de hautes bottes où s'enchaussait le néant de ses mollets, retourner ses moustaches en chat furieux pour masquer le gouffre de ses narines et ramener autour de ses tempes les derniers moutonnements d'une toison jadis frisée, Herminie, qui ayant beaucoup vu, avait aussi beaucoup retenu, ne pouvait se l'imaginer dans le costume de Mars, son glorieux patron, sans une vague envie de rire. Allez donc lutter contre ce sentiment-là ! Le génie d'Homère et la bonté de

François de Sales n'auraient pas raison d'une femme que votre frimousse emplit de ce genre de gaîté. Je dois le dire cependant, bien que ridicule dans le fond et dans la forme, la lettre du major avait un ton convaincu et désespéré qui toucha un instant la conseillère au point qu'elle résolut de lui accorder le rendez-vous qu'il demandait, ne fût-ce que pour lui faire un peu de morale en jouissant discrètement de l'excès de son douloureux affolement.

IV

Un chemin, un sentier plutôt, bordé, d'un côté, par de magnifiques peupliers dont les têtes oscillent dans un frisson argenté de lune; de l'autre par une eau courante où s'éparpille en chevelures d'or le reflet des étoiles. Derrière les peupliers la profondeur des taillis où le souffle du soir cueille le parfum des fleurs obscures, en gémissant délicieusement comme pour faire un orchestre à la claire chanson du rossignol. Par delà la rivière clapotante, une

plaine dont les hautes herbes ont un mouvement rythmique de vague assoupie, et, tout au loin, de rouges lueurs indiquant le hameau où les vieux prolongent en récits la veillée. C'est dans ce décor que, conformément au programme que lui-même avait tracé, le major a attendu la conseillère qui l'est venue rejoindre tête baissée, une rose mourante aux lèvres et d'un pied hésitant. Il y a une demi-heure déjà, pour le moins, qu'ils causent, et les lucioles, qui sont de curieuses petites bêtes, ont pris un vif plaisir aux péripéties de leur entretien. Elles ont vu le major tour à tour menaçant et suppliant, la conseillère alternativement inexorable et attendrie. Le major a déchiré sa culotte aux genoux en se traînant à terre, et la conseillère a perdu son fichu en défendant son cou des bras entreprenants de l'officier. Cèdera-t-elle ? Elle en semble bien près, mais un animal de rayon de lune, glissant subitement entre deux petites nuées, profile impitoyablement sur le sable jaune de l'allée la silhouette du major, exagérant, en caricature d'ombre, la rotondité de son abdomen, l'inconsistance de ses flûtes, la révolte de son museau et la nudité de sa caboche. Herminie, qui s'était laissée

glisser sur un banc de verdure, se lève brusquement.

— Non ! non ! jamais ! dit-elle.

— Alors, madame, adieu pour toujours !

Plouf !

Le major Lafleur de Montutu a fait trois pas dans le sentier jusqu'à une façon de petit promontoire, d'où, pareil à Sapho la Lesbienne divine, il s'est élancé dans l'eau tourbillonnante.

Herminie a mis ses deux mains sur son front, muette de remords et d'horreur.

V

Un silence — puis un second : Plouf ! puis le bruit vague de l'eau fendue. Herminie n'ose toujours pas soulever de ses yeux le voile qu'y forment ses doigts crispés. Elle se résout enfin. Elle jette un regard plein d'angoisse sur l'autre rive, dont les herbes crient comme broyées. Un : Ah ! de délivrance monte de sa poitrine. Elle ne peut croire ce qu'elle voit : le major

ruisselant aux bras d'un grand gaillard tout nu. Ce gaillard, c'est Grégoire, l'ordonnance fidèle que son supérieur avait apostée là pour le repêcher comme par hasard, quand son suicide aurait fait son effet. Canaille de Montutu! Seulement Grégoire, qui n'avait pas le secret de la comédie, avait trouvé tout simple de se déshabiller complètement pour ne pas abîmer ses effets d'habillement dans cette opération. Vrai Dieu! le beau gars, jeune et robuste! La lune tout à fait délivrée de sa prison de vapeurs éclaire en plein sa musculature luisante d'eau, puissante et souple. Il y a beau temps qu'Herminie ne voit déjà plus le pauvre diable de major grotesque et se secouant dans le gazon comme un caniche mouillé. Vous m'en croirez si vous voulez; mais c'est à Grégoire seul que profita le stratagème du malheureux Montutu. Ce fut Grégoire qui fut aimé pour le suicide de son supérieur.

Et moi je trouve que c'est bien fait.

Je n'estime que l'honnêteté en amour, et l'homme qui fait semblant de se tuer pour une femme est un malotru. Vous savez que le conseiller Bichonnoir, qui a de l'influence dans le gouvernement, s'en est mêlé. Grégoire est déjà

sous-lieutenant. Moi je voudrais qu'il devînt le général de cet imbécile de major, afin de pouvoir dire aux jeunes officiers qui abusent les dames par un tas de grimaces et de feints désespoirs : si vous voulez savoir où cela mène, mes enfants, regardez Lafleur de Montutu.

ÉPIPHANIQUES ÉCHOS



ÉPIPHANIQUES ÉCHOS

I

C'était un aimable vivant que le marquis Bonbon de la Bretonnière et assez progressif, ma foi, pour un homme comptant des aïeux à la première croisade, aimant à s'amuser pourvu que cela ne lui revînt pas trop cher, n'en per-

dant aucune occasion économique, bien accueilli partout à cause de sa belle humeur, au demeurant un être exquis. Sa femme seule, avant l'hymen damoiselle Véturie des Epinettes, en pensait moins de bien que le reste du monde. Pourquoi? Du diable si je veux me mêler de leurs affaires de ménage! Je me suis laissé dire pourtant que le marquis, qui avait mené, en son beau temps, une vie de polichinelle en goguette, avait prématurément abdiqué les plus nobles devoirs de son sacerdoce matrimonial, n'offrant plus à son épouse, durant

Les tièdes voluptés des nuits mélancoliques,

que d'austères conversations sur la tenue de la maison et les rythmiques ronflements d'un nez toujours encombré de tabac. Or, Véturie, qui venait de doubler seulement le cap de la quarantaine et constituait encore un ragoût d'amour fort présentable à un connaisseur, — car vous savez que les connaisseurs n'estiment ni les vins trop vieux ni les femmes trop jeunes, — Véturie, dis-je, supportait malaisément le désintéressement passionnel de M. Bonbon de la Bretonnière, et avait le caractère fort aigri par cet anormal état de

choses. Elle avait des principes et même de la vertu. Néanmoins elle commençait à n'être pas insensible aux empressements du capitaine Venteclair, du 2e cuirassiers, en garnison à Melun, c'est-à-dire à moins de trois lieues du château habité par ce couple que je vous viens de décrire.

II

Il est minuit, heure à laquelle Véturie est particulièrement agacée et que le marquis choisit toujours pour l'entretenir des curiosités du ménage. C'est l'Epiphanie le lendemain et le ménage de la Bretonnière a invité quelques amis pour tirer les Rois. A cet effet, monsieur a passé la journée à Paris pour s'approvisionner aux Halles, ce qu'il ne manquait jamais de faire personnellement pour payer ses comestibles moins cher.

— As-tu fait, commence-t-il, choisir de la belle farine pour la galette?

— Non! Je vous ai attendu pour ça.

— Regarde la jolie petite poupée en porcelaine que j'ai acquise pour mettre dedans.

— Fi ! Quelle horreur !

— C'est la grande mode aujourd'hui, Véturie.

— J'en suis désolée, Euryale, mais nous ne sacrifierons pas à cette mode-là.

— Et que prétendez-vous insinuer dans la pâte ?

— Un haricot, monsieur, un simple haricot. Nos pères se contentaient de cela et jamais au château des Épinettes on ne recourut à autre chose. Mais vous êtes un révolutionnaire, vous ! un Jacobin ! un gobe-mouche des grands mots de progrès et de liberté ! Vous devriez vous rappeler que vous recevez demain la fine fleur de la noblesse avoisinante.

— Au fait, qui as-tu invité !

— Les Bidet de Beauvisage, les Babillard du Fessier, les Piton de Clyssoire, le capitaine Venteclair...

— Mais je ne le connais pas, ce capitaine Venteclair !

— Vous le connaîtrez demain. Il brûle de vous être présenté. C'est d'ailleurs, malgré son nom roturier, un homme bien né et qui tient

aux Épinettes par les Bodet de la Roussinière.

— Et tu oseras offrir à ces gens-là un simple haricot ?

— Certainement.

— A ton aise, Véturie ; mais je veux que ma petite poupée soit aussi dans le gâteau. Je l'y fourrerai plutôt moi-même, sacrebleu ! Je ne suis pas un arriéré, moi, et j'entends suivre les usages.

— Vous êtes un sot, Euryale.

— Et vous une mule, Véturie.

Après cet échange d'idées, M. Bonbon de la Bretonnière souffle la bougie et commence sa musique nasale, au grand scandale de sa moitié.

III

Il est encore minuit, mais nous sommes à la nuit d'après, à celle qui a suivi le repas offert par le munificent marquis. Tout a été fort bien, si ce n'est qu'au grand étonnement de tout le monde, aucun objet destiné à consacrer un

Roi n'a été trouvé dans la galette, d'ailleurs excellente. Euryale et Véturie seuls, tout en se mêlant aux menus propos des convives sur ce sujet, n'ont pas paru autrement stupéfaits. Tout au plus ont-ils échangé un regard d'intelligence soupçonneux et moqueur à la fois. Puis on a bu du champagne et l'incident a été clos, comme on dit en style parlementaire, ce qui donnerait à penser que tous les incidents ont la forme d'un vase, d'une porte ou d'un champ, ce qui est bien audacieux comme image. Mais bah! les belles-lettres et la pureté du langage ne sont pas pour intéresser notre République athénienne. Je reviens au ménage Bonbon de la Bretonnière qui vient de se mettre au lit. Par extraordinaire, Madame est d'une humeur charmante et gaie comme une petite folle. En faut-il remercier les deux doigts de cliquot qu'elle a humés? Peut-être. Mais peut-être aussi conviendrait-il d'en exprimer quelque reconnaissance au quart d'heure de tête-à-tête qu'elle a passé avec le capitaine Venteclair dans le petit salon à peine éclairé, tandis que les Bidet de Beauvisage, les Babillard du Fessier, les Piton de Clyssoire et *tutti quanti*, la croyant en train de faire pré-

parer le thé, achevaient un trente et un monstre. Mettons que les deux sont pour quelque chose dans sa joyeuse tenue et n'en parlons pas davantage.

— Soirée charmante! dit le marquis avec conviction.

— Soirée charmante! répète la marquise avec un délicieux ricanement.

— Bonsoir, mignonne!

— Bonsoir, amour!

Et futtt! La lumière s'éteint.

Un instant après, M. le marquis avait repris son oratorio pour orgue nocturne. Mais qu'entends-je, morbleu? Nous avons donc choisi un morceau pour deux voix? Ceci va bien au nez, mais n'en vient pas. Quel son plein, d'ailleurs, magnifique, mais odorant! Cent mille francs par soirée au ténor qui donnera par là des *ut* de poitrine!

— Malpropre! s'écria la marquise exaspérée.

Mais M. de la Bretonnière, sans s'émouvoir :

— C'est votre faute, Véturie. C'est le haricot que vous avez mis dans la galette malgré ma défense, et que j'ai avalé sans rien dire, pour vous empêcher d'être ridicule.

IV

Il est toujours minuit (voyez si jamais personne a mieux respecté que moi la règle de l'unité de temps chère à Aristotelès) ; seulement nous sommes à huit mois de distance de l'Epiphanie, comme qui dirait au 6 septembre, pour ne laisser aucune objection à faire aux dilettanti du calendrier. Voilà bien trois mois déjà que M. le marquis est soucieux devant l'embonpoint croissant de Mme la marquise. Il a eu beau supprimer les farineux du régime de Véturie, ne lui plus laisser boire d'eau, la condamner aux viandes saignantes, lui imposer des exercices quotidiens et de longues promenades, rien n'y a fait. Depuis quelque temps d'ailleurs cet excès de santé se localise et ce sont les flancs de Mme de la Bretonnière qui s'élargissent, sans préjudice de la galante façon dont son aimable ventre pointe au soleil. Il a fait remarquer cette

silhouette rebondie au docteur Patouillet, qui a éclaté de rire en lui disant :

— Gros polisson ! à votre âge ! Je vous souhaite un garçon !

Pardon ! pardon ! gros polisson ! a pensé M. le marquis. Pas si polisson que ça !

Et remémorant son examen de conscience, il se convainc qu'il n'a pas été polisson du du tout. Alors ?... Eh bien oui, alors ! quelqu'un a été polisson pour lui. Vertuchoux ! Un Bonbon de la Bretonnière trompé ! Voilà plus d'une semaine qu'il rumine une explication en règles, qu'il rédige *in petto* un acte d'accusation terrible, qu'il confond la coupable par la pensée. Quel sujet de conversation cependant ! Avec ça que Véturie n'est pas endurante, et que si cet imbécile de docteur Patouillet s'est trompé, elle va faire une musique indignée. Enfin, il le faut. L'héroïque Bonbon de la Bretonnière se l'est juré à lui-même.

— Madame, Dieu me damne, dit-il d'une voix résolue et sans avant-propos, mais vous allez avoir un enfant !

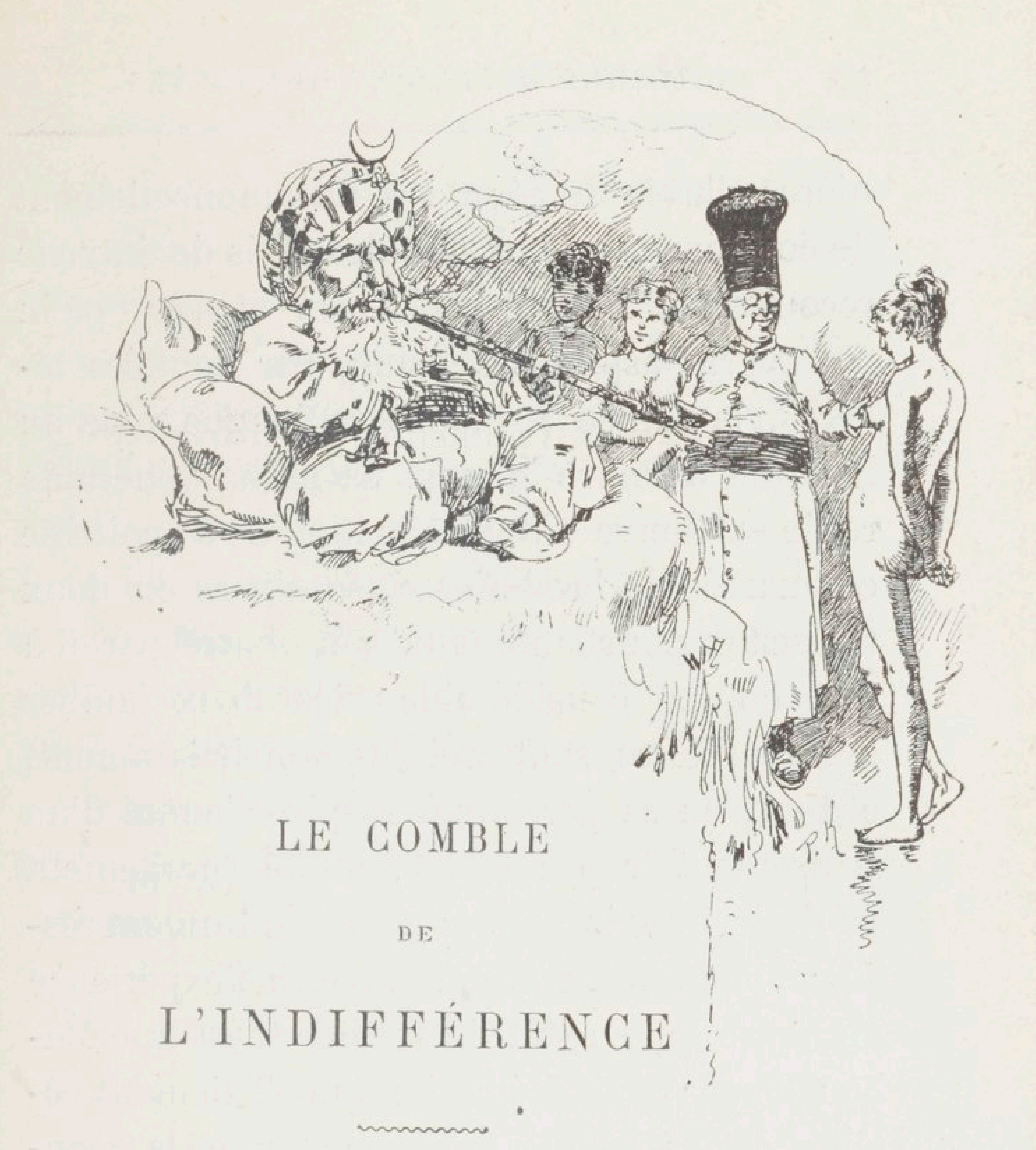
Mais madame la marquise sans se décontenancer :

— C'est votre faute, Euryale. C'est le petit

bébé en porcelaine que vous avez mis dans le gâteau, malgré mes prières, et que j'ai avalé pour qu'on ne se moquât pas de vous.

LE

COMBLE DE L'INDIFFÉRENCE



LE COMBLE

DE

L'INDIFFÉRENCE

I

Dans la haute pièce aux murailles dessinées d'arabesques d'or et qu'éclaire une seule fenêtre tamisant, comme une poussière d'or, l'adieu lumineux du soleil couchant, où l'âme des parfums flotte éparse avec les der-

nières clartés du jour, sur un amoncellement de coussins moelleux que des tapis de Smyrne recouvrent, Maboul-Pacha est étendu, plein de rêverie, aspirant à peine, par bouffées légères, la fumée bleue de sa longue pipe au bouquin d'ambre laiteux. Sa barbe vénérable roule en fleuve d'argent le long de sa poitrine chamarrée de broderies et se sépare en deux ruisseaux pour embrasser son ventre pareil à une colline considérable. Ses deux jambes grassouillettes sont croisées nonchalamment, et tout, en sa personne, respire l'ennui d'un apaisement trop complet, le découragement du désir, avec je ne sais quoi d'infiniment respectable dû à son grand âge et à l'expérience immense qu'il avait de la vie. C'est que Maboul-Pacha avait été un homme également célèbre par la beauté de sa personne, la grandeur de sa fortune et l'inépuisable fantaisie de son caprice. Durant une cinquantaine d'années qu'il jouissait de tous ces avantages, il avait jeté plus de mouchoirs que n'en contiennent, à l'heure présente, tous les plus grands magasins de Paris syndiqués contre le coryza. Car ce sage avait peut-être mis la femme avant tous les autres biens de ce monde, et le culte

charnel de la beauté fort au-dessus de toutes les religions connues. Mais, depuis qu'il avait été obligé, à son grand déplaisir, de faire étrangler sa favorite Fatma, pour faire un exemple dans son sérail, une grande tristesse l'avait pris, comme si la morte avait emporté dans la tombe le secret de ses dernières joies. Aussi le fidèle Aboulifar, le chef de ceux qu'on avait circoncis plus que de raison pour les rendre convenables avec les dames, était-il parti, depuis trois mois, pour chercher, de par le monde, une personne digne d'occuper la place et les fonctions discrètes de l'aimable trépassée.

II

Soudain Aboulifar entra, vêtu de blanc comme le lys dont il partageait la vie pure, imberbe comme une omelette servie à des gens délicats et, d'une voix de soprano dont le cristal tintait avec des transparences virginales :

— Maître, fit-il, j'arrive et je crois que vous

serez content de moi. Je vous amène trois sujets seulement. Mais j'ose dire qu'ils sont de premier choix et de qualité vraiment supérieure. Si j'insiste sur ce fait, c'est qu'il y a beaucoup de camelote aujourd'hui dans cet article-là comme dans tous les autres, et qu'il ne convient pas de l'acheter chat en poche, comme disent les Français. Ce n'est pas pour me faire valoir, mais je me suis donné grand mal pour vous satisfaire, et je ne me saurais comparer qu'au chien fidèle qui rapporte au chasseur les plus belles pièces de venaison sans y avoir mis la dent.

Maboul-Pacha répondit à ce long discours par un imperceptible signe de tête, en soufflant un petit nuage d'azur dont son turban fut un instant enveloppé.

Alors Aboulifar souleva de nouveau la tapisserie et, sur un signe de lui, trois jeunes personnes entrèrent, n'ayant pas même une seule feuille de vigne à elles trois, emplissant soudain la chambre de cette délicieuse odeur de femme nue qui vaut mieux que celle des plus belles roses, les cheveux dénoués et pendant magnifiquement sur leur corps. Mais Maboul-Pacha avait déjà repris sa méditation, et la respiration

rythmique de son chibouck indiquait seule le mouvement assez vague de sa pensée. C'est presque comme un homme endormi qu'il laissa parler Aboulifar, le chef de ceux qu'on avait circoncis plus que de raison pour les rendre convenables avec les dames.

III

— Celle-ci, dit Aboulifar, est Dolorès, et je l'ai été chercher au fond de l'Andalousie. Elle m'a suivi d'ailleurs avec empressement pour échapper à la justice de son pays qui la poursuivait parce qu'elle avait poignardé son amant. A part cette petite tendance à la jalousie, elle m'a paru d'un caractère excellent et elle joue remarquablement des castagnettes, en dansant des pas éminemment voluptueux. J'aurais honte de faire l'article à mon maître, mais je le prierai néanmoins de remarquer l'admirable dessin des hanches de mademoiselle. On dirait l'amphore antique dans sa pureté de lignes. Le beau ton ambré de la peau mérite bien aussi

l'attention d'un amateur sérieux. On dirait que le sang y roule des Pactoles. Les yeux sont tout ensemble langoureux et vifs, la bouche railleuse et tendre à la fois, souriant sur des dents petites et blanches. La chevelure a les reflets bleus d'un ciel nocturne, et son ombre palpite, comme les ailes d'un oiseau blessé, sur le front étroit et doré comme un couchant d'automne. Il semble qu'une mûre se soit écrasée sur les lèvres rouges et charnues. L'oreille est fine et nacrée comme un coquillage avec des contours délicieusement luisants. Les jambes manquent peut-être un peu de longueur (vous voyez que je vais au-devant des objections), mais le mollet est fort gai et la cheville d'une flexibilité charmante.

Aboulifar se tut. Mais c'est en vain qu'il attendit une réponse quelconque de son noble maître. Celui-ci continuait de fumer, les yeux fixés sur la tête rouge de son chibouck, et nul frisson de barbe blanche n'indiqua qu'il avait pris quelque plaisir à ce morceau oratoire. Mais, habitué à causer avec des muets, Aboulifar ne se rebuta pas pour si peu.

IV

— Celle-là, continua-t-il, se nomme Gretchen, et je fus la quérir en Allemagne. Ce n'est pas parce qu'elle se déplaisait dans son pays qu'elle m'accompagna. Mais, à peine lui eus-je dit l'ouvrage qu'on attendait d'elle ici qu'elle déclara qu'il était absolument de son goût. Non pas que ce genre d'occupation manque là-bas aux demoiselles de bonne volonté, mais il est piètrement rétribué, et les patrons qui le commandent sont des gens mal élevés, grossiers et mauvais payeurs. Aussi les femmes de sa race se répandent-elles volontiers sur le reste du monde pour s'y livrer dans de plus aimables conditions. Je vous signalerai l'appétissante santé du sujet, l'abondance des contours sinon leur perfection plastique, la solide façon dont mademoiselle est posée sur deux pieds qui soutiendraient un Panthéon, ses cheveux d'un beau jaune clair et ses yeux aux jolis tons de faïence. Sa conversation n'est

pas intéressante ni spirituelle, mais il y a un sérieux plaisir à la voir engloutir des choucroûtes fumantes. Hors les confitures et les enfants, je crois qu'elle ne sait rien faire, mais elle a la digestion calme et de bonne humeur, une certaine majesté béate, et je la recommanderais volontiers à un homme n'ayant aucun besoin de conversation; car, je ne vous dissimulerai pas qu'elle a un accent absolument désagréable. Une belle fille au demeurant.

Ainsi conclut Aboulifar.

Son maître ne parut même pas s'apercevoir qu'il avait fini de parler, et le crépitement du tabac nouveau dans sa pipe fut la réplique à ce discours. Aboulifar parut trouver cela suffisant.

— La troisième et dernière, poursuivit-il, est Jeanne, et je l'ai ramenée de Paris. A peine a-t-elle su qu'il était question du harem de Votre Grandeur qu'elle a voulu se mettre en route. C'est une personne tout à fait distinguée qui fait partie de la Société pour l'émancipation de la femme. De vous à moi, elle vient ici pour prêcher la croisade à ces dames et révolutionner votre maison. Ce sera très rigolo!

Le but que poursuivent les adhérentes à son programme est l'abolition de toute classe de femmes spécialement vouées au plaisir. Ces personnes-là entendent qu'il y en ait pour toutes. Quand les célibataires n'auront plus sous la main les maîtresses à tout faire que leur fournit la dépravation des grandes villes, il faudra bien qu'ils s'adressent, comme au temps de Brantôme, aux « belles et fort honnestes dames » du monde. Ça n'est pas bête, n'est-ce pas ? Maintenant que vous connaissez les idées révolutionnaires de Mlle Jeanne, souffrez que je vous fasse admirer sa gorge aux fermes et savoureuses rondeurs et le rebondissement voluptueux de ses reins qui semblent une cascade de lys, la malice enjouée de ses yeux noirs et la cruelle gaieté de son sourire, tout le charme enfin qui fait des femmes de ce pays les plus adorables de l'univers. Ah! le le pied! regardez le pied! Un miracle de petitesse et d'aristocratie. Les femmes de France, mon maître, il n'y a que ça! Et puis, celle-ci a de l'esprit et nous fera rire. Voyons, n'est-elle pas adorablement jolie ?

Aboulifar demeura sur ce point d'interrogation.

Alors, avec le geste ennuyé d'un homme que le silence même réveille, Maboul-Pacha retira enfin de ses lèvres le bouquin d'ambre laiteux de sa longue pipe et, d'une voix traînante, il dit au chef de ceux qu'on avait circoncis plus que de raison pour les rendre convenables avec ces dames :

— Ma foi, Aboulifar, choisis comme pour toi.

Aboulifar sentit un éclair d'orgueil passer dans ses yeux, devant cette marque de confiance de son sérénissime patron. Mais, après une minute de réflexion, il baissa la tête et il se fit un grand silence dans la haute pièce aux murailles dessinées d'arabesques d'or et qu'éclaire une seule fenêtre, tamisant comme une poussière d'or l'adieu lumineux du soleil.

LA DESTINÉE



LA DESTINÉE

I

Il n'est d'amitiés véritables, parce qu'elles sont quelquefois absurdes, absolues parce qu'elles sont d'ordinaire inconsidérées, que celles qui se forment dans l'enfance. Le plus souvent c'est le hasard seul d'une camaraderie

ou d'un voisinage qui en a serré les premiers liens, bien plutôt que la sympathie d'une communauté de caractères. Plus tard, rendus défiants par la vie, nous ne nous attachons qu'à meilleur escient, mais il semble que nos liaisons sont moins solides par la seule raison qu'elles sont plus raisonnables. La vérité c'est que, dans les compagnons de notre prime jeunesse, nous aimons notre jeunesse elle-même avec ses rêves et ses illusions. Car il suffit d'aller au fond des choses pour s'assurer que c'est presque toujours nous-mêmes à qui, sous une forme déguisée et chevaleresque, s'adressent nos affections. La fable de Narcisse est d'une moralité beaucoup plus générale que nous ne l'imaginons d'abord. Mais je reviens à mon dire des intimités enfantines. Elles expliquent souvent comment les plus intelligents d'entre nous ont pour amis les plus chers d'odieux imbéciles, ce dont on aurait grand tort de les blâmer. Car la fidélité est la plus belle chose en ce monde. S'il en était d'ailleurs autrement, tous les imbéciles, réduits à leur propre société, formeraient un groupe si compact et si homogène que la bêtise, pareille à l'antique phalange macédonienne, trouerait

l'univers à jour et y ferait de plus grands ravages encore à travers l'humanité. Vous voyez donc que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes et que Marcel, le lyrique Marcel aux aspirations de poète et aux rêves infinis d'artiste, avait raison d'aimer cet animal de Mathieu, le plus prosaïque des marchands de cuirs et le plus terne des bourgeois, l'antithèse absolue de sa propre nature, mais le plus ancien de ses petits camarades de l'institution Lebidet.

II

Comme il y avait un grand sentiment de protection dans cette tendresse, ce ne fut pas sans une douloureuse inquiétude que Marcel apprit que Mathieu s'allait marier. Malgré les voiles volontaires dont il entretenait l'ombre sur la médiocrité de son ami, Marcel ne pouvait se dissimuler que Mathieu était fait juste comme il faut pour que sa femme trouvât un plaisir infini à le tromper. Il y a des natures qui attirent à elles

ce genre d'infortune comme les pointes attirent la foudre. Vous n'êtes pas certainement sans avoir rencontré des gens dont vous avez immédiatement dit, sans même avoir vu leurs femmes : celui-là doit l'être où il n'y a pas de bon Dieu! Quand Marcelle connut la fiancée de son Pylade, Mlle Hélène Thomassin, il sentit redoubler sa généreuse terreur. Non pas que Mlle Thomassin eût, le moins du monde, l'air d'une dévergondée. Loin de là. Beaucoup de tenue, au contraire, et d'excellentes façons pour la fille d'un simple grainetier. L'air était modeste, le regard sans curiosités inquiétantes, le sourire sans provocation et l'accueil plein de naturel. C'était certainement une bonne petite personne, n'ayant jamais médité les douceurs futures de l'adultère. Et cependant, pour un observateur comme Marcel et pour un homme ayant adoré les femmes, il était certain, qu'à la place de Lucrèce, Mlle Hélène eût parfaitement déshonoré Collatin. Rien n'indiquait les tactiques vertueuses ni les résistances tragiques dans cet être bon enfant, de bonne humeur et plutôt désigné aux côtés joyeux de la vie qu'aux douloureux. La dot était d'ailleurs ronde, les relations capables de servir et

il eût été inepte de mettre un simple pressentiment en balance avec de si sérieux avantages. Marcel accepta donc d'être le témoin de son ami, mais il se jura à lui-même de le défendre dans l'avenir et d'être le véritable et inexorable gardien de son honneur.

III

Résolu à ne contrarier en rien son vieux camarade, Marcel ne fit aucune objection au choix que fit Mathieu du restaurant où se ferait le repas de noces, bien que ce choix lui fût extrêmement désagréable. Ce fut donc *Au Donjon d'or*, dans un quartier perdu, mais bien connu des gourmets, que la table légendaire, surmontée de sucreries entourant un immense bouquet de fleurs d'oranger réunit, au sortir de l'église les amis communs de Marcel et de Mathieu, aussi bien que ceux de l'héritière des Thomassin. Ce fut assommant comme presque toujours. De jeunes peaussières et d'adolescents grainetiers échangèrent des œillades, des

compliments et de petits coups de pied sous la nappe. Les vieux disaient un tas de bêtises et les dames mûres en riaient, rouges comme des pivoines. Les enfants grignotaient les cassures d'un nougat symbolique. Le marié faisait le paon, comme s'il craignait que le sort ne le remarquât pas assez vite. Quant à Hélène, elle était charmante dans sa toilette de neige, avenante au possible et sans aucun étonnement dans la physionomie, ni naturel ni joué; l'air, en un mot et comme toujours d'une personne que rien ne surprendra dans la vie et qui la conçoit plutôt comme un gai chemin bordé de fleurs que comme une vallée de larmes. Marcel, fidèle à son programme, commença ses offices de policier par dévouement et remit vivement à sa place un garçon d'honneur qui avait paru croire que la jarretière de la mariée s'accroche en haut de la cuisse. Il dit également son fait à un lieutenant des pompiers qui avait roulé un madrigal d'une malsonnante audace. Après quoi il disparut juste au moment où, le dessert achevé, les mélomanes commençaient leur petite chanson de circonstance.

— Votre ami n'aime pas la musique! dit à

Mathieu d'un air piqué la mère d'une demoiselle qui allait glapir au piano.

— Monsieur fait sa tête, ajouta un grainetier d'importance, conseiller municipal.

IV

Suivons Marcel, je vous prie. A peine sorti de la grande salle où circulent les chartreuses et les mazagrans, il a pris l'escalier étroit et tournant qui mène aux cabinets particuliers du restaurant et s'est fait ouvrir le n° 9 par un garçon en lui commandant la première chose venue. Après quoi, la tête dans les deux mains, il s'est jeté comme un fou sur le canapé aux teintes défraîchies qui, avec une garniture empire d'un goût atroce et une glace rayée en tous sens par les diamants des drôlesses, constitue tout le mobilier de ce sommaire appartement. C'est que, dans ce décor banal odieusement, et à cette place même, il a passé, il y a deux ans, l'heure la plus terriblement amoureuse de sa vie : c'est qu'il n'a jamais osé re-

venir devant cette maison et dans ce coin de Paris où l'attend l'enfièvrement implacable des souvenirs ; c'est que, depuis quatre heures, revoyant, par les fenêtres, le paysage citadin dont le moindre détail lui est gravé sous le front, roulant en soi les indignations d'un lévite dont on viole le temple, il a souffert toutes les horreurs d'un sacrilège et a besoin d'être seul pour se rappeler et souffrir. Oui, c'est là, qu'affolés tous deux par le désir et les longueurs de l'attente, ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre, noués par une étreinte où leur cœur faillit se briser. Il sent encore autour de son cou le lourd enlacement qui l'attire, sur sa bouche la bouche froide qui aspire le baiser, et partout le parfum de la belle chevelure noire dénouée et du corps serpentant parmi les déchirures de la robe. L'immense volupté le reprend de cette possession absolue, de cette indicible extase. Il revit cette heure inoubliée; ses lèvres se tendent vers le vide; ses mains se crispent sur le néant; il sent sa gorge pleine de sanglots; il faut une proie à cette effroyable torture ; la folie horrible lui apparaît dans cette solitude atroce du désir... Un bruit léger : la porte était restée entr'ou-

verte. Quel démon la fait pousser par Hélène? Quelle fatalité l'a égarée dans le corridor obscur où elle a suivi une amie aux coupables curiosités. Elle passe la tête. Marcel l'aperçoit et, d'un bond terrible, l'amenant à lui, l'enveloppe de sa tendresse désespérée. En fille sage, qui redoute avant tout le scandale, elle ne pousse pas un cri...

V

On est plus joyeux que jamais dans la grande salle quand, longtemps après elle, très pâle, Marcel y est redescendu et la retrouve souriante et fort à son aise, au milieu des amis qui la complimentent et lui disent un tas d'aimables petites malpropretés. Quant à Mathieu, il est triomphant et visiblement gris :

— J'aime ma femme, crie-t-il sur un ton de fausset, j'aime ma femme, et si jamais l'un de vous essayait de me rendre... ridicule, mon vieil ami Marcel est là qui y mettrait bon ordre.

— C'est fait, mon vieux, lui dit Marcel, en lui serrant la main avec une affection compatissante :

Et il ajouta en lui-même, comme pour faire taire son remords :

— C'était la destinée !

AMOUR DE LA SCIENCE



AMOUR DE LA SCIENCE

I

Le jeune professeur Van de Mounisch, de la Faculté de Liége, venait d'achever le grand article qui devait, deux jours après, révolutionner le monde scientifique des Pays-Bas. J'en cite la conclusion : « Au résumé, la physiologie contemporaine fera fatalement amende honorable à la mémoire calomniée de Lavater, dont les moindres découvertes sont marquées

au sceau d'un impeccable génie. Sa théorie des signes a été constamment vérifiée par mes expériences personnelles. L'obstination de la nature à n'en jamais placer sous l'épaule gauche des femmes, tandis qu'ils sont fréquents sous l'épaule droite, est une bizarrerie mystérieuse dont j'ai vainement cherché le secret. Je n'en suis pas moins pour ce que j'ai dit. Si jamais une femme se rencontrait, — un véritable phénomène, — ayant ce signe introuvable, un autre signe y correspondrait certainement à droite du nombril et je parierais cent mille florins qu'il n'en saurait être autrement. »

Après avoir cacheté soigneusement sa copie pour la jeter à la poste sous pli recommandé, le jeune professeur Van de Mounisch, fort de son affirmation, commença un bout de toilette, car il attendait son ami, le jeune professeur Serinus, de la Faculté de Berg-op-som, avec lequel il devait aller faire un tour au Salon de peinture. Tous deux étaient venus à Paris passer quelques jours, pour assister à l'ouverture de l'Exposition et voir jouer la *Dame Blanche* à l'Opéra-Comique. Celui-ci était descendu à l'hôtel du Louvre, et celui-là au Grand-Hôtel,

afin d'étudier l'hospitalité parisienne sous deux aspects comparatifs. C'est ainsi que ces deux esprits jumeaux, épris de grandes découvertes, ne perdaient pas une seule occasion de s'instruire. Quand Serinus entra dans l'appartement de son ami, il le trouva habillé d'un joli complet fleur de pêcher, avec un chapeau tyrolien et une cravate rose. Lui-même était fort galamment vêtu de vert tendre, avec une cravate azur. Car la science d'aujourd'hui, à l'étranger surtout, évite les aspects rébarbatifs de l'ancienne astrologie.

— Voulons-nous aller à l'Exposition? dit Van de Mounisch, employant une locution familière aux Belges.

— Nous serions bien bêtes de ne pas y aller si nous le voulons, lui répondit Serinus, qui était un comble de sens commun.

Et ils partirent pour le Palais de l'Industrie, non sans avoir confié à M. Cochery le précieux mémoire qui devait faire tapage au delà de la frontière.

II

C'était l'an passé. Après s'être arrêtés longtemps devant le *Barra* de Henner, devant le *Vitellius* de Rochegrosse, devant les belles figures nues de Jules Lefebvre, devant un petit Béraud exquis, nos deux amis marchaient au hasard des découvertes quand tout à coup Serinus sentit un soubresaut au bras qu'il avait passé autour du cubitus de Van de Mounisch. Il regarda son ami qui était pâle comme la mort et tout à fait hébété devant un portrait de femme.

— Eh bien, qu'as-tu?

— Regarde!... Et mon article est parti! Il sera imprimé ce soir.

— Je ne comprends pas.

— Tu ne vois pas, au-dessous de l'épaule gauche de cette jeune personne décolletée et vue de dos.

— Ce menu point noir légèrement duveté?

— Justement. Et je viens d'affirmer que jamais femme n'en avait eu à cette place.

— Le peintre a peut-être mis cela de chic.

— Malheureux! tu ne vois donc pas que c'est un impressionniste! Voilà ce que c'est que de recevoir ces animaux-là. Oh! mais je veux savoir!

Et fiévreusement Van de Mounisch fouilla les pages vierges de son catalogue. Il lut à l'endroit qui l'intéressait : *Portrait de Mlle de X...*, et au-dessus, sous le numéro 169, le nom du peintre *Bibolet* avec son adresse *rue Campagne-Première*, 153.

— Allons trouver ce monsieur, dit-il. Il faut que je sache qui est cette femme!

Et il entraîna Serinus abasourdi, le jeta violemment dans un fiacre, s'y glissa à son tour et donna au cocher l'adresse susdite. Celui-ci répondit par un juron épouvantable et partit au tout petit trop se disant : « Comme je les défie de revenir à pied, il faudra bien qu'ils me gardent à l'heure. »

Cinq quarts d'heure après, ils entraient chez Bibolet, mais ils n'y trouvaient personne, celui-ci ayant été cueillir des pissenlits, au fort de Montrouge, pour une nature morte. Ils durent l'attendre jusqu'à la tombée de la nuit, qui vient lentement dans le joli mois de mai.

Le cocher, qui avait trouvé un excellent bouchon à proximité, commençait à trouver l'aventure moins fâcheuse.

Enfin Bibolet rentra avec une belle salade sous le bras.

III

— Vous avez un bien beau portrait de femme au Salon, monsieur, commença aimablement Van de Mounisch.

— Je regrette, monsieur, de ne pouvoir vous le vendre, répondit Bibolet, mais il appartient à la famille. Si vous voulez, à la place, celui de ce fromage de Brie, qui vaut encore mieux comme peinture...

— Combien, monsieur?

— Trois mille francs. Un rien. Je le gardais pour M. Faure; mais comme vous me semblez un amateur sérieux, c'est une première affaire que je serai heureux de faire avec vous.

— C'est entendu, conclut Van de Mounisch, qui s'était dit : il faut que j'aie à tout prix la confiance de cet homme.

— Et c'est une jeune femme du monde? dit Serinus, qui aimait à placer son mot.

— Du meilleur monde, monsieur, reprit Bibolet en se rengorgeant. Une femme, non, mais une jeune fille, l'héritière d'un nom magnifique. Malheureusement peu de fortune. Mais une éducation ! Elle a positivement le don des langues.

— Charmant! dit Serinus, uniquement pour ne pas continuer à se taire.

— Elle demeure avec son père, un ancien officier, un rigide, une âme de bronze. Le hasard en avait fait mes voisins, et, ma foi, on s'est lié. J'ai demandé à faire le portrait de mademoiselle, et papa a bien voulu. Ça n'est pas plus malin que ça.

— Mais il me semble que, pour une jeune fille, hasarda Van de Mounisch, elle s'est terriblement décolletée devant un voisin?

— Si vous saviez comment ça s'est fait!

Et Bibolet, avec un bon rire, alluma sa grosse pipe en caressant doucement les tresses fauves de sa longue barbe.

— Je vous présenterai, dit-il, si ça vous est agréable. C'est de la vraie noblesse, mais c'est des bons enfants, pas fiers du tout. M. de

Saint-Cucufa a eu des parents aux Croisades. C'est un homme à principes, mais ce n'est pas un sauvage.

— Sa fille non plus, dit Serinus poursuivi toujours de l'envie de parler.

— Mon bonhomme, dit Bibolet, je ne vous engage pas à manquer de respect à Mlle Hildegarde. Vous vous feriez tout bêtement embrocher comme un poulet.

— J'accepte votre offre, monsieur, dit solennellement Van de Mounisch.

Et il pensait en lui-même : Jamais je n'oserai lui demander la permission de voir le nombril de Mlle Hildegarde. Mais enfin, tentons! La science mérite tous les sacrifices et inspire toutes les audaces.

Et M. de Saint-Cucufa étant allé, ce jour-là, manger une matelote à Suresnes, on prit rendez-vous pour le surlendemain.

IV

Deux jours s'étaient passés.

Une heure avant le moment où nos deux

amis s'allaient mettre en route pour la présentation projetée, Van de Mounisch reçut une dépêche laconique et ainsi conçue : « Tiens pari cent mille florins. — Vandenesse. »

— Vandenesse ! s'écria-t-il. Ce jaloux de ma gloire ! Ce mauvais camarade ! Il accepte mon défi ! Cent mille florins ! une petite fortune ! Les lui gagner ! quel rêve ! Attends ! attends ! faux savant ! âne de physiologiste ! honte de la science ! Je le verrai le ventre de cette jeune personne ! Je vérifierai ! Je proclamerai ! Et alors, animal, nous nous amuserons bien ! Oui, je le verrai ! dussè-je enchaîner ma vie pour jamais ! Et avec tes cent mille florins nous ferons une noce abominable !

— C'est ça, dit Serinus qui aimait à rire.

Et ils partirent. Et Bibolet qui les attendait, les introduisit chez M. de Saint-Cucufa qui les reçut à la bonne franquette dans un intérieur respirant la prétention plutôt que l'aisance, où les armoiries abondaient peintes sur les murs par l'obligeant voisin, mais où les meubles étaient rares et délabrés. Mlle Hildegarde apparut bientôt. Une assez belle personne, ma foi, pleine de tenue et qui, à part quelques regards en dessous mais affectueux échangés

avec le peintre, ne se départit pas d'une réserve sévère. Elle n'était pas décolletée ce jour-là, et c'est en vain que Van de Mounisch prit un torticolis pour plonger indiscrètement sous le col de cette aimable créature et apercevoir un bout de son épaule. Alors un doute affreux lui vint. Si Serinus avait raison? Si cette canaille de Bibolet avait mis le signe incriminé comme un enjolivement de fantaisie... Mais non! Il regarda Bibolet. Cet homme-là était incapable de rien inventer. Cependant, quand ils prirent congé du gentilhomme, après avoir projeté en commun de nouvelles visites, Van de Mounisch n'y tint pas, et s'approchant de Bibolet :

— Vous me jurez, n'est-ce pas, Monsieur, lui dit-il tout bas et d'une voix tremblante d'émotion, que tout est exact dans votre portrait?

— Dites donc, mon garçon, est-ce que vous me prenez pour M. Ingres? lui répondit sévèrement l'artiste.

Cet éclair d'indignation suffit à rassurer Van de Mounisch. Désormais il avait son plan.

V

A six mois de là, un mariage avait lieu à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, où nous retrouverons quelques-uns de nos amis. En effet, Van de Mounisch et Mlle Hildegarde de Saint-Cucufa occupaient les sièges de velours des fiancés, et non loin Serinus et Bibolet avaient l'attitude solennelle des témoins. Van de Mounisch avait en principe horreur du mariage et n'était pas amoureux pour deux sous de sa future. Mais il fallait gagner son pari, humilier Vandenesse, justifier Lavater et proclamer l'existence de ce second signe corrélatif du premier, corollaire du signe introuvable. Or, Van de Mounisch, aidé cependant de l'absence d'imagination de Serinus, avait épuisé tous les moyens indélicats pour arriver à entrevoir ce qui devait lui donner raison devant l'avenir. Le mariage seul lui permettait de vérifier un fait si glorieux pour la science et pour sa propre mémoire. Alors il avait pris bravement

son parti, fait sa demande, et je vous prie de croire que M. de Saint-Cucufa, qui ne hasardait pas un écu dans cette occasion, s'était comporté avec une parfaite bienveillance, en l'accueillant avec transport. Oh! que toutes ces cérémonies religieuses et civiles parurent longues à l'impatient physiologiste! Jamais amant follement épris ne souhaita plus ardemment le tête-à-tête libérateur. Enfin! Il se trouve seul un instant avec sa nouvelle épouse, et n'osant recourir à une pantomime immédiate et violente, voulant l'amadouer d'ailleurs par un bout de conversation :

— Mon amour, lui dit-il, comment avez-vous pu poser dans un déshabillé si hasardé devant M. Bibolet, vous la pudeur même?

— Mon ami, répondit-elle, voilà comment nous nous y sommes pris. D'abord, les séances avaient lieu devant mon père; et puis, afin que M. Bibolet ne me vît pas directement sans ma guimpe, c'est dans une glace où je me mirais qu'il me contemplait seulement en me tournant lui-même le dos.

Une sueur froide monta au front de Van de Mounisch :

— Mais alors, dit-il, haletant, c'est votre

image dans cette glace qu'il a fidèlement copiée?

— Vous y êtes absolument.

— Par conséquent, le signe qu'il vous a mis sous l'épaule gauche, c'est sous la droite que vous l'avez?

— Tiens! c'est vrai! nous n'y avons pas pensé!

Imaginez M. Lebas, l'architecte fameux, son pistolet au poing, sentant l'obélisque lui dégringoler sur la tête, et vous aurez encore une faible idée de la stupeur du malheureux savant! Pari perdu! Vandenesse triomphant! marié avec une femme sans le sou! Ruiné par les voitures! Acquéreur au prix de trois mille francs du portrait d'un fromage de Brie, lui à qui la vue seule de ce produit soulevait le cœur! Et, par-dessus le marché... Demandez à Bibolet ce qu'il s'amuse dans le ménage!

Voilà pourtant où l'amour de la science peut conduire un homme de bien!



LE

POUVOIR DE LA MUSIQUE

I

Que n'avait-il fait pour parer le nid d'une tendresse qui devait être éternelle! Car, en épousant avec les solennités requises, devant un maire et un curé bedonnants, Mlle Hélène Boudouche, notre ami Gaspard Chauminet n'avait pas douté, un instant, qu'une commune félicité

les suivît jusqu'au tombeau dans les bras l'un de l'autre, ce qui prouve que, s'il avait peu lu, il avait encore infiniment moins observé. Mais il ne faut pas demander à un homme de trente ans qui se marie et qui est amoureux de sa future d'allier le scepticisme amer de La Rochefoucauld à la science douloureuse de Balzac. Ce serait une triste dot à apporter dans son ménage, et le moindre bagage d'illusions vaut infiniment mieux. D'ailleurs je ne vous donne pas mon Gaspard pour un penseur, mais pour un brave garçon, bêbêtement élevé par des parents aisés et copieusement bourgeois, ayant profité de ce genre d'éducation au delà de toutes les espérances, constituant, en un mot, un excellent citoyen, un citoyen selon le cœur de tous les pouvoirs, sans révolte contre les lois iniques et contre les gouvernants imbéciles, imbu de tous les devoirs qui se trouvent dans les formulaires, n'ayant l'intuition de rien au delà et bornant sa morale à une scrupuleuse observation des prescriptions du Code aussi bien que des règles de la civilité puérile et honnête. Ce doux état d'une âme sans ailes est favorable au bonheur sans l'impliquer pourtant, nécessairement. Mais assez de psycholo-

gie. Il faut pourtant bien que je vous dise un mot d'Hélène; sachez donc qu'elle était charmante de visage et de jolie construction corporelle, châtaine avec des cheveux abondants aux ondes différemment foncées, celles-ci presque blondes et celles-là presque brunes, avec des yeux clairs d'un bleu transparent et changeant, avec un nez grec comme on les porte à Montmartre, une bouche un peu grande et délicieusement meublée, ce que je préfère infiniment aux lèvres en bouton de rose ou en derrière de poule. Sa taille était élégante et portait, comme un jeune pommier, deux fruits rondelets aux solidités appétissantes, et pour ne pas quitter les bucoliques comparaisons d'un amateur de jardinage, j'ajouterai qu'elle avait pour s'asseoir la ressource d'un magnifique cantaloup aux jumelles et savoureuses épaisseurs. De ce parterre les pieds et les mains sortaient harmonieux et marmoréens comme ceux d'une statue antique dont le tronc est enveloppé de lierres et de verdures grimpantes. On en sait assez sur une femme avec cela et il est superflu d'ajouter que celle-ci était inconsciente, déraisonnable, capable de toutes les lâchetés et de tous les courages, per-

fide et dévouée comme sont toutes ses pareilles. Mais notre imbécile de Gaspard la croyait aussi bonne que belle, d'accord, en cela, sans s'en douter, avec Platon qui était un grand philosophe mais qui connaissait mal les femmes, pour ne pas les fréquenter assez, comme il appert de son immortel Banquet. Donc il avait (c'est Gaspard et non Platon que je veux dire) préparé une délicieuse cage à ce joli oiseau, accumulant dans l'appartement où il la devait recevoir, après l'hyménée, toutes les somptuosités méprisables d'un luxe que ne réglementait ni un goût sévère ni un sentiment artistique suffisant.

II

Parmi les merveilles coûteuses de cet ameublement conjugal était un réveille-matin que Gaspard avait rapporté de Genève. — Car ce garçon n'eût pas été complet si la Suisse ne l'eût attiré de préférence à tout autre pays du monde. — Ce réveille-matin, d'une forme d'ail-

leurs horrible mais commode, était tout simplement un chef-d'œuvre d'horlogerie helvétique. Outre que l'histoire de Guillaume Tell y était reproduite dans ses plus tragiques détails, il possédait une sonnerie musicale aussi ingénieuse que compliquée. Non seulement il lâchait un petit air populaire à chaque heure et à chaque demie, en notes tremblotantes et discrètes comme celles d'un clavecin usé, mais il signalait le passage du Temps au point où avait été amenée l'aiguille spéciale du réveil par un véritable tonnerre pareil à celui des grandes orgues dans les cathédrales. Alors le motif s'amplifiait à devenir étourdissant, sans rien perdre de sa netteté toutefois, et le sommeil d'un tribunal tout entier en eût été troublé. Ce précieux instrument avait, bien entendu, subi des droits de douane considérables à son entrée dans notre délicieuse Patrie. Mais il n'en avait tout naturellement que plus de valeur pour son heureux propriétaire. En pénétrant dans la maison, Hélène l'avait trouvé charmant et en avait fait tout de suite son joujou favori. Quand elle fut complètenent initiée aux joyeusetés légitimes du mariage, elle en tira un parti excellent pour secouer plusieurs fois par

nuit les langueurs peu galantes de son époux. Au premier ronflement de l'orgue, Gaspard sautait en l'air et rentrait dans le sentier du devoir, comme disent les moralistes. Durant les longs silences qu'éclaira la lune de miel, nos amants prenaient un plaisir infini à entendre toutes les petites mélodies qui sortaient, de demi-heure en demi-heure, de ce coucou perfectionné. Ils les fredonnaient en suivant le turlututu de la boîte et les scandaient de baisers. A travers cet accompagnement de fantaisie les notes s'exhalaient chevrotantes et hâtives, et leur bonheur fuyait comme une eau dont chaque goutte sonne en tombant dans un bassin.

Un an après, Hélène courait la pretentaine dans le Midi, tandis que son mari, toujours inflexible dans l'accomplissement des devoirs prévus, se prêtait tout entier au plan Trochu, en montant la garde derrière les fortifications jusqu'au moment où l'immonde horde allemande entrerait dans Paris.

III

Éloignons-nous de ces jours maudits. Six ans encore et, Hélène ayant jugé à propos de ne jamais réintégrer le domicile conjugal, bien que son mari lui eût promis d'additionner, en son honneur, la clémence de Trajan avec celle de Sganarelle, force avait été au malheureux Gaspard de prendre une maîtresse, à son corps défendant. Car il réprouvait, *in petto*, les unions illicites, et gémissait de donner le coupable exemple à ses fragiles contemporains. Aussi était-il toujours d'une humeur détestable, et si la belle Célestine de Haut-Fumet n'avait eu la ressource de le tromper à la journée, ne pouvant le faire à la nuit, certainement serait-elle morte d'ennui avec ce maussade compagnon. Mais l'infidélité est le secret du repos de bien des faux ménages qui ressemblent, en cela, exactement aux vrais. Elle rend la femme compatissante à celui qu'elle trompe, et patiente à celui qu'elle déteste. Combien de

27.

maris et d'amants lui doivent leur tranquille bonheur ! Donc Célestine oubliait, dans les bras du capitaine Briquedouille, un des plus jeunes de l'armée française, la monotonie de l'existence à laquelle la condamnait ce mélancolique cocu de Gaspard. Un voyage à Bade fut résolu, Célestine ayant eu besoin de prendre des eaux de ce pays, et, tout de suite, Briquedouille obtint de son colonel un congé qui lui permît de suivre sa bonne amie, sans en avoir l'air, et sans que cet animal de Gaspard s'aperçût seulement qu'un quidam le pourchassait à distance et se rencontrait, sans cesse, sur son chemin. Dans l'hôtel où tous trois descendirent, M. Chauminet loua un appartement confortable, et Briquedouille se contenta d'une modeste chambre, mais qui, par une porte condamnée facile à rouvrir, communiquait avec ledit appartement. On arriva à minuit et on se mit au lit bien vite. Célestine s'endormit aussitôt et, sans doute, Gaspard l'eût-il imitée rapidement si un bruit singulier ne l'eût d'abord surpris et ensuite prodigieusement ému. Un des airs que jouait jadis son réveille-matin venait de partir tout à coup, de dessus la cheminée de la chambre, avec des sonorités

toutes pareilles, avec les mêmes inflexions métalliques, avec les mêmes tremblotements aux mêmes places. Il crut d'abord qu'il avait été le jouet d'un rêve et se frotta les yeux; mais une demi-heure après, un autre air s'évapora de la même façon. Alors il se prit à attendre impatiemment ces petites musiques du passé dans leur succession méthodique, et les ivresses défuntes de son bonheur conjugal défilèrent dans son cerveau par théorie lente et douloureuse. Il les put compter dans cette suite de souvenirs, et aussi les baisers dont le parfum évanoui lui remontait aux lèvres. Il se reprit à aimer l'absente furieusement et à se sentir bien seul auprès de ces chairs indifférentes qui reposaient à son côté. Dès qu'il fit jour il courut à la place qui exhalait tous ces sons. Le doute n'était plus permis. C'était bien son réveille-matin, unique et fabriqué exprès pour lui, avec des Guilaume Tell de son choix. Comment se trouvait-il là? Bien simplement, mon Dieu. La maison de campagne dans laquelle il l'avait transporté après la fuite de sa femme avait été pillée pendant l'armistice, et l'hôtelier badois chez qui il avait l'honneur d'être logé, lieutenant de la landwher, pendant la

campagne française, avait précieusement collectionné cette pièce d'horlogerie avec une demi-douzaine de pendules destinées à son établissement.

IV

Et tant que dura le séjour à Bade, Gaspard vécut singulièrement, complètement ramené aux illusions de son existence ancienne par cette musique intermittente et vivant absolument dans la mémoire désespérée du passé. Pendant ce temps-là Célestine s'en donnait avec son capitaine Briquedouille qui, lui, ne se contentait pas de rêveries mais bien de franches lippées amoureuses, ce dont je le loue. Car il est toujours temps de se remémorer platoniquement ses tendresses passées, et la sagesse est d'en entretenir le foyer, pour l'avenir, en continuant à aimer pratiquement tant que faire se peut et sans épargner sa peine. Car l'ouvrage est de ceux auxquels on ne doit pas marchander sa bonne volonté et plût au ciel qu'il n'en fût pas de plus déplaisant dans

la vie! Et cogne donc Briquedouille, sur la belle enclume d'amour! Courage, mon garçon et ne laisse pas languir ton marteau au mur de ta forge! Pan! pan! pan! pan! Dieu te bénisse! En attendant, Célestine t'adore et c'est assez pour le présent. Et pendant que le capitaine et sa mie se réjouissaient en si glorieuse façon et bâtissaient au pauvre Gaspard un chapeau dont le moindre mouvement eût décroché, pour le moins, deux étoiles, celui-ci arrêtait fort nettement dans sa tête bossuée, un projet radical, un projet de revanche, celui de ne pas quitter l'hôtel sans avoir repris son bien et chipé, à son tour, le réveille-matin à son illégitime possesseur de Badois. Il opéra machiavéliquement et, grâce à la confiance qu'il inspirait à son hôte, il put accomplir son dessein et, toutes ses notes payées, le moment des adieux venu, engloutir le précieux appareil dans une sacoche restée ouverte pour cela. Après quoi, il s'enfuit comme un simple voleur en ayant bien soin de dissimuler sa trace. Et ils arrivèrent ainsi à la frontière, qu'ils avaient regagnée par la Suisse, toujours escortés à vingt pas par le fidèle Briquedouille qui éternuait de temps en temps pour s'attirer un regard de sa bien-aimée.

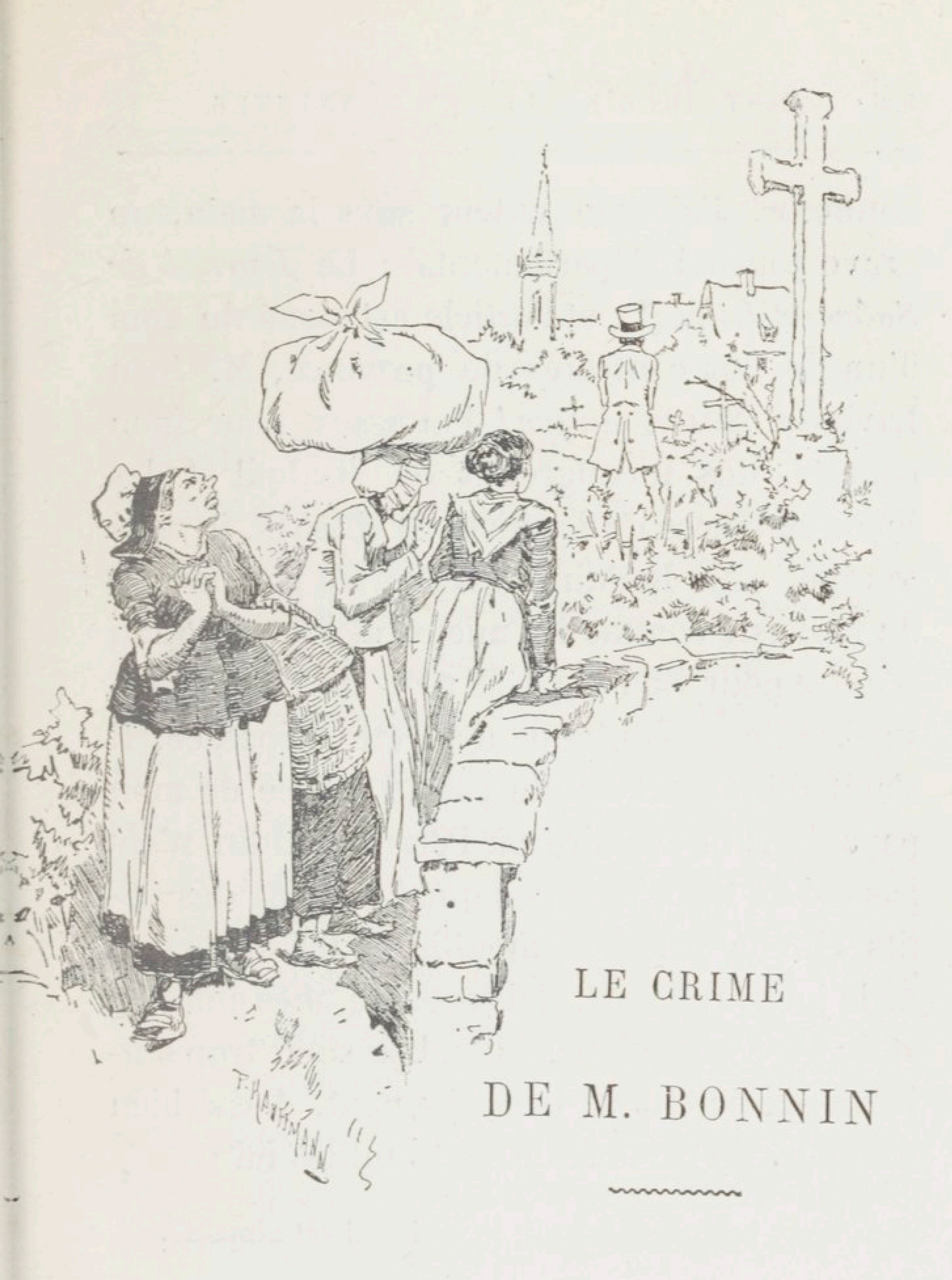
Quand on fut près du bureau de douanes, Gaspard qui possédait la logique particulière aux gens incapables de fantaisie, se dit qu'il était trop bête de payer une seconde fois l'entrée d'un objet lui appartenant et qui avait déjà jadis acquitté les droits. Se méfiant d'ailleurs de l'entêtement fiscal des agents qui font volontiers semblant de ne pas comprendre ce qui priverait le Trésor d'une rentrée, il médita une ruse nouvelle. Dans le chemin de la fraude, il n'y a que le premier pas qui coûte décidément! Célestine portait un faux derrière, ce que les gens mal élevés appellent : un polisson. Il lui proposa de cacher dessous le réveille-matin. Ce serait bien le diable si la visite dont ils seraient l'objet ne respectait pas d'aussi intimes détails! Et de fait, tout semblait aller pour le mieux sous l'œil vigilant de Briquedouille qui n'en avait rien perdu quand, au moment juste où un douanier courtois effleurait seulement d'une main discrète le haut du jupon de Mlle du Haut-Fumet, l'instrument malheureusement monté entonna formidablement le refrain populaire :

As-tu vu la lune, mon gas?
As-tu vu la lune?

Stupéfaction, puis colère du douanier courtois. Et, pendant que le réveille-matin poursuivait imperturbablement sa romance, Célestine livrée aux visiteurs était appréhendée par mille mains grouillantes. Avant que Gaspard ait pu s'élancer à son secours, une autre femme était tombée dans ses bras, une femme qui l'inondait d'un ruisseau de larmes. C'était la sienne ; c'était Hélène ; Hélène qui, plantée là par son dernier amant, s'était trouvée par hasard et à point pour entendre cet air qui, à elle aussi, rappelait un passé doux et vertueux. Comme l'eau du rocher frappé par Moïse, un immense attendrissement avait jailli de son cœur en même temps qu'un généreux pardon montait aux lèvres de son époux. Ils se tinrent longtemps embrassés et s'élancèrent ensuite dans le premier train venu pour aller cacher le renouveau de leur bonheur dans n'importe quelle bourgade ignorée.

Le réveille-matin fut confisqué et Briquedouille, demeuré seul responsable de Célestine, dut payer une formidable amende. Après quoi, cette charmante personne lui retomba complètement sur les bras et, comme elle pesait près de deux cents, le fardeau ne lui sembla pas

toujours léger. Moi je dis que c'est bien fait. Inutile d'ajouter que, depuis que le capitaine est son amant en titre, Célestine fait le bonheur d'un lieutenant qui est toujours derrière eux. Et jamais cette brute de Briquedouille n'a eu l'idée de se retourner pour s'en apercevoir. Tant il est vrai que nous imaginons malaisément qu'on nous rende ce que nous avons fait aux autres, ce qui est cependant de la plus stricte justice, n'est-ce pas ?



LE CRIME

DE M. BONNIN

I

Ah ! mais non que ce n'est pas moi qui ai inventé cette histoire et que je n'entends pas prendre la responsabilité d'une pareille polis-

sonnerie! J'ai mon auteur sous la main, un grave journal départemental : Le *Journal de Saône-et-Loire* (1), et l'article est signé du nom d'un de nos confrères de province, M. Jean Lavigne. *Suum cuique!* J'ai assez, pour mon compte, des incongruités de Visalœil et des inconvenances de Laripète. D'ailleurs, je vous le répète, M. Bonnin n'est pas un personnage de fantaisie comme les miens, et l'imagination n'entre pour rien dans le récit de cette aventure. Elle se contente d'en être dépassée. Il s'agit d'un arrêt rendu par la justice de mon pays dans une affaire où Perrin Dandin n'eût pas été de trop. Non pas que ce soient des petits chiens qui aient mouillé le terrain sacré de la jurisprudence. Mais écoutez, mes enfants, et jugez à votre tour. Quand je serai trop embarrassé, je citerai textuellement. Aussi bien les fleurs de rhétorique sont inutiles ici :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Nous l'allons bien voir, morbleu!

(1) Numéro du samedi 12 août 1882. Titre de l'article : « Lettre du village. »

II

C'était, de l'avis de tout le monde, un excellent républicain que M. Carré, conseiller municipal à La Motte-Saint-Jean (vous voyez, les noms eux-mêmes s'en mêlent). Mais les meilleurs républicains sont mortels comme les autres. M. Carré trépassa et fut enterré. J'ignore s'il laissait une famille, mais il laissait certainement derrière lui un adversaire politique, M. Bonnin, dont les opinions étaient diamétralement opposées aux siennes. Il paraît qu'à la Motte-Saint-Jean, les haines de cette nature ne sont pas moins formidables qu'à Florence. Car trois commères (tout est fatidique dans cette histoire) ayant aperçu M. Bonnin debout devant la tombe de son ancien ennemi, n'hésitèrent pas à déclarer qu'il était en train de donner à ses mânes le plus hydraulique des signes de mépris, celui que les chiens prodiguent aux simples murailles en levant délicatement la patte, comme vous les avez vu faire cent fois. C'était le 27 mars, en revenant du

marché, qu'elles avaient fortuitement assisté à ce scandaleux spectacle d'une vengeance aussi posthume que déplacée. Ce fut bientôt l'objet de tous les entretiens, et on ne parlait plus d'autre chose dans les maisons, après que les petites filles étaient couchées, quand M. le maire jugea qu'il convenait que le conseil municipal prît sa petite part de la gaieté commune. Celui-ci, après avoir ri tout son soûl, déféra le fait au parquet de Charolles, et, comme la justice en France boîte des deux jambes, au moins, *cinq mois après*, M. Bonnin fut cité devant le tribunal correctionnel, sous l'inculpation de violation de sépulture.

III

M. Bonnin protesta. Il produisit même un certificat de médecin affirmant que le genre d'hydrothérapie dont on l'accusait ne lui était plus possible, depuis longtemps, dans la position verticale où il avait été vu. Ces subtilités scientifiques ne désarmèrent pas l'incrédule

Thémis et, après une laborieuse enquête, il dut choisir un avocat pour le défendre officiellement et en séance publique, comme cela se fait pour les plus grands criminels. Or, le tribunal de Charolles possède, dans son barreau, un jeune avocat qui est précisément fils de M. le président. M. Bonnin se dit, assez spirituellement à mon avis, qu'un père serait dénaturé qui ferait perdre ses causes à son enfant et il choisit, pour le laver aux yeux de ses concitoyens, le jeune avocat si utilement apparenté. Ce fut le 29 juillet que cette cause fut appelée. Comme le ministère public paraissait devoir faire le méchant, le défenseur fit poser tout simplement, par son papa, la question suivante aux trois commères : « Avez-vous vu le jet? » (Je cite textuellement.) Elles ne comprirent pas bien d'abord, mais, après quelques explications techniques dont je fais grâce à votre pudeur, elle déclarèrent unanimement qu'elles l'avaient vu. C'est là que les attendait le Démosthène de La Motte Saint-Jean. Déjà fort de son certificat médical dont j'ai parlé, il produisit quatre témoins qui s'étaient livrés, sous sa direction, à une expérience décisive. Trois d'entre eux s'étaient placés au même en-

droit que les vieilles, et le quatrième avait été « faire le Bonnin » sur la tombe de feu Carré. Or, aucun d'eux n'avait aperçu ce que M. le président avait si bien nommé par son nom. Le malheur est que M. le procureur de la République avait eu la même idée : Grâce à lui le brigadier de gendarmerie de Digoin, le maire et l'instituteur de La Motte, le greffier et le juge de paix avaient été, chacun à leur tour « faire le Bonnin » sur les cendres de l'ex-conseiller municipal républicain, tandis que les quatre autres le contemplaient du point de vue déjà indiqué. Or tous avaient vu ce que M. le président avait si nettement désigné. Avouez que pour peu que de simples particuliers se soient amusés, par amour de la vérité, à multiplier cette épreuve, la tombe de feu Carré était singulièrement honorée et eût pu convenir spécialement aux restes de Vespasien.

IV

Vous pensez si le tribunal devait être embarrassé ! Il prit une décision qui ne ferait pas

honte à la mémoire de Salomon, celle d'aller voir en personne, « faire le Bonnin » sur la sépulture de feu Carré. Donc, le 1er août dernier (les choses ne se passent pas du temps des vieilles lunes), M. le président du tribunal de Charolles, renforcé de deux juges assesseurs, se transporta à la Motte, se plaça au belvéder des trois vieilles et commanda — j'allais dire le feu — non! l'eau. Seulement! admirez ici le respect des convenances inhérent aux procédés de la justice française : pour cette fois, l'excellent M. Carré fut arrosé tout simplement d'eau naturelle, par l'habile jeu d'une seringue substituée au primitif instrument dont l'infortuné Bonnin était accusé de s'être servi. Dame! on n'a pas toujours un apothicaire sous la main! Ce dut être un curieux spectacle que celui de cette manœuvre éminemment décente, et le pompier qui poussait méthodiquement le piston entre les jambes du faux Bonnin, ne devait pas être ennuyeux à regarder. Ce fut l'avis général; car la ville tout entière se cramponna aux jupes de M. le président, pour aller assister à ces grandes eaux d'un nouveau genre. Le journal radical de Charolles dit en effet : « *Un grand nombre de per-*

sonnes profitèrent de l'occasion offerte pour se rendre compte du fait. Tout le monde voyait. » Oui; mais le tribunal n'avait pas vu. Il avait si peu vu que, malgré le brillant réquisitoire du ministère public, M. Bonnin fut acquitté, au grand scandale de la presse intransigeante du Charollais tout entier. Car, ne vous y trompez pas, cette cause était avant tout une cause politique, et il paraît que ce jugement était un triomphe pour la réaction du département. Si Carré et Bonnin avaient été de la même religion électorale, cela n'était plus qu'une espièglerie. Et voilà où nous en sommes, mes enfants. En attendant que ce vent de sottise ait fini de souffler, je défends solennellement à mes héritiers, par la présente, de me faire enterrer à La Motte-Saint-Jean. Je ne souhaite pas un monument qui amuse les badauds dominicaux du Père-Lachaise, mais je tiens essentiellement à ce qu'on ne vienne pas « faire le Bonnin » sur ma tombe, ne fût-ce que pour les pauvres fleurs qui y pousseront encore parmi les hautes herbes, quand aucune main amie ne m'en apportera plus.



PITOIN

I

— Te rappelles-tu Alcindor Pitoin? me dit, en allumant sa cent-unième cigarette, mon vieil ami le docteur Boudou, un des chirurgiens les plus distingués de cette marine que l'Eu-

rope aurait raison de nous envier; car, mieux que notre administration et seule encore, elle produit des héros.

— A peu près, lui répondis-je. La dernière fois que je le vis, j'étais en garnison à Arras où lui-même venait de faire ses adieux à sa famille avant de s'embarquer, comme toi, pour soigner à bord les nomades infirmités des matelots. Qu'est-il devenu?

— Je me proposais justement de te le conter. Tu nous as connus tous deux, n'est-ce pas, durant ton séjour à l'École, alors que nous-mêmes, étudiants de quatrième année, nous achevions nos études et suivions les cours de ce fameux professeur Carolus Piff qui, longtemps avant le sympathique Bert, lequel fut un si grand ministre, découpait une ménagerie vivante tous les mois?

— Précisément, et je me rappelle ton horreur pour ce genre d'éducation.

— Elle ne s'est pas modifiée et j'en reste encore aux paroles de Magendie qui, après avoir massacré avec accompagnement de supplices quelques miliers de chiens, conclut ses expériences par cet aveu sans artifice : « Vous interrogez la torture, et c'est la douleur seule qui

vous répond. » Je me serais contenté d'ailleurs, pour le repousser, de cet axiome dit un jour devant moi, chez Leconte de Lisle, par le philosophe Louis Ménars : « Il n'est pas de progrès scientifique qui justifie le sacrifice d'un principe de morale. » Mais Alcindor Pitoin n'en était pas à ces subtilités philosophiques. C'était un carabin consciencieux et gobeur qui, lorsque je m'indignais de tant de cruautés inutiles, me répétait le mot de notre éminent maître Carolus Piff : « Qu'importe un peu de souffrances quand il s'agit de savoir! » Aussi rêvait-il, à cette époque, de passer son agrégation et de devenir suppléant de ce grand physiologiste pour inciser, à son tour, *coram populo*, un tas de bêtes innocentes en déclamant de belles calinotades et en faisant sa carrière politique. Car comment un peuple hésiterait-il à confier ses destinées à un homme pour qui le suc pancréatique n'a plus de secrets et qui, comme les augures antiques, a pressenti l'avenir dans les entrailles ouvertes des victimes?

— Et qui l'empêcha de réaliser ce glorieux projet?

— Un accident ridicule. Il s'était marié à vingt ans, et, à vingt ans et demi, il était déjà

si célèbre comme cocu que Sganarelle à cinquante ans lui aurait porté les armes. Les plaisanteries de mauvais goût qui lui furent prodiguées à cette occasion le dégoûtèrent de l'humanité. En vain je lui représentai que notre maître Carolus Piff était cocu aussi, ce qui suffisait pour honorer la corporation. Il ne voulut rien entendre et se fit chirurgien de marine comme moi pour fuir à jamais sa femme et la porte Saint-Denis.

II

— Fort bien, dis-je, et il ne me déplaît pas d'apprendre ce détail.

— Je poursuis, reprit mon ami Boudou, et remonte le cours des années, sans quoi le récit que j'entame demeurerait obscur pour ton esprit. Les animaux destinés aux abominables travaux du grand Piff et mis en cave pour y attendre leur injuste châtiment, étaient provisoirement confiés aux soins de Polyte Machard, fils du concierge du Collège de France.

Ce Polyte était un type curieux, un vrai voyou, mais pas méchant, et qui, plaignant de tout son cœur ses malheureux pensionnaires, adoucissait leur sort dans la mesure de ses moyens. Car il aimait les bêtes et avait élevé, pour son agrément personnel, un perroquet à qui il avait appris à parler, si bien que, les fenêtres des amphithéâtres — ouvertes en été — laissant passer la voix des professeurs, ce loquace volatile avait recueilli un tas de lambeaux de phrases, lieux communs, axiomes sans cesse rabâchés, qu'il répétait avec leurs intonations originelles. L'organe nasillard de Piff était un de ceux qu'il imitait le mieux. En l'honneur d'*Obéron*, qu'on venait de reprendre au Théâtre-Lyrique, et pour constater la chasteté de son élève, Polyte, qui était mélomane, l'avait nommé Aboulifar. Mais il avait un autre favori, un favori mystérieux, un pauvre gorille voué à la vivisection, et dont il était parvenu à sauver jusque-là la vie par mille artifices aussi glorieux pour son invention que pour son humanité. Ce singe, un magnifique échantillon de l'espèce, avait été condamné, après une fluxion de poitrine, par les vétérinaires du Jardin des Plantes, et Carolus Piff, qui le guignait, était

parvenu, à force de basses intrigues, à se le faire céder. Il avait consenti toutefois à attendre son rétablissement pour le martyriser d'une plus concluante façon. Mako — c'est ainsi que l'avait baptisé Polyte — était tout jeune et n'avait pas acquis le quart de son développement normal; comme signe distinctif, il portait au front un bouquet de poils blancs. Polyte l'avait pris dans une affection désordonnée, et l'animal, reconnaissant par instinct, répondait à ses bons offices par mille gentillesses. Souvent Polyte le promenait dans la cour pour lui faire prendre l'air, et c'est ainsi qu'un jour le gorille, s'étant glissé jusqu'à la croisée de la pièce où Carolus Piff débitait ses leçons, et, s'étant cramponné aux barreaux pour voir curieusement, assista à un cours où l'illustre professeur charcuta compendieusement, en sa présence, plusieurs sapajous et babouins, dont les épouvantables convulsions sur le chevalet lui firent écarquiller des yeux ronds et flamboyants comme des braises. Cependant, le tour de son protégé devant venir bientôt, Polyte prit une résolution héroïque et, la veille même du jour où Piff avait convié ses meilleurs élèves à la dégustation des souf-

frances de Mako, le voyou, le gorille et le perroquet disparurent de la maison.

— Et tu n'as jamais su ce qu'ils étaient devenus ?

— Pardon ! je retrouvai Polyte matelot à bord d'une frégate, il y a cinq ans. Et, comme je lui demandais des nouvelles de ses bêtes :
— A notre dernier voyage en Afrique, je leur ai rendu la liberté, fit-il, et je vis bien, au tremblement de sa voix, que le sacrifice avait été rude pour le pauvre Mathurin.

III

— Et Pitoin ?

— Attends un peu, nous y revenons. Mais il nous faut franchir encore, en avant, cette fois-ci, un nombre considérable d'années. L'an dernier, tu vois que je deviens actuel comme un reporter, — le bruit se répandit qu'un gros d'officiers et de matelots, s'étant aventuré dans l'intérieur des terres de Guinée et surpris sans doute par quelque tribu sauvage, avait

disparu. Pitoin en était justement. Je fus désigné, à mon tour, pour accompagner la mission envoyée à la recherche de ces malheureux, et c'est ainsi qu'après d'inutiles explorations, je me trouvai, un beau jour, mon fusil sous le bras, dans une forêt de palmiers où je m'étais perdu, mourant de soif et de fatigue, quand un spectacle inattendu me fit oublier l'une et l'autre, par son imprévu et le danger manifeste où il mettait mes jours. En abordant une clairière circulaire inondée de soleil, je dus reculer instinctivement, la trouvant habitée, et n'ayant juste que le temps de me dissimuler à ses hôtes derrière un massif de plantes piquantes qui m'ensanglantèrent le visage et les mains. Imagine une façon d'amphithéâtre naturel, mais approprié merveilleusement pour une leçon publique. Au plus bel endroit, un tronc d'arbre creux simulant une chaire et, tout autour, sur des gradins abominablement rustiques, de jeunes gorilles se pinçant et se disputant des noix de coco avec mille cris et mille grimaces. Tout à coup le silence se fit, et un gorille adulte, d'un certain âge même, singulièrement compassé et solennel, fit son entrée. Je dus étouffer un murmure d'étonnement

dans ma poitrine. Il portait au front une mèche de poils blancs. Le doute n'était pas permis. C'était Mako lui-même, Mako délivré et grandi, Mako revenu parmi les siens. Mako objet de vénération parmi les jeunes bêtes de son espèce. Ce qui me frappa encore, c'est que tous ses mouvements semblaient copiés sur ceux du fameux Carolus Piff. Même suffisance insupportable, même contentement de soi-même. Il se moucha, il est vrai, dans ses doigts, mais fit, après, le simulacre de remettre un mouchoir imaginaire dans le pan d'une redingote invisible. Il toussa, cracha, passa sa longue patte sur ses babines ridées, s'assit dans la chaire et croisa une jambe sur l'autre, toujours absolument comme Caroles Piff. Puis il prit l'attitude maussade d'un homme qui attend et, d'un geste impatient, se mit à fouiller furieusement dans ses larges oreilles pendantes.

Un mouvement se fit enfin, et une certaine satisfaction farouche éclaira son visage, pendant que moi-même je failli m'évanouir d'horreur.

IV

Deux gorilles énormes, monstrueux, d'une force indicible, venaient d'amener, ou plutôt de traîner, solidement liée avec de lourdes herbes flexibles cependant, une masse de chair frissonnante, à demi-écorchée, que surmontait une tête livide de terreur dans laquelle il me fallut bien reconnaître celle de mon camarade Pitoin. Mon premier mouvement fut de mettre en joue et de tirer dans le tas pour le délivrer. Mais je réfléchis bien vite que je parviendrais tout au plus à me faire écharper comme lui par des ennemis trop visiblement supérieurs en nombre et en force, ce qui me fit réprimer une intempestive grandeur d'âme. Hébété, ahuri, me croyant le jouet d'un cauchemar abominable, je suivis stupidement, et sans comprendre d'abord, ce qui se passa ensuite. Ayant déposé leur fardeau à terre, les deux gorilles allèrent chercher une façon de grand chevalet de bois qu'ils étalèrent aussi sur le gazon et commencèrent à y garrotter so-

lidement leur prisonnier. Celui-ci parut se réveiller alors de sa torpeur; car un gémissement, dont je suis encore remué jusqu'aux moelles, s'exhala de sa poitrine sans peau. C'était un de ces appels suprêmes à la pitié où le mot de : maman! est toujours mêlé, l'expression d'une angoisse qui vous prenait le cœur comme dans un étau, le cri d'une souffrance tellement horrible que rien de semblable ne se pouvait concevoir. Tous les jeunes gorilles se mirent à rire en tortillant voluptueusement des fesses sur leurs sièges improvisés et, sur un signe dédaigneux d'ailleurs de Mako, un des aides appliqua un bon coup de poing sur le nez de Pitoin, pendant que l'autre lui bâillonnait la mâchoire, en la lui démantibulant avec un morceau de noix de coco. Après quoi le chevalet fut dressé de façon que le patient fût bien à la commodité de l'opérateur. Car je ne pouvais plus en douter. J'allais assister à une séance de vivisection humaine. Mako allait imiter jusqu'au bout la leçon qu'il avait vu donner au professeur Carolus Piff. En effet, muni d'un couteau de bois fait d'une tige coupante de palmier, il s'approcha, d'un air capable, de Pitoin rendu muet, et, lui en plan-

tant le bout dans le creux de l'estomac, il effectua ensuite une pesée verticale qui déchira les enveloppes et mit à nu l'intérieur de mon éminent collègue. Un frisson d'agonie secoua tout le corps dans ses entraves. Alors Mako, inquiet, pinça un peu les jambes et les bras pour réveiller la sensibilité, et s'assura que le cœur battait toujours en lui donnant des petites calottes avec la patte pour en entretenir le mouvement. Après quoi il appela les assistants autour de lui et commença à faire à mon infortuné condisciple un tas de mistoufles scientifiques, lui chatouillant les boyaux avec une barbe de plume, lui crachant sur la vessie pour en faire ressortir l'impressionnabilité, décortiquant gracieusement les nerfs du bout aigu de ces ongles. Et à chacune de ces plaisanteries déplacées, il signalait à ses élèves les grimaces particulières que le pauvre bâillonné effectuait de son mieux. Tout en étant indigné, je réfléchis que c'était, au moins, une curiosité que la vivisection est certaine de satisfaire, et que ce genre d'étude était celui à qui elle convenait le mieux. Tout à coup Mako eut une inspiration et, changeant soudain de champ d'opération, il attaqua la tête du sup-

plicié, cette tête où deux yeux roulaient effarés et effroyables. Il racla les deux côtés du front avec son couteau, de façon à les mettre à vif et montra à ses étudiants les cornes naissantes de Pitoin. Ce fut le mot pour rire de la leçon, le mot de la fin. Car, l'heure du cours étant sans doute passée, Mako rejoignit gravement sa chaire, pendant que ses élèves, après avoir tiraillé les cheveux de Pitoin, par manière d'espièglerie, s'en allaient en jouant au saut de mouton. Bientôt lui-même se retira avec la solennité bête qui ne lui avait pas fait un seul instant défaut. Ses deux aides le suivirent en se grattant malproprement la tête, et Pitoin, déchiqueté, mais respirant toujours, fut abandonné aux morsures des mouches et aux flèches du soleil.

J'allais me précipiter enfin vers lui, ému d'une pitié débordante, quand une voix, qui était à s'y méprendre celle du professeur Carolus Piff, me parla d'en haut, de très haut, du haut du plus haut palmier.

— « Qu'importe un peu de souffrance, disait-elle quand il s'agit de savoir ! »

Je levai la tête et j'aperçus, à ma grande surprise, le perroquet Aboulifar qui, paraît-il,

avait suivi Mako, ayant recouvré en même temps que lui sa liberté, grâce à la munificence de Polyte.

— Au fait, pensais-je, cet axiome était celui de Pitoin. De quel droit empêcherions-nous les singes de s'instruire, puisque la science nous apprend que ce sont les hommes de l'avenir?

Et rallumant ma bonne pipe, recalant mon fusil sous mon bras, je rejoignis notre campement, la conscience soulagée.

V

Ainsi parla mon ami, le docteur Boudou, un des chirurgiens les plus distingués de notre marine.

— Est-ce que tu le plains, Pitoin? lui demandai-je en manière de conclusion.

— Moi, pas du tout!

— Eh bien, ni moi non plus! Il est inconvenant que la science n'ait plus que des martyrs à quatre pattes.

TABLE DES CHAPITRES

PARIS. — IMP. C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.

PARIS. — IMP. C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00168279 9